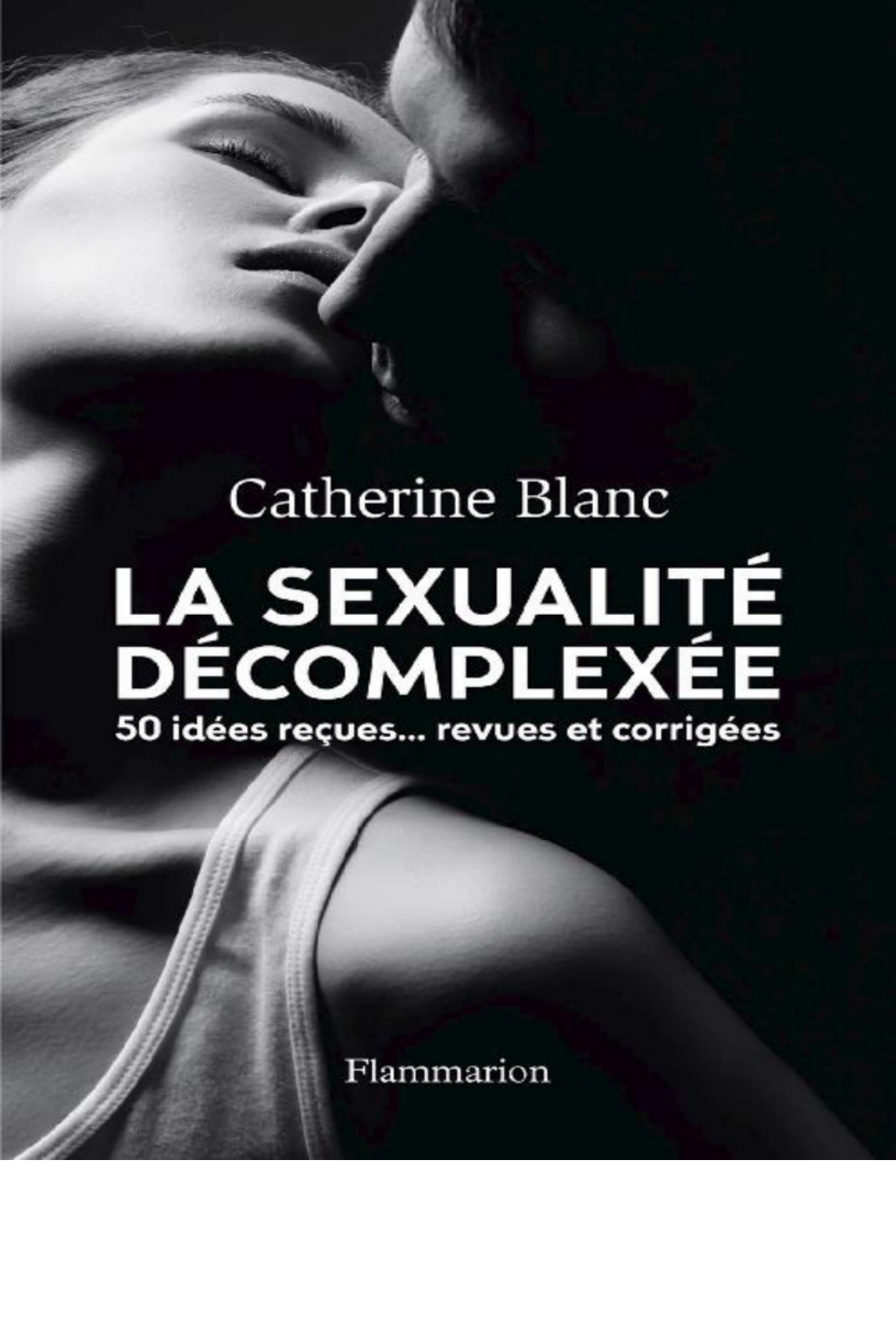


La Sexualité décomplexée

Catherine Blanc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

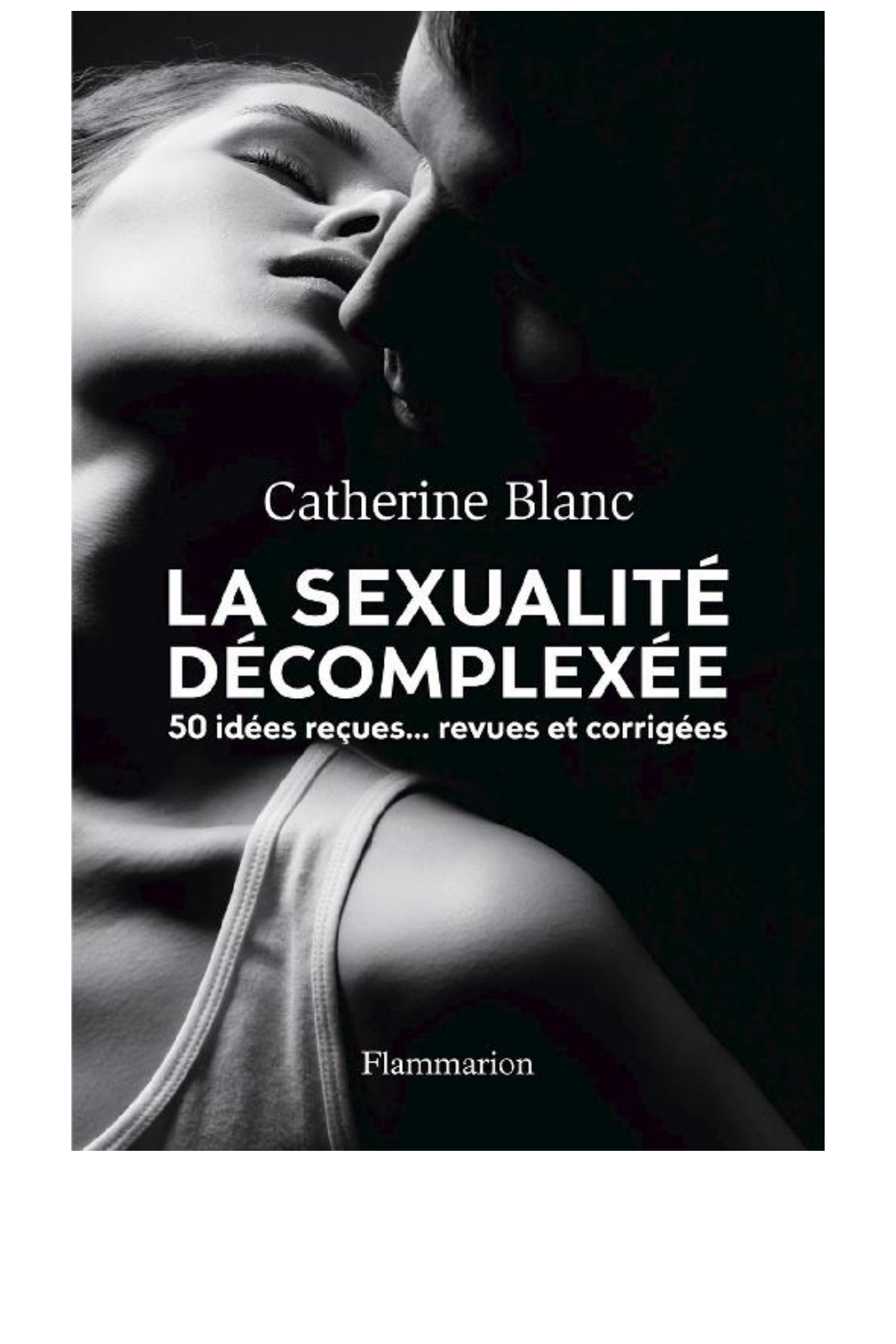


Catherine Blanc

LA SEXUALITÉ DÉCOMPLEXÉE

50 idées reçues... revues et corrigées

Flammarion



Catherine Blanc

LA SEXUALITÉ DÉCOMPLEXÉE

50 idées reçues... revues et corrigées

Flammarion

Catherine Blanc

LA SEXUALITÉ DÉCOMPLEXÉE

50 idées reçues... revues et corrigées

Flammarion

Catherine Blanc

La Sexualité décomplexée

50 idées reçues... revues et corrigées

Flammarion

Maison d'édition : Flammarion

© Flammarion, Paris, 2015

Dépôt légal : février 2015

ISBN numérique : 978-2-0813-6427-1

ISBN du pdf web : 978-2-0813-6428-8

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-0813-5149-3

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

« Les idées reçues sur la sexualité n'échappent pas à la règle. Elles peuvent être séduisantes, voire convaincantes, elles ne répondent que rarement, ou bien peu, aux questionnements qui nous habitent. Elles courent pourtant et, qu'on les récuse ou qu'on s'y conforme, elles font, sinon la norme, du moins la référence. »

Inspirée de ses chroniques « les idées reçues » dans Psychologies Magazine, la sexologue Catherine Blanc explore et développe les thèmes évoqués pour nous livrer en toute liberté et non sans humour parfois, le suc de sa réflexion.

Est-il vrai que la première fois influence toutes les autres ? Est-ce que simuler, c'est mentir ? Tous les hommes aiment-ils la fellation ? Les femmes ont-elles besoin de longs préliminaires ?

Catherine Blanc bouscule nos certitudes, nous incite à nous approprier

notre sexualité et apaiser nos inquiétudes.

Nos libertés prennent leur élan dans la
souplesse que nous accordons à notre
pensée...

La sexualité décomplexée

50 idées reçues... revues et corrigées

Introduction

Ce livre se propose de traiter des idées reçues dans le domaine de la sexualité, des idées reçues principalement... hétérosexuelles. Ne nous y trompons pas, ce livre s'adresse à tous : nulle défiance à l'égard de la particularité du vécu de chacun. En effet, quelle que soit notre sexualité, asexuelle, bisexuelle, homosexuelle, hétérosexuelle, il se trouve, parce que nous sommes inscrits dans une conception genrée de l'humanité et le fruit de la conjonction inéluctable – au moins biologique – des sexes, qu'elle se construit au travers des représentations que nous avons forgées à partir, précisément, des positions féminine et masculine, des aspirations qui leur sont liées ou des risques encourus.

Ces représentations, incontournables mais malléables, souvent plus subjectives qu'objectives, générant tantôt peurs tantôt enthousiasme, sont à la source de notre organisation psychique et de nos élans pulsionnels et amoureux. Ainsi, quelle que soit l'organisation que l'on s'est proposé de vivre un temps ou tout le temps, on ne peut, pour incarner le sexe qui est le nôtre, faire l'économie de la connaissance du sexe différent du sien et de la curiosité qu'il suscite. Parce que les idées reçues témoignent de cette curiosité et de la richesse partagée de nos interrogations, chacun pourra trouver dans ces lignes matière à comprendre ses réticences ou son empressement à adhérer aux comportements qu'elles supposent.

De quelque nature qu'elles soient, les idées reçues ont la vie dure. Il faut admettre, entre cliché et lieu commun, qu'elles sont pratiques : faciles à comprendre, donc à transmettre, elles offrent, sans qu'il soit besoin de les justifier, des réponses simples à des questions complexes. Les hommes ainsi sont « courageux », les femmes « sensibles », les

puissants « égoïstes » et les fous « dangereux ». Le monde, ramené à des conceptions claires, est rassurant.

Sauf que les idées reçues, dans leur empressement à nous plaire, ont d'agréable ce qu'elles ont justement d'agaçant : leur complaisance à se prêter... à tout... et son contraire ! Les femmes ainsi sont réputées « courageuses », les hommes « sensibles », les puissants « magnanimes », et les fous « inoffensifs ». Elles peuvent répondre à nos attentes, et même parfois se révéler fondées, elles n'expliquent rien. Le consensus – ce que veut dire être homme ou femme, par exemple –, est illusoire, et nous restons, devant les interrogations qui nous travaillent – qu'est-ce qu'être un homme ou être une femme ? –, désespérés.

Les idées reçues sur la sexualité n'échappent pas à la règle. Elles peuvent être séduisantes, voire convaincantes, elles ne répondent que rarement, ou bien peu, aux questionnements qui nous habitent. Elles courent pourtant et, qu'on les récuse ou s'y conforme, elles font, sinon la norme, du moins la référence. Les hommes, dit-on, ont davantage besoin de faire l'amour que les femmes ; les femmes, quant à elles, font l'amour par amour ; et, tandis que la routine, « c'est bien connu », tue le désir, sans point G, « chacun le sait », point de salut... Et nous voilà, au gré des lieux communs, plongés, pour peu qu'on s'en écarte, dans des abîmes de grande perplexité.

Le fait est que la sexualité nous interroge. Et elle nous interroge parce qu'elle est, justement, une question ! Celle que soulève l'élan, la pulsion que l'on ressent d'abord, mais dont le sens – parce qu'il s'agit d'instinct –, en premier lieu, nous échappe. La sexualité se présente donc à nous comme une question. Portée par la curiosité, elle nous appelle à l'aventure, à l'aventure intime, qu'il revient à chacun d'entreprendre et à laquelle, en outre, l'autre n'est pas étranger. On comprend, dès lors, toutes les incertitudes qu'elle peut susciter. Et c'est précisément parce qu'il n'existe pas de réponse toute faite, de mode d'emploi ni de chemin bien tracé, qu'elle donne lieu à tant d'idées reçues. Leurs formulations, comme leur objet, peuvent varier, elles nous rassurent sur ce vers quoi d'insaisissable notre désir semble nous pousser. Un désir qui nous confronte plus que les autres aux enjeux de la relation, mais aussi à l'accueil de nos pulsions sexuelles et

des émotions contradictoires auxquelles elles invitent.

Parce qu'elle oblige à la pleine conscience de sa spécificité féminine ou masculine et qu'elle contraint, de fait, au repositionnement dans la relation au monde, la sexualité est, dans son éveil comme dans sa pratique, une découverte majeure de l'individu. « Et leurs yeux furent ouverts et ils reconnurent qu'ils étaient nus » lit-on dans la Genèse. La suite de l'histoire est bien connue, le paradis et l'éternité perdus feront la « douleur » de la vie, désormais intimement et inéluctablement liée au sexe et à la mort. Cette métaphore illustre merveilleusement l'aventure qui se joue pour chaque individu lors de la découverte sexuelle. À travers elle, chacun est en effet appelé à renoncer à son fantasme d'être le centre du monde et au centre du monde, celui de sa mère. Renoncer à s'envisager un tout, tout-puissant, réunissant en lui les deux images de ses référents maternel et paternel, pour n'être que comme l'un ou comme l'autre, garçon ou fille. Il est donc question de mort, la mort d'un fantasme, mais aussi, dans le même temps, pour ne pas être réduit au néant et à la réalité de la mort, de l'irrépressible besoin d'affirmer coûte que coûte son pouvoir. La sexualité est à ce rendez-vous, celui de l'envol, de la conquête et de l'affirmation de soi mus par un élan de vie formidable, mais où rôdent les peurs, peur de l'autre, peur de soi et peur de la punition, tant cet élan expressément intime peut être vécu ou ressenti, pour cette raison, coupable. Nous n'avons donc cessé de réduire ces peurs en associant notre sexualité (au mieux) à la délicieuse rencontre des corps, mais le plus souvent à une gymnastique au déroulé plus ou moins sophistiqué selon la mesure de nos craintes, et dans l'exercice de laquelle la peur de l'autre peut nous conduire à vouloir le réduire, parfois jusqu'à la caricature, pour le circonscrire, le neutraliser et ainsi oser sa rencontre.

Traductions du mélange de peurs et de désirs qui nous habite, les idées reçues témoignent du labyrinthe de nos ambivalences : un parcours que l'on voudrait balisé, où se disputent pourtant possibles et interdits. Nul n'échappe à cet imaginaire défensif, dont il faut, au passage, saluer la créativité. Les idées déformées de la sexualité continueront à faire campagne. Toutefois, si nous nous reconnaissons tous dans les images qu'elles véhiculent, c'est que ces lectures simples,

parfois simplistes et adoptées par tous, offrent le confort, le réconfort, d'une réponse stéréotypée à une préoccupation psychique. Qu'elles nous permettent d'oser la sexualité malgré tout, ou de justifier nos propres frayeurs, elles nous dédouanent de ce qui peut être complexe à assumer : notre pleine et entière responsabilité dans le processus désirant (bouleversant) qui nous anime.

On peut tout de même les regarder avec tendresse. Parce qu'elles témoignent aussi du cheminement incertain, mais profondément humain, qui est le nôtre.

La sexualité est en effet nourrie de l'histoire personnelle de chacun, c'est elle qui dessine les impasses, les inhibitions, les interdits supposés, les aspirations et les peurs. Merveilleux acrobates, nous sommes en équilibre, en mouvement permanent, entre un désir et une inquiétude qui participent, tous deux, naturellement de notre instinct de survie. Riches de nos expériences passées, de ce que nous avons retenu de nos parents, de notre culture, de notre éducation, des liens créés avec les autres et des possibles proposés, nous sommes paradoxe, à la fois tout et son contraire. Nous prétendons aimer le changement, les surprises qui rendent l'acte excitant, pourtant nous craignons, plus ou moins fortement selon notre histoire, nos expériences, de perdre le contrôle et d'être à la merci de la situation ou du désir, des peurs, de l'autre. Les idées reçues viennent apaiser nos craintes.

Peut-on pour autant en rester à l'éloge et à la transmission de ces constructions imaginaires, réponses « toutes faites » à nos inquiétudes inconscientes ? Pouvons-nous faire l'économie de notre réflexion sur ces préceptes qui posent la conduite à tenir ? Axiomes et préconçus, dans la sexualité, comme dans bien d'autres domaines, sont bien souvent réducteurs. À trop s'y conformer, le risque est grand de passer à côté de soi-même, de tout ce que nous avons de spécifique, d'une part, mais aussi à côté de tout ce que nous serions capables et susceptibles d'entreprendre et de découvrir de nous-même. Faire l'économie de sa réflexion personnelle serait, en l'occurrence, laisser les lieux communs écrire notre histoire à notre place, dans le seul but de ne pas avoir à gérer notamment la responsabilité de notre désir, les émotions qu'il suscite et au travers desquelles nous avons l'occasion de nous révéler à nous-même.

Nous aimons tous l'idée de ne pas être responsable, nous préférons

largement la position de victime, que nous soyons celle d'une instance psychique qui nous échappe ou celle de l'autre. Pourtant, être sujet de sa sexualité, c'est accepter d'être actif et se positionner en adulte. Adulte ! Comment pourrions-nous vivre paisiblement, pleinement, notre sexualité sans investir cette position ? Comment devenir, sinon, acteur de ce vers quoi nous voulons tendre : le bonheur, l'amour, le plaisir, la jouissance et l'affirmation de soi ?

Les idées reçues, par ce qu'elles ont de dogmatiques, nous offrent justement une occasion de réfléchir et de nous interroger sur le rôle que nous souhaitons tenir, la place que nous nous accordons, dans ce domaine de notre activité et de notre existence, sans quoi, elles stigmatisent, enferment, arbitrent, ordonnent et finalement font loi. Tel serait pris qui croyait être libre !

Qu'elles soient drôles, inquiétantes ou moralisatrices, les questionner, c'est nous offrir la possibilité d'apaiser nos inquiétudes et d'assouplir notre regard sur notre désir ; c'est un moyen par lequel s'approprier notre identité, ne plus être à la merci d'une peur, d'un fantasme, ou d'un dysfonctionnement ; c'est se permettre l'élan d'un regard plus adapté au réel, et, ce faisant, c'est participer à notre construction et à notre enrichissement à venir. Se questionner, donc, pour se donner les moyens de sa liberté : liberté d'avancer, de choisir, de proposer, se proposer, de tendre, d'ambitionner, ou au contraire, liberté de refuser, de temporiser, d'attendre, se réserver.

À chacun son propre cheminement, sa révélation singulière, sa spécificité. Au lieu d'affirmations mues par l'angoisse, ou de réponses engendrées par l'urgence, oser des questions pour oser étirer le temps, enrichir sa compréhension ; s'accorder la possibilité d'être et se ressentir être, plutôt que de se fuir dans la commodité d'une consommation ou d'une réponse rapide.

Notre imaginaire est bien trop riche pour faire le tour, en un livre, de toutes les idées reçues sur la sexualité ! Au lieu d'une liste exhaustive, amusons-nous à en décortiquer quelques-unes. Proposons-nous, à travers elles, une approche de leurs origines inconscientes, afin, les bousculant un peu, de bousculer nos certitudes et nos rigidités.

Parce qu'elles parlent, en creux, de nos inquiétudes, elles parlent de nous, et c'est précisément dans ce qu'elles révèlent de nos craintes,

ou de nos aspirations, que résident tout l'intérêt de la sexualité humaine et la valeur donnée à la jouissance.

La sexualité, c'est naturel

La plus curieuse des idées reçues consiste à penser que la sexualité est « naturelle », naturelle au sens de libre, simple, aussi facile d'accès que de fonctionnement. Les bienheureux que nous sommes jouiraient tout leur soûl des capacités merveilleuses de leur corps et de leurs sexes, quand quelques malheureux, accidentés de la route, se heurteraient à des difficultés. N'en déplaise aux tenants d'une sexualité « emboîtement spontané des corps », le fait est que ce qui est naturel, c'est l'éveil de la pulsion sexuelle. Mais c'est bien là que s'arrête la fluidité de l'élan, et le concours de la nature !

« On ne naît pas femme, écrivait Simone de Beauvoir, on le devient. » Cette assertion est tout aussi valable pour l'homme. Car si nous naissons sexués, ce n'est que vers l'âge de deux ans et demi, trois ans, que s'éveille notre pulsion sexuelle, et avec elle notre conscience d'être « du féminin » ou « du masculin ». Ce premier accueil de notre réalité corporelle nous invite à la femme ou l'homme en devenir.

Avant cela, notre compréhension de nous-même, nourrisson, et notre moyen de faire lien avec l'autre, s'est élaborée autour de l'éveil de la zone orale. L'enfant, poussé par son instinct, réclame d'être nourri et trouve, dans la réponse qui lui est faite, tant la satisfaction du besoin permettant sa survie, que le plaisir à la relation participant à son élan de vie. C'est au cours de cette première phase que l'enfant construit une idée de sa valeur et enregistre les enjeux des relations, principalement dans son lien à sa mère (ou bien celui ou celle qui fait office de). Le monde est alors appréhendé prioritairement par cette zone. Il n'est qu'à regarder les enfants de cet âge découvrir les objets, les matières, leurs doigts, leurs pieds, etc., en les mettant en bouche, ou les voir répondre à votre désir de contact en tendant leur bouche –

et non leur joue – quand vous tendez vos lèvres pour les embrasser, pour constater l'importance de cette zone. Adulte, nous empruntons encore ce chemin de communication quand nous offrons à l'autre, pour le rencontrer, un verre, un dîner, une cigarette...

À compter de dix-huit mois, avec l'acquisition d'une nouvelle autonomie, celle-ci liée à la maîtrise de ses sphincters, se fait l'éveil de la zone anale. Une grande révolution chez l'enfant, dès lors en mesure de ne plus dépendre exclusivement des soins maternels quant à sa propreté et dans un contrôle suffisant de son corps pour lui permettre la marche et, par là même, la possibilité de l'éloignement volontaire de sa mère. Plus question de subir exclusivement les absences ou présences de celle-ci, il devient plus affirmativement acteur de la relation, découvre plus que jamais sa capacité à l'opposition et goûte à son pouvoir sur elle. Débute alors une longue phase, où l'enfant mesure, fasciné, sa nouvelle aptitude à travers ses créations fabuleuses d'étrons et où il est tout aux délices des « caca-boudin », « caca de nez », « caca-prouit »... qui lui apparaissent tels des mots magiques, témoignages de son pouvoir, tant leur prononciation fait frémir les parents. Des mots que nous chérissons d'ailleurs encore adulte, lorsque, pour affirmer notre pouvoir remis en question, nous arguons à coup d'élégants « je t'emmerde », « je te pisse dessus », « je te pète à la gueule »... et j'en passe !

Quand, vers deux ans et demi, trois ans, s'éveille la zone génitale, le regard de l'enfant sur le monde et sur ses aptitudes se fait, à l'instar des phases précédentes, au travers de ce nouveau prisme. Une ébullition corporelle soudaine, qui fait la découverte tactile de cette zone, comme on répond à l'endroit qui chatouille. Cette reconnaissance ouvre sur la perspective de plaisirs renouvelés et la découverte des contours de notre sexe ; elle dessine aussi une nouvelle lecture du monde, qui se trouve lui-même soudainement sexué. C'est une phase d'exhibition où il est question de témoigner librement de ce que l'on a et qui fait ce que l'on est. Mais c'est aussi une phase de voyeurisme, par laquelle l'enfant exprime sa grande curiosité face à la différence et sa fascination pour ce qu'il n'a pas et ainsi qu'il n'est pas. Tout son environnement, les chiens, les chats, les bébés, sont définis en fille ou garçon. Son langage se fait plus précis, il intègre l'utilisation du pronom personnel féminin ou masculin, qu'il n'hésite pas à juxtaposer au prénom tant la découverte est d'importance.

Écoutons-les nous dire « Mamie, elle a dit que... », « Le chien, il est vilain ». Mais ce qui va rendre cet éveil libidinal si important, ce n'est pas tant qu'il est d'ordre sexuel mais que, contrairement aux autres phases du développement psycho-affectif de l'enfant, l'éveil de la pulsion ne rencontre pas l'éveil de la fonction.

En effet, contrairement à nos cousins les anthropoïdes supérieurs, qui vont être en mesure de se reproduire, l'homme va devoir attendre au moins la puberté pour que son corps en soit capable. Un long temps où l'élan et les appels du corps ne trouvent pas leurs réponses. De cette temporisation, teintée aussi de frustration, vont naître le questionnement et la richesse de l'élaboration fantasmatique et intellectuelle au travers desquels l'être humain se caractérise et qui donnera lieu à l'immense richesse de sa sexualité, au lieu de la borner à son instinct de reproduction. Parce que son corps n'est pas encore apte à accueillir et exprimer pleinement ce qui n'en est qu'au stade de l'éveil, ce décalage va engendrer un foisonnement de questions concernant tant la légitimité de sa place sexuée, l'accueil de son excitation, son sens et son refoulement, que sa projection dans le futur, l'élaboration du projet de la rencontre de l'autre, et ainsi... le désir. Un temps de latence, au cours duquel, homme ou femme en devenir, il va imaginer les enjeux de la rencontre, mesurer les victoires, mais aussi les risques à l'œuvre ou seulement fantasmés, et faire de la sexualité un langage, l'occasion de sa place dans le groupe social et l'expression de son pouvoir d'être.

Les conséquences de ces découvertes sont telles, et les conditions dans lesquelles nous les faisons si variées, que la sexualité ne peut être rectiligne, et c'est dans cette richesse qu'elle se perd parfois ou plus souvent s'emmêle, mais toujours se construit.

Ce n'est donc pas en naissant, mais bien en cheminant que nous devenons homme ou femme, chacun glanant çà et là les informations propres à son histoire. Une histoire personnelle, témoignage d'une position culturelle, qui fait aussi à l'occasion les impasses, les inhibitions, les interdits supposés et les peurs. Ainsi, comment faire l'amour pourrait n'être que l'histoire simple d'une mécanique pulsionnelle bien huilée ?

On ne peut pas se passer de faire l'amour

L'expression « faire l'amour » désigne la rencontre qui s'élabore au cours du coït, une rencontre dans laquelle, à travers la palette de plaisirs qu'elle suggère, nous nous révélons à nous-même et à l'autre. Pourquoi, dès lors, nous fermer à cette perspective ? Pourquoi ne pas ambitionner sa répétition, sa régularité même ? Pourquoi ne pas chercher à nous repaître encore et toujours des sensations et émotions que nous y puisons ? Libre à nous, si nous le souhaitons, de nous adonner, autant que nous le souhaitons, à l'exercice ! Mais de là à considérer que nous ne pourrions pas nous passer de faire l'amour... il y a un pas ! Un pas que nous ne saurions franchir sans nous tromper. Ce serait en effet imaginer la relation sexuelle comme une nécessité du corps si impérieuse que, sans elle, l'être humain serait en danger. Or la sexualité n'est pas une fonction vitale comme le sont respirer, dormir, manger, déféquer, ou uriner. La considérer comme telle serait la confondre avec une fonction hygiénique, quand elle est créativité et ambition relationnelle.

L'être humain, à la naissance, n'est pas doté d'une sexualité opérante ; la perception de celle-ci émerge vers sa troisième année et le contraint à l'accueil de nouvelles sensations. Ces découvertes vont le pousser à s'interroger sur lui, sa position dans sa relation aux autres et la fonction à venir du sexe qu'il découvre. « Que se passe-t-il ? » « Que puis-je en faire ? » « Qu'est-ce que cela veut dire de moi et qu'est-ce que cela permet avec l'autre ? » Ce questionnement est d'autant plus fertile qu'il est soumis à l'attente de l'organisation physiologique, qui elle ne se mettra en place qu'à compter de l'adolescence.

N'étant pas en mesure de trouver, dans le corps, la fonction qui

puisse répondre au bouillonnement interne qui nous anime, nous avons vécu cet éveil, tout au long de cette longue période, certes comme la stimulation de notre curiosité, mais aussi comme un bouleversement venant troubler notre compréhension de nous-même et de notre relation aux autres. Cet éveil, parfois, a pu être perçu comme un envahissement, nous faisant d'autant plus craindre la perte de nos repères que, dans la dépendance alors et le lien intime à nos parents, nous craignons que la sexualité n'y soit aussi à l'œuvre. Pour nous protéger de ce que nous fantasmons être un risque, notre inconscient, vers l'âge de six ou sept ans, nous a fait opérer un mécanisme de refoulement. L'élan pulsionnel, voilé de pudeur ou tapi derrière des situations symboliques, s'est assoupi, avant de resurgir, quelques années plus tard, plus tonitruant que jamais et tout gonflé d'hormones. Faut-il s'étonner du fait que, afin de nous sentir apaisé, nous soyons alors désireux de l'évacuer ou de lui donner ce qu'il réclame ? Faire l'amour, dès lors, est entendu comme le moyen de répondre à ce bouillonnement, voire de le faire taire, et, tandis que notre psychisme y retrouve son calme, notre corps lui aussi trouve son apaisement par la sécrétion notamment d'endorphines, des neurotransmetteurs dont la capacité analgésique procure une sensation de bien-être.

Cela étant, nous avons tous été bercés par cette idée qu'animés de pulsions sexuelles, nous ne serions plus tout à coup, ni tout à fait, nous-mêmes. Que l'excitation nous bouscule et ne nous laissera pas de repos tant que nous ne serons pas allés au bout du désir qu'elle inspire.

Au XVII^e siècle, tels les médecins de Molière qui pratiquaient les saignées, d'aucuns pensaient que les maladies physiques ou psychiques étaient le résultat d'humeurs mauvaises, envahissantes, incontrôlables, et susceptibles d'infecter le corps. Le désir sexuel participait de celles-ci. Parce que les hommes éjaculent, il leur arrive de confondre cette expulsion avec le terme de l'excitation. Le calme retrouvé, l'éjaculation peut en effet être comprise comme la possible libération d'un débordement « d'humeurs inconfortables ». Il va de soi qu'un corps est fait pour vivre ses élans et qu'au travers de ceux-ci, et de leur apaisement, il trouve son épanouissement. Mais que veut dire cette lecture d'une éjaculation entendue comme le contournement d'un

danger, l'urgence de se vider ?

La confusion est telle que souvent, en effet, les hommes qui ne font pas régulièrement l'amour témoignent d'agressivité. Ceci expliquerait donc cela ? L'absence de sexualité, vécue comme une rétention porteuse d'un risque sanitaire, les pousserait à se craindre en danger ? Ou se sentiraient-ils indésirables, rejetés dans leur désir, renvoyés à la difficulté d'être vus ou de plaire, dévalorisés dans leur personne, remis en cause dans leur virilité ? Une situation, dans les deux cas, ô combien douloureuse, et dont leur agressivité témoignerait ? Telle une nécessité, faire l'amour s'offre alors à eux ou bien comme l'assurance de la reconnaissance de l'autre, la démonstration et la preuve de son amour, ou bien comme le soin dont ils ont besoin, et ainsi restaure l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Au réconfort et au soulagement psychologiques se mêlent et le confort physiologique et ses productions apaisantes.

Mais que dire d'une sexualité ainsi confondue avec le soin ? Et comment imaginer que sa partenaire puisse se reconnaître valorisée dans cette sexualité ? Luttant elle aussi contre son propre débordement, comment ne pas comprendre qu'elle puisse entendre cet appel comme un envahissement supplémentaire, une violence qui lui serait faite ?

La sexualité naît d'une pulsion qui s'initie en nous. En quête de son épanouissement, elle propose la rencontre et l'union avec l'autre. Si l'autre est l'objet de notre désir, il n'en est pas l'origine et, à ce titre, il n'a pas lieu d'en prendre, ou d'en assumer la charge. Faire l'amour n'est pas non plus une obligation qu'impose le corps. Que nous la vivions ou pas, la sexualité est un élan de vie, un moyen de se sentir vivant et de témoigner de cette vitalité, une ambition pour soi et à partir de ce que l'on est, une occasion de construire le lien à l'autre. Car on ne peut la résumer à deux sexes qui s'emboîtent et se séparent, avec pour seul objectif la délicieuse stimulation d'un système nerveux ou la fécondation. Ce serait la réduire à bien peu, même si, convenons-en, la gymnastique est sacrément jolie !

Ce qui en fait tout l'intérêt, et sera à l'origine de notre réalisation comme de toute l'étendue de notre plaisir, réside dans le fait qu'elle participe de notre organisation sociale. C'est également le cas chez nos plus proches cousins, les bonobos, pour qui les trois quarts des

rapports sexuels n'ont pas de fins reproductives, mais sociales. Dans une plus grande mesure, notre sexualité propose la reconnaissance de notre identité par nous-même et par les autres. Humaine, elle est le témoignage et l'exploration de nos aptitudes, et ce même à distance de la géographie de nos sexes. Elle nous fait tendre vers la fantaisie et les activités créatives, qui sont autant de manières de la sublimer. Ce n'est pas parce que l'on ne fait pas l'amour que notre sexe n'est pas vivant et que nous ne cherchons pas à le faire exister et à en témoigner.

Faire l'amour n'est donc nullement obligatoire. Tellement peu obligatoire qu'à l'adolescence, alors que le bouleversement hormonal remet la sexualité sur le devant de la scène, et que le corps est enfin prêt à l'aventure, les jeunes ne se jettent pas les uns sur les autres frénétiquement. Ils étirent le temps, parfois des années, afin de s'approprier cette nouvelle lecture d'eux-mêmes et des autres.

Nous avons tous su être et faire sans faire l'amour, sans en souffrir le moins du monde, ni en tomber malade. Au contraire, dans ce temps accordé, nous avons construit, appris, nous nous sommes interrogés sur la vie en général et parfois, la sexualité en particulier. Ces interrogations nous ont été extrêmement bénéfiques. Elles nous ont permis tantôt d'accueillir ce qui nous pousse au désir, et d'en mesurer les contours, tantôt de nous détourner un peu de notre seul intérêt pour nous-même et nos pulsions, pour nous ouvrir au monde et aux enjeux des relations humaines. Bien sûr, parfois, notre regard sur la sexualité a été plein de défiance, d'inquiétude, de peur même, et ce particulièrement en amont de notre première expérience. Ces appréhensions expliquent en partie la mise à distance du passage à l'acte, un attermoisement au bénéfice d'une appropriation psychique et intellectuelle, pour œuvrer à notre construction sexuelle. Mais une fois goûtée, osée, une fois les inquiétudes éteintes ou apaisées, devrions-nous nous réduire et réduire notre sexualité à une réponse toute faite et sans cesse répétée ? Une réponse devenue essentielle, incontournable ou obligatoire ?

Si on peut ne pas faire l'amour sans que notre équilibre en soit perturbé, on peut en revanche se demander pourquoi on serait, à l'inverse, fermé à cet élan. Qu'est-ce qui fait, le cas échéant, que nous avons du mal à accueillir notre corps et ses propositions ? Pourquoi reste-t-il muet, ou bien restons-nous sourds ? Pourquoi nous sentons-

nous dans l'incapacité de l'utiliser ou de découvrir ses possibilités ? Ce questionnement ne se pose pas au nom d'une ordonnance sociale ou de la survie de l'individu, pas plus qu'au nom du soin à apporter à l'autre et son urgence, comme on l'entend parfois dans certains couples – « il est énervé, ça va le calmer », « je ne veux pas que ma femme souffre » –, ni pour que vive « coûte que coûte » notre sexualité. Mais dans le souci de ne pas nous laisser tromper par nos peurs, nos fidélités aux injonctions issues de notre histoire personnelle, et souvent enfouies dans notre inconscient, afin de ne pas nous enfermer, ne pas nous réduire.

Quoi qu'il en soit, faire l'amour ne doit répondre à aucun diktat ni au seul désir de l'autre. Parce que chaque jour, chaque instant, réitère une nouvelle lecture de nos désirs et de nos priorités, faire l'amour, aussi souvent ou aussi rarement qu'on veut, ne concerne que nous.

Les hommes ont plus besoin de faire l'amour que les femmes

Les hommes sont, paraît-il, « bourrés de désir », ils naîtraient même, à écouter certain(e)s, « pratiquement en bandant ». De ce sexe toujours et si spontanément dressé, de l'agréable sensation et du plaisir enfantin qu'avec elle ils découvrent, ils tireraient ce qui semble être une rassurante confiance, si ce n'est sur la façon la plus adroite de s'en servir, au moins sur leur virilité. L'érection, vécue comme l'expression de leur bonne santé physique et de leur vaillant désir, serait consubstantielle à leur nature. Elle-même vigoureuse, ils auraient donc, plus que les femmes, besoin de faire l'amour.

Sommes-nous toutefois bien sûrs que le désir masculin est toujours de cette façon visible, et l'érection toujours son expression ? Ne faut-il pas plutôt se demander ce qui fait que l'homme a du désir, et de quoi ce désir rend compte ? Traduit-il son élan pour la sexualité elle-même, l'envie de la rencontre et la curiosité de l'autre ; exprime-t-il un besoin d'apaisement, de réconfort, ou celui de voir confirmée sa valeur ou celle du lien amoureux ? Car faire l'amour peut être pour lui une manière de demander à l'autre : « Est-ce que tu m'aimes, est-ce que tu es disponible pour moi ? », et l'érection, lue comme le signe a priori de son désir, peut être interprétée comme sa preuve manifeste. Il est en érection : il a faim de moi. Il n'est pas ou plus en érection : il n'a pas faim ou il est rassasié.

De son côté, le désir de la femme, sans manifestation extérieure directement visible ni signe apparent de début ou de fin, semble plus difficile à percevoir. Pourtant, la pulsion sexuelle est aussi forte et aussi puissante chez l'un que chez l'autre. Elle s'impose aux deux sexes et bouleverse de la même manière. Mais alors que l'homme bande et

éjacule, et que cela se voit, la femme accueille et éprouve le désir à l'intérieur de son ventre. L'une apparaît mystérieuse, et l'autre pas.

De ce désir plus difficile à cerner et à voir, de la cavité de ce sexe qui se dérobe au regard, comme de la capacité qu'a ce ventre à soudain s'arrondir incroyablement pour enfanter, est né l'imaginaire d'une femme essentiellement différente de l'homme, énigmatique quand il est intelligible, imprévisible quand il est fiable, secrète quand il est franc, obscure quand il est lumineux. Cette ignorance, et l'inquiétude qu'elle a longtemps suscitée, ont donné lieu à deux interprétations de la sexualité, l'une qui serait masculine, visible et active, et l'autre qui serait féminine, invisible et passive.

La sexualité féminine n'étant ni l'une ni l'autre, la femme ayant aussi souvent « besoin » de faire l'amour que l'homme, elle a également engendré deux conceptions génériques, et diamétralement opposées, de la féminité : l'une rassurante, dotée des attributs de la mesure, de la douceur, de la tendresse, de la soumission et de la fidélité ; l'autre inquiétante, dotée des attributs de la démesure, de la fourberie, du vice, de la voracité. D'un côté, la femme aimable et aimante, vierge, épouse ou mère, de l'autre la femme orgueilleuse, débridée et perdue, putain, folle ou sorcière. L'ogresse insatiable des contes pour enfants et, plus tard la « mangeuse d'hommes », sont les emblèmes fantasmatiques d'un désir féminin lui aussi puissant mais décrit, à la mesure des peurs qu'il inspire, comme inépuisable, opaque, voire menaçant.

D'un côté, la femme dépourvue de pulsions sexuelles, ou animée de pulsions raisonnables, de l'autre la femme au désir démesuré. Entre les deux, des hommes et des femmes animés des mêmes aspirations.

Sous couvert de religion, de bienséance, ou de morale, mais – et surtout –, pour rassurer l'homme dans son désir de pénétration et apaiser la femme dans ses craintes de faire mal ou mal faire, ce désir a été cantonné à des fonctions telles que « les besoins du mari », « le devoir conjugal », « la sexualité reproductive », ou « le désir d'enfant ». La sexualité des femmes dites « honnêtes » ne devait et ne pouvait être envisagée que dans ces termes et ces cadres. La femme, sous peine sinon de verser dans les excès dont on la soupçonnait, n'était et ne devait être en position sexuelle qu'en réponse au désir masculin. Une

femme trop désirante, n'aurait-elle pas, en effet, cherché ailleurs qu'avec son mari la satisfaction de ses pulsions, et ainsi fait courir à celui-ci le risque d'enfants adultérins, et à la société celui du désordre ? Hommes et femmes de se convaincre alors que ce désir était tout entier tourné vers la maternité et qu'en l'absence de manifestations identiques à celles de l'homme, elles ne connaissaient pas, en dehors de ce projet, le moindre désir.

De là à penser que les femmes n'étaient pas animées d'un désir légitime, il n'y avait qu'un pas, un pas qui fut rapidement franchi par certains. Les hommes, mais aussi les femmes, très sincèrement persuadés de cette différence, ont agi, écrit, pensé, cru et fait croire (encore ça et là aujourd'hui) qu'elles n'ont pas le même appétit pour le sexe et que, pour les mettre en route dans la sexualité, il faut les y amener ou les y contraindre. Et ce d'autant plus qu'une autre croyance étrange leur donne un rôle, que dis-je un rôle, un devoir de soin. Les hommes, confondant leurs pulsions sexuelles avec une expression agressive – et ce, surtout si elles ne sont pas accueillies –, ne manquent pas de fantasmer que, faute d'éjaculation, ils risquent de gonfler... et d'exploser ! S'il est bel et bien question, quelquefois, d'explosion, elle est verbale, tant la frustration de ne pas être entendus, et reconnus, dans l'expression de leur virilité semble les submerger... ou, ni plus ni moins, les rendre malades ! Comme si le sperme, non évacué, allait pourrir, les infecter, créer l'anarchie de leurs cellules et, bien entendu, mettre à mal leur appareil génital ! Mais revenons au réel : le sperme est produit et naturellement éliminé, s'il n'y a pas d'éjaculation, pour être reproduit régulièrement, afin d'assurer la fertilité de l'homme.

En cautionnant l'idée qu'elles auraient moins de désir que les hommes, les femmes préfèrent sans doute penser qu'en se soumettant à celui de l'homme, elles n'ont pas à affronter la sauvagerie imaginée du leur. De ce désir qui peut prendre si fort dans le ventre qu'il en devient, en effet, presque un besoin ! Accepter de reconnaître son désir et accepter de flirter avec lui, c'est accepter d'être active, d'être envahie et submergée par lui. C'est aussi accepter de jouir, car point de jouissance sans envie de jouissance.

La femme est, à l'instar de l'homme, contenante et bouillonnante de sexualité. Son sexe est là, vivant, actif, impatient parfois et aussi chaud que celui des hommes. Son histoire et sa façon de considérer la sexualité lui permettent de la vivre tranquillement ou de la nier. La sexualité n'est pas un but en soi, mais un voyage. Le désir qui l'y invite mérite d'être exploré et apprivoisé, car bien au-delà de sa dimension sexuelle c'est, à travers lui, à l'épanouissement, donc à la liberté, qu'il conduit. Cette exploration, pour les femmes comme pour les hommes, est délicate, elle dépend de l'histoire de chacun et de chacune et non d'une quelconque recette.

Les femmes font l'amour... par amour ?

Tandis que les hommes pourraient faire l'amour sans engagement affectif, les femmes ne pourraient vivre, ou ne s'offrir ce plaisir qu'animées de sentiments amoureux. Tiens donc ! Les uns seraient donc plus frustrés, moins sensibles, ou meilleurs maîtres de leurs émotions, tandis que les autres, plus sensibles, plus délicates, ou plus irresponsables, seraient sentimentales par... par quoi, au juste ? Nécessité ? nature ? noblesse ? faiblesse ?

Dans la longue liste des idées reçues, celle-ci est particulièrement répandue. « Les femmes, pour faire l'amour, ont besoin d'aimer. » Forcément. La raison de cette allégation réside peut-être dans ce que l'acte sexuel suppose : l'accueil de l'un à l'intérieur de l'autre. Le sexe féminin comme un nid que le pénis va visiter, et dans lequel il va faire sa place et laisser son empreinte. De même que l'on s'aventure plus aisément chez l'autre qu'on ne le laisse occuper les lieux chez soi, on comprendra que la femme, plus que l'homme, puisse avoir besoin de conditions relationnelles de confiance pour être ainsi pénétrée. À supposer que l'autre, par son intrusion, nous effraie, rien de tel en effet que la tendresse, et plus encore l'amour, pour se sentir en sécurité à la perspective du coït. Soit. Mais dans ce cas, la réciproque est vraie. L'homme, après tout, peut lui aussi nourrir des inquiétudes sur l'intérieur dans lequel son pénis s'engage... Rien de tel alors que la tendresse, ou la confiance, et plus encore l'amour, pour être rassuré. Cela ne semble toutefois pas, pour lui, une condition nécessaire. Personne ne dit que les hommes, pour faire l'amour, ont besoin d'aimer. Si peu d'ailleurs qu'on est tenté d'ajouter là un point d'exclamation.

Il faut revenir à l'interdit posé de longue date et des siècles durant

sur le désir féminin. Suspecté d'être insatiable et vorace, pour qu'hommes et femmes osent malgré tout sa rencontre et sa fréquentation, la société s'est appliquée à le circonscrire en le réduisant, pour elles, aux besoins du devoir conjugal. Les femmes ne pouvaient envisager de sexualité que dans ce cadre. Hors de ces marges, lorsque faire l'amour signait la perte de la virginité – virginité sans laquelle une fille ne pouvait être épousée –, avec qui oser être déflorée et risquer un tel discrédit, si ce n'est avec son amoureux ? Quoi de plus légitime, en effet, que l'auréole de l'amour pour déjouer noblement les jugements et les interdits que pose la société, et qui font la sévérité de notre regard sur notre désir et notre sexualité ?

Si, dans une posture de soin qui privilégie une sexualité « réponse au désir masculin », les femmes s'assurent en retour la sérénité de l'homme, la pérennité de la relation conjugale et la poursuite de leurs projets de maternité, dans une posture alibi qui privilégie cette fois l'amour à la pulsion sexuelle, elles gagnent également, par la déresponsabilisation face à leur excitation, leur propre sérénité. C'est en effet à l'amour qu'elles s'offrent et s'abandonnent, et non à leur désir et ce qu'il révèle, ou pourrait révéler, de leurs fantasmes tapis dans l'ombre. Ainsi accordée, la sexualité serait même, comme on l'entend chez les jeunes filles pour justifier leur première fois, la preuve de la ferveur de leur sentiment amoureux.

Mais l'histoire se corse lorsque celle-ci, envisagée sans ambition sexuelle personnelle, commet une infidélité. Elle voit son sacrilège compter double car non seulement elle s'arroge une liberté à laquelle elle n'est pas censée aspirer, mais quand son partenaire, dans la même situation, peut arguer d'un « cette histoire ne compte pas », et en serait par là même excusable, elle ne l'est pas parce qu'elle, elle aime.

Le désir féminin, décidément, n'en finit pas d'être coupable : auréolé d'amour pour obtenir sa légitimité, le voilà soudain accusé de n'être que trop nourri de ce sentiment-là.

À quoi faut-il réduire la femme pour imaginer qu'elle ne puisse faire l'amour que par amour ? À quoi faut-il qu'elle se réduise elle-même pour imaginer qu'elle ne puisse, à l'instar des hommes, désirer dans la seule ambition du plaisir sexuel pour lui-même et pour elle-même. À sa « vocation » généreuse et altruiste, dont la maternité serait l'indépassable témoignage ? La femme désirante, curieuse de ses

capacités érotiques, serait une mauvaise mère ? Coupable donc, à défaut d'être toute entière tournée vers la maternité, d'être une putain ?! Faut-il que son désir puisse inquiéter, et l'inquiéter elle-même encore et toujours, pour qu'elle n'ose le plaisir d'explorer toute l'étendue de sa sensualité et de son excitation ?

Désirer est l'expression d'une curiosité ; faire l'amour l'expression d'un élan personnel qui tend avant tout vers l'autre pour soi et non vers l'autre pour l'autre. Il en va naturellement ainsi pour les hommes comme pour les femmes sans qu'on y lise un quelconque défaut, malveillance ou agressivité. C'est au contraire dans la quête, chacun de son plaisir, que l'un et l'autre se donnent le plus de chance de se rencontrer et de s'offrir, mutuellement, ce qu'ils ont à donner.

S'il est curieux de n'envisager le désir féminin que sous la forme de son expression amoureuse, il est tout aussi étrange de penser que la sexualité ne donnerait pas naissance à des sentiments.

Dans la mesure où elle est une réalisation de soi, le rendez-vous réussi de corps enlacés, de souffles mêlés, la sexualité révèle les émotions que suggère le plaisir ressenti. Comment dès lors ne pas, même le temps d'un éclair aussi fulgurant que l'orgasme, considérer l'autre avec tendresse, avec une reconnaissance infinie pour ce moment émouvant ou détonant ? Comment ne pas avoir au bord des lèvres des mots d'amour qui s'emballent, comme le corps s'est lui-même emballé, des mots qui disent « je t'aime » avant même qu'on ne les ait pensés et sans trop savoir d'ailleurs si c'est l'autre que l'on aime ou ce qu'il nous a permis et que l'on s'est autorisé à vivre le temps de sa rencontre... À moins, qu'à défaut d'orgasme, le plaisir n'ait été limité à une décharge orgastique, une mécanique bien huilée dans laquelle on s'est appliqué à nier l'autre, le réduisant à l'état d'objet, et au travers de laquelle on s'est réduit soi-même.

N'ayons pas peur de nos désirs, pas plus que de nos sentiments, nul n'est besoin de se référer à l'un pour vivre ou légitimer l'autre. Hommes ou femmes, désir et sentiments nous invitent à l'aventure de la rencontre, ils parlent de nous, et nous avons tous intérêt, parce qu'ils nous révèlent dans notre singularité, à écouter ce qu'ils nous disent ou nous murmurent.

On fait davantage l'amour en été

Plus que tout autre saison, l'été est le temps du corps, le temps des tenues légères, des peaux qui transpirent, des maillots de bain, des caresses du soleil, des balades sans urgence, des postures alanguies. La saison où, que l'on soit encore au travail ou déjà en congé, le temps s'étire. On lève les yeux sur les autres, les voitures s'arrêtent pour vous laisser passer, même si le feu, pour elles, est vert. Porté par des températures et des rythmes plus doux, on reprend contact avec soi-même, on se sent aussi exister dans le regard d'autrui... Un corps retrouvé et réinvesti, le sentiment, après l'éveil du printemps, d'être pleins de possibles et de trouver la vie belle ; les autres que l'on voit et qui nous regardent en retour ; du temps pour rêver à des parenthèses enchantées, ou des siestes coquines, une jolie lumière pour habiller le tout, voilà bien, en effet, les ingrédients propices à la sexualité !

Faisons-nous, pour autant – et systématiquement –, davantage l'amour en été ? Le croire ne serait-il pas imaginer que nous connaîtrions, à l'instar des autres espèces animales, une « saison des amours », et nos ébats amoureux ainsi considérés, nous réduire à la seule pulsion coïtale à but reproductif ?

Il se trouve, heureuse nouvelle, que l'humanité n'est plus à l'âge de pierre. Et elle n'est pas la seule à s'être, au cours des millénaires, émancipée des impératifs de la nature. Ainsi, chez les hominidés, qui comptent, avec l'humain, les grands singes tels que le chimpanzé, le bonobo ou l'orang-outan, mais aussi chez les dauphins, le comportement sexuel a progressivement évolué vers une fonction érotique et sociale. Chez l'homme en particulier, la recherche de la satisfaction prime sur l'instinct et fait de la reproduction davantage une conséquence de l'élan sexuel que son but. Cette évolution, qui

traduit une expression cognitive, donne lieu à l'élaboration constante de liens sociaux. Autrement dit, la sexualité peut être initiée par une pulsion, son expression, sa mise en œuvre et sa pratique relèvent bel et bien de la culture.

Ce prisme aux mille et une facettes, et d'une richesse infinie, trouve sa raison d'être quel que soit le climat, l'époque de l'année, le temps à lui consacrer et la préciosité ou non de la relation. Il fait aussi les systèmes de défense, les contournements et les interdits conscients ou inconscients.

L'été, curieusement, tout se complique ou, pour le moins, s'emballe. Alors que la sexualité, sous ces auspices, est supposée s'épanouir, la voilà qui se confond avec les images idéalisées des cartes postales et celles de la publicité, ou des magazines, qui nous exhortent au plaisir tous azimuts. L'inquiétude rôde alors de ne pas correspondre à ce que la société, plus que jamais, semble attendre de nous. Et ce n'est pas faute de nous donner la marche à suivre : à peine le printemps a-t-il montré le bout de ses premiers rayons que pleuvent les propositions de régimes et d'exercices physiques destinés à nous doper. Nos corps doivent être à la hauteur des prouesses estivales attendues. Parfaits, nous devons être parfaits, débordants d'énergie et aptes à la jouissance de jour comme de nuit.

Mais que dire de ces curieuses injonctions contradictoires que l'on assène, dans le même temps, été après été : d'un côté, « Maîtrisons notre gourmandise ! », de l'autre, « Cédons aux délices du plaisir ! ». Ici, « Osons nous laisser aller à nos désirs intimes » et là, « Liste des pratiques et caresses incontournables ! ».

Or si, pour être joyeuse et exaltante, la sexualité n'a pas besoin d'un climat ou d'une saison particulière, elle s'exprime en revanche difficilement sans lâcher prise. Lâcher son ordinateur et ses préoccupations professionnelles ne suffit pas. C'est bien – fût-ce le temps d'un été – dans la tranquillité que se fait l'accueil des opportunités, dans la souplesse de notre organisation psychique, la douceur de notre regard sur nous-même, que s'immisce le désir, dans la liberté donnée à nos émotions, notre rythme et notre sensualité, que se permet l'écho du plaisir.

Est-il seulement possible d'être à ce rendez-vous, l'été, si on peine à y parvenir le reste de l'année ?

Mais peut-être est-ce la notion de quantité qu'il faut entendre dans cette idée reçue. On fait davantage l'amour en été... Davantage ? Combien de fois, alors ? Et dans ce cas, celui d'une performance numéraire par rapport au reste de l'année, quel sens donner au nombre de coïts, qu'ils soient vécus ou recherchés, si l'on ne s'y révèle pas ? Aurions-nous, derrière cette idée reçue, celle qu'il nous faudrait pointer l'été, comme à l'usine, une présence érotique ?

Quand le travail s'efface et que les longues et lentes journées de vacances font la part belle aux retrouvailles du couple, témoignons-nous toujours de l'urgence de nous aimer ? Plus que l'autre, c'est souvent le besoin d'une reconquête de soi qui prime, nos rythmes sont tellement tyranniques. Pourtant, si la vie active nous absorbe et nous éloigne de nous-même, ne nous protège-t-elle pas aussi des enjeux du face à face avec son (sa) partenaire ?

Plus que jamais, les grandes vacances d'été nous obligent à considérer nos décalages dans nos attentes et dans nos rythmes. Cette confrontation avec le réel de l'autre peut s'avérer parfois douloureuse. Libéré(e) des contraintes quotidiennes, il n'est pas rare, loin s'en faut, de vivre ce rendez-vous érotique comme une obligation. Le cas échéant, il cristallise alors, plus que jamais, la problématique de la relation. L'été, face au devoir supposé, ou attendu, de s'aimer, les frustrations s'officialisent. Voilà qui interroge sur le quotidien du reste de l'année, jugé trop hâtivement chronophage. Est-il toujours question d'un manque de temps, ou s'agit-il d'un habile contournement de la sexualité et de ce qu'elle peut évoquer de difficulté : le face à face avec l'autre, l'angoisse de performance, la difficulté à faire émerger son désir ou son érotisme ?

On ne fait donc pas forcément davantage l'amour en été, et ce n'est pas forcément un drame, d'autant que l'été peut aussi sonner la présence H 24 des enfants, et avec elle, celle de leurs exigences, du rythme qu'ils imposent, peu propices à l'envolée érotique.

« L'été s'ra chaud, l'été s'ra chaud ! », scandait la chanson. Mais nombre d'entre nous, contrairement à l'idée reçue, et en dépit de nos meilleures intentions, n'y entendent bien souvent que la promesse d'un bulletin météo !

C'est la faute de l'homme si la femme n'a pas de plaisir

Bigre, en voilà une assertion ! L'homme serait donc responsable du plaisir féminin, l'alpha et l'oméga de son épanouissement sexuel, et seul coupable quand la jouissance ne serait pas au rendez-vous ? Et elle, de son côté dépendante de son adresse ou de son vouloir, n'aurait de plaisir que celui qu'il lui donne, lorsqu'il lui donne ?

De quelle jouissance, dans ces conditions, parle-t-on ? De quel plaisir ? Que signifie d'ailleurs en « avoir », en « donner », ou en « prendre » ? Dépendrait-il, sa source ainsi déterminée, de règles immuables, connues d'avance et selon lesquelles il y aurait d'un côté celui qui octroie et de l'autre celle qui reçoit ?

Il est vrai que le plaisir féminin n'a pas toujours été considéré. Fut même un temps où jouir, pour une femme, était vulgaire et déplacé. Les femmes n'y songeaient pas, et gare à celles, scandaleuses, qui le revendiquaient !

Aujourd'hui, la donne a changé. Egalité oblige, les femmes se doivent d'avoir du plaisir. Que dis-je du plaisir ? Des orgasmes ! Comme si le terme de plaisir, jugé trop faible – ou trop sage –, était petit joueur. Désormais, à une époque où le mot d'ordre semble devenu « tous alpinistes de haut vol », les femmes sont attendues sur les sommets, hier masculins, d'où, paraît-il, s'élancent les jouissances les plus intenses... Pourtant, et dans le même temps, le discours ambiant nourrit l'idée curieuse qu'elles ne seraient pas, contrairement aux hommes, animées du même désir ni pleinement actrices et responsables des pulsions qui sont en elles. Malgré la révolution sexuelle et l'émancipation de la femme, d'aucun(e)s continuent de

croire – hypothèses entretenues et relayées, à l’occasion, par les contes de princesses endormies attendant leur prince Charmant –, que c’est l’homme qui éveille le désir féminin, qu’il en est le moteur et qu’il le révèle.

Bien plus qu’une origine culturelle, cette idée reçue trouve sa source dans l’inconnu que suppose le sexe féminin. Perçu comme une cavité mystérieuse, parce qu’invisible, ce qu’il contient, comme ses capacités, peut inspirer des craintes. Freud ne parlait-il pas, à propos de la sexualité de la femme, d’un « continent noir » énigmatique, voire inquiétant ? Face à cet inconnu, les hommes peuvent éprouver le besoin de se rassurer. Affirmer la puissance de leur virilité, comme croire qu’ils éveilleraient le désir féminin, et par conséquent qu’ils en seraient les maîtres, leur permet alors d’oser la pénétration et ses risques fantasmés. Les femmes, de leur côté, peuvent éprouver le même besoin, celui de les rassurer et de se rassurer elles-mêmes sur leur innocuité. Tantôt inquiètes à l’idée d’un sexe vide, tantôt méfiantes sur leurs pulsions imaginées sans limites et dangereuses, se conformer à une attitude passive, dépendante ou soumise – voire inerte –, leur permet à la fois de se libérer de leurs propres craintes et d’être perçues comme inoffensives par leur partenaire.

Toutes les femmes ni tous les hommes, bien sûr, ne fonctionnent pas de la même façon. À chacun sa subtilité, sa façon d’aborder les choses du sexe et de s’émouvoir. Mais croire que l’homme serait l’initiateur du plaisir féminin, ou s’en tenir à cette explication, serait considérer que tout est écrit, par l’un, d’avance. Or qui peut dire, quand on commence à faire l’amour, où cela va l’emporter ? Tant de surprises, inattendues et délicieuses, peuvent mener au plaisir et à l’orgasme. Le geste qui étonne, la caresse qui révèle une sensation nouvelle et inconnue, la partie du corps qui réagit alors qu’elle était jusque-là silencieuse...

La jouissance, pour autant, ne résulte pas seulement de zones habilement stimulées. Prenons le cas d’une caresse sur le bras. D’un homme désiré, elle émeut, transporte et fait vibrer. C’est, avec elle, tout le corps qui s’emballe. Procurée à soi-même, cette même caresse réchauffe, sécurise, prouve sa propre existence. D’un inconnu, elle peut inquiéter. De quelqu’un que l’on déteste, elle peut révolter. Pourtant, chaque fois, le geste est identique. Puisque les mêmes

terminaisons nerveuses, pareillement stimulées, transmettent au cerveau le même message, ce qui change n'est pas le stimulus, mais bien notre interprétation de la situation. C'est ce que nous en pensons, ce que nous percevons des enjeux émotionnels à l'œuvre, qui déterminent et la lecture et la nature de notre ressenti.

Au-delà du geste, le plaisir s'initie donc en nous, dans le possible, la place, que nous lui accordons, dans la capacité aussi, ou l'incapacité imaginée, que nous nous prêtons à le ressentir. Prenons pour exemple l'accueil que nous faisons à un cadeau. Certains exprimeront leur plaisir avec exubérance. N'hésitant pas à montrer leur émotion, ils remercieront mille fois, s'approprieront le cadeau en question, lui donneront immédiatement le sens ou la place qu'il suppose. Ils témoigneront ainsi sans retenue du plaisir qui leur est fait, ou du plaisir à faire plaisir à la personne qui en a eu l'initiative. D'autres auront plus de mal à oser cet échange, ce qu'il suggère de mise en avant de soi, de révélation du plaisir ressenti ou du désir reconnu. Leurs mots et leurs attitudes resteront contenus. Ils se feront indéchiffrables et pourront même faire preuve d'une certaine maladresse à la manipulation du présent. D'autres encore ne débelleront même pas le paquet, ils remercieront froidement et le poseront sur le côté.

Plus que le présent lui-même, c'est bien la relation, ce qu'elle implique de mise en avant de soi, ce qu'elle suppose aussi de reconnaissance, en l'autre, de son pouvoir à nous contenter, qui fait la liberté d'expression de notre plaisir ou pas. Il en est de même pour le plaisir sexuel.

Même pour une femme qui a déjà éprouvé du plaisir, faire l'amour, se laisser emporter par l'autre, se dévoiler sous son regard autrement, accepter les découvertes, les surprises que cela comporte et, avec elles, exprimer librement sa jouissance, peut être difficile. Ainsi, l'angoisse de se sentir en difficulté dans la manifestation de son plaisir ou, qui plus est, la crainte d'être étiquetée frigide peuvent la pousser à pointer du doigt son partenaire. L'accuser, même injustement, lui permet de se déculpabiliser, et ainsi de restaurer son image d'elle-même.

L'idée qu'il ne peut pas la faire jouir sexuellement, que « c'est sa faute », peut aussi témoigner d'un sentiment de déception plus large le concernant. Elle peut ne pas jouir pour ne pas le laisser la faire jouir, que ce soit pour le punir, ou pour ne pas risquer la dépendance à ce

qui se nouerait avec lui et ferait sa fragilité, son angoisse de perte ou d'abandon.

Elle peut aussi être dans l'attente de l'amant idéal. Projeter toutefois qu'un homme, amant parfait, pourrait réussir le tour de force de lui faire connaître l'orgasme que tant d'autres ont échoué à lui faire vivre, ce n'est pas seulement exclure tous les autres, fautifs car défaillants, c'est prendre le risque d'une nouvelle, et cuisante, déception. Car, qu'ont rejoué ses impossibilités passées, les silences tenaces et répétés de son corps ? N'y a-t-il pas, dans cette recherche de l'amant parfait, la quête d'une réparation fantasmée, quand, par ailleurs, confondant ses liens passés avec son identité et ses capacités actuelles, elle ne s'autorise de toute façon pas d'autre représentation d'elle-même ? C'est dans le regard adouci et bienveillant qu'il faudrait qu'elle s'accorde que cette réparation peut naître, et lui ouvrir la porte du plaisir.

C'est encore et toujours dans la représentation qu'elle a d'elle-même, une représentation qui s'est construite à partir du regard que l'on a posé sur elle dans sa petite enfance, mais liée aussi à la lecture toute personnelle qu'elle a faite de son histoire et de ses liens aux autres, qu'une femme évalue l'étendue de sa légitimité à jouir de la vie en général, et de la sexualité en particulier.

Que peut s'autoriser dans le lien à l'autre, et plus tard dans le lien amoureux et sexuel, celle qui a le sentiment d'avoir, par exemple, été sans cesse frustrée dans sa relation à ses parents, ou soumise à l'interdit que ces derniers, croyait-elle, posaient sur elle, sa place, son plaisir, sa spécificité, sa valeur... Que peut-elle s'autoriser quand sa confiance en elle est altérée ?

En dehors du scénario ponctuel d'un jeu amoureux, en déléguant systématiquement à l'homme le devoir de susciter son désir et le pouvoir de la faire jouir, la femme ne se prive pas seulement des élans de son propre corps, de son propre sexe et de sa créativité. Imaginer que l'homme seul peut la conduire au plaisir, c'est le charger d'une responsabilité lourde à porter et qui en outre n'est pas la sienne. Car c'est en elle, en chacun de nous, que résident la possibilité et l'interdit du plaisir. La jouissance s'éprouve en soi autant qu'à l'orée de l'autre. Pris dans ce jeu parfois contraire, il arrive que nous peinions à éprouver ce que nous voudrions ressentir. Rejeter la faute sur l'autre

est alors une façon de se dédouaner des difficultés que nous avons avec nous-même, c'est le moyen habile d'éviter de prendre notre vie et notre jouissance en main.

Se laisser aller à nos élans, accueillir les plaisirs qui les accompagnent, demande d'être en paix avec soi-même, et donc de restaurer ou d'accorder un minimum de souplesse à notre regard sur nous-même. Cette aisance non seulement apaise nos inquiétudes, mais elle nous aide à oser les capacités de notre sexe, et ainsi nous permet d'accompagner tranquillement les curiosités, les explorations et les propositions de notre partenaire. Pour jouir, il faut accepter d'être dans son corps, car c'est en lui, au plus intime, que se reçoit et s'éprouve la délicieuse impudeur qu'est le plaisir.

Expression d'une représentation que l'on a de soi, et de notre créativité, il incarne la liberté que nous nous donnons, liberté de l'accueillir, liberté de le ressentir et liberté de l'exprimer. Qu'il soit tonitruant ou silencieux, il atteste ce qui nous semble possible dans le lien à l'autre, ou possible pour nous-même. Ainsi, aussi habile que soit son partenaire, aucune jouissance, ou absence de jouissance, n'est déterminée, par lui, à l'avance.

Croire cependant que l'autre, son regard, n'auraient aucune influence sur notre plaisir serait tirer des conclusions hâtives ! Car le plaisir se partage, se nourrit de l'échange et de la découverte. Et heureusement que l'autre, par son adresse, sa tendresse, sa curiosité et son propre plaisir, contribue à notre jouissance, sinon pourquoi tendrions-nous irrésistiblement vers sa rencontre ?

Un homme qui n'a plus envie d'une femme, c'est qu'il ne l'aime plus

« Je t'aime, par conséquent je te désire », ou bien « je te désire, par conséquent, je t'aime »... L'usage de la langue est ainsi fait qu'à la recherche de termes pour définir ce qui nous anime, il arrive que l'on confonde amour et désir. Il est vrai que leurs synonymes, parfois communs, ne manquent pas. Et il faut bien admettre, que l'on parle d'attirance, d'aspiration, de soif, de besoin, d'envie, de tentation, de convoitise, d'ambition, de démangeaison, d'exigence, d'attachement ou de flamme, que le désir et l'amour, tous deux, à la fois poussent et aspirent. Mais est-on bien certain qu'il s'agit là de la même... inclination ?

Communément, quand nous nous plaignons d'une absence de désir, de quoi nous plaignons-nous ? De la disparition de cet élan qui contracte le ventre, érige le clitoris ou la verge, qui suscite, à la seule vue, la seule voix, au seul toucher de l'autre, l'urgente nécessité de lui plaire, de le séduire, de se l'attacher ? De ce désir qui prend si fort qu'il en deviendrait presque un besoin ? De cette position active en somme qui nous fait tendre vers l'autre ? Cet autre désespérément et merveilleusement autre que soi, auquel on veut se mêler. Cet autre que l'on voudrait être sien(ne) ne serait-ce qu'un instant, cet autre auquel s'emboîter pour ne faire qu'un.

Désirer ou aimer, si l'un évoque davantage une sensation et l'autre un sentiment, tous deux expriment la curiosité et l'attirance que nous éprouvons envers ce que nous ne sommes pas. Aimer ou désirer, c'est chercher la complémentarité dont la privation nous fait acter que nous sommes « manque ». Manque des richesses de l'autre, mais surtout

manque du sexe de l'autre. Toutefois, pour lui donner sa place, et ne serait-ce que tendre vers lui, il nous faut accepter les limites qui sont les nôtres. Quand cette acceptation est paisible, l'autre est désirable, quand elle est inquiète, il est besoin. Et quand cet autre devient comme soi, ou à soi, il n'est plus différent ni singulier, et le désir, de fait, n'est plus.

Les femmes, dans le fait d'être désirées, entendent souvent la reconnaissance de l'aptitude qui serait la leur à compléter et apaiser leur partenaire, à être l'unique richesse que leur homme ambitionne. Elles voient, dans le désir qu'elles inspirent, la preuve de leur qualité, de leur valeur et donc de leur pouvoir. À l'inverse, dans l'absence de désir, elles auront tendance à entendre, non pas la difficulté que peut rencontrer leur compagnon à les désirer, mais la remise en question de l'intérêt qu'elles représentent pour lui.

Or, faire incomber au désir la justification de l'amour, c'est confondre l'amour de son ou sa partenaire avec notre besoin de soin, c'est lui demander de nous désirer comme pour réparer et combler nos manques. Si une femme doute d'elle-même, si elle se sent comme une coquille vide, le non-désir de son partenaire peut lui renvoyer une image de sa sexualité qui n'est pas valorisante, puisqu'il n'a pas besoin, pas envie d'elle. Comment comprendre en effet qu'il l'aime en tant qu'individu s'il ne l'aime pas dans ce qui fait sa singularité ? Comment comprendre qu'il l'aime s'il n'a pas envie de son corps, de la spécificité de son sexe de femme ? S'il semble lui renvoyer que son féminin n'a pas de valeur pour lui – puisqu'il n'en est pas gourmand –, comment pourrait-il être aimant de ce qu'elle est plus généralement ? De confusion en confusion, l'interprétation que la femme se fait du manque de désir de son partenaire nourrit son inquiétude initiale quant à sa valeur personnelle.

Pourtant, et aussi curieux que cela puisse paraître, l'amour lui-même peut être précisément ce qui encombre ou interdit le désir. Parce que cet attachement affectif trouve sa source dans les premiers liens que l'enfant a pu établir avec sa mère, l'homme, à travers ce nouveau lien, peut rejouer sa crainte de dépendance à elle et sa peur de l'abandon, tant elle était importante. Ainsi pour s'en protéger, certains construisent, bien inconsciemment, un système de défense : le non-désir. Ne pas désirer pour ne pas risquer la douleur d'être délaissé.

D'autres, inquiets quant à ce que leur désir, à leurs yeux, révèle, tentent, tout aussi inconsciemment, par amour, d'en protéger leur femme en ne les désirant pas. Parce qu'ils associent le désir à une cause moins noble que l'amour, à une manifestation plus obscure d'eux-mêmes qu'ils assimilent à une expression de violence ou d'une certaine brutalité, ils contournent ce risque en y renonçant, lui préférant une relation plus virginale ou plus maternelle. Ils protègent ainsi la pureté d'un amour hissé sur un piédestal, que le désir jugé violent, malsain, dangereux ou sale, malmènerait.

Quand ils considèrent leur désir sexuel comme l'expression charnelle témoignant de leur animalité, l'amour, lui, est perçu comme l'expression cérébrale et affective actant leur humanité. Dans cette dichotomie entre le corps et l'esprit, l'homme se voit scinder les femmes en deux catégories : d'un côté, la « maman » aimée, idéalisée mais non désirée, de l'autre, la femme sexuelle, la « putain », désirée mais non aimée et éventuellement même non valorisée.

Ces entrelacs entre amour et désir s'expliquent parce qu'ils prennent chacun leur source dans notre petite enfance et nos premiers liens à l'autre. Tissés avec nos parents, puis notre fratrie, participant de notre construction à un âge où nous ne disposons pas du recul nécessaire pour opérer de véritables choix, ils ont dessiné les contours de notre psyché. La compréhension que nous avons eue des enjeux à l'œuvre ne manque pas de faire la singularité des schémas relationnels de notre vie d'adulte. Si la maturité et les expériences de vie permettent de nouveaux décryptages de l'amour et du désir, ce sont aussi ces mêmes événements qui nous rappellent au bon souvenir de nos inquiétudes d'enfants et, à l'occasion, nous font mettre le désir en sourdine ou le nier. La naissance d'un enfant, par exemple, peut faire craindre à l'homme un désir inopportun : celui pour une mère et, avec lui, la culpabilité d'un élan jugé dès lors incestueux.

Mais il est aussi des moments difficiles, deuil, doute, déprime ou dépression, qui ont des conséquences indéniables sur le désir. Expression d'un élan de vie, le désir, pour pouvoir poser sur l'autre un regard empli de gourmandise, nécessite de l'énergie, de la disponibilité et de la tranquillité avec soi-même. Les préoccupations qui ne trouvent pas leur solution deviennent, sans pour autant que l'amour ne soit remis en cause, de puissants freins à l'insouciance que

requiert la sexualité.

Et puis, loin de la psychologie, certaines causes iatrogènes expliquent également l'absence de désir. La prise de certains médicaments, ou leur association, ou encore un déséquilibre dans notre chronobiologie peuvent être à l'origine d'une baisse ou d'une perte de libido et de désir.

Ainsi, plus que la seule stimulation qu'elle représente pour lui, aimer une femme et la désirer requiert appétence, autorisation psychique, créativité, énergie, bonne santé et disponibilité. Autant de libertés qui permettent d'ambitionner la rencontre.

Ce cheminement est aussi riche et complexe pour l'homme que pour la femme. Mais davantage en quête d'amour et de reconnaissance, les femmes cherchent sans relâche les signes de l'attachement et la sécurité des liens.

Ainsi, Messieurs, nous voulons entendre dans le désir, et ce qu'il suppose d'intimité partagée, la preuve de la préciosité des liens et de l'intérêt que nous représentons pour vous.

Pourtant, Mesdames, si le désir peut nourrir et témoigner de l'amour – et réciproquement –, ils ne font pas toujours bon ménage. Préoccupées par nous-mêmes, nos besoins de réassurance, nos doutes et nos manques, il nous est difficile de concevoir la difficulté de l'autre sans nous sentir remises en question. Un raccourci qu'il convient toutefois de reconsidérer tant le risque est grand de ne pas accueillir notre partenaire dans sa singularité, et de stigmatiser l'image inquiète que nous avons de nous-mêmes.

La première fois influence toutes les autres

Premier cri, première tétée, premier bain, premiers pas, premier jour d'école, premier baiser... Toute notre vie – j'en passe et des meilleures –, nous faisons l'expérience de premières fois. Hésitantes ou concluantes, elles donnent une première lecture d'un évènement appelé lui-même à se répéter. Mobilisant toutes nos ressources, tournées vers l'avenir, elles nous engagent et parfois nous inquiètent. Serons-nous à la hauteur ? Feron-nous « comme il faut ? » N'allons-nous pas trébucher, nous ridiculiser, échouer, décevoir, nous tromper ? Les doutes, au moment de s'élancer vers l'inconnu, ne manquent pas. Est-on pour autant sûr d'y arriver aussi vierge, inexpérimenté ou naïf, qu'on le suppose ? Prenons une galerie d'art, par exemple, où nous allons découvrir un peintre inconnu. La première chose que nous faisons, c'est chercher, à partir de ce que nous connaissons – Picasso, Rembrandt, Renoir –, le lien avec les œuvres que nous sommes en train de regarder. Qu'il s'agisse de musique, de rencontre, de voyage ou de sexualité, nous ferons, toute notre vie, de même.

Une première fois est en effet nourrie d'hypothèses préalables, les nôtres, mais aussi celles qui nous ont été transmises ou que nous avons glanées, ici ou là. Ce que nous avons osé encourir, ce que l'on a craint pour nous, ce que nous avons ambitionné, ce que nous avons observé antérieurement va nous permettre d'imaginer cette première fois, d'en mesurer les risques, d'en espérer les bénéfices. Face à la nouveauté, pourtant, nous ne sommes pas égaux. Nous n'avons pas la même culture, la même histoire, les mêmes références. Ces différences, qui ne font pas les mêmes enjeux, vont dessiner les inquiétudes ou les libertés de chacun. À l'abord de l'expérience

nouvelle, ce sont elles qui, plutôt que décider la réussite ou l'échec de « toutes les autres », influencent et colorent notre approche initiale.

Enfant, nous élaborons, en fonction de notre imaginaire, une sur-lecture, un sur-titrage du réel. Nous donnons une couleur affective à l'histoire que nous traversons. Nous imaginons notamment la relation entre nos parents, ce qui est possible, ce qui est agréable ou subi par l'un ou par l'autre... et déjà nous évaluons ce que pourrait être, plus tard, notre position d'homme ou de femme.

À l'adolescence, âge auquel intervient, en général, cette première expérience sexuelle, se confrontent notre récente et encore fragile position d'adulte et nos aspirations à la liberté. La découverte de nous-même, la rencontre avec l'autre et toutes les découvertes associées sont enrichies et polluées par les schémas relationnels hérités de notre petite enfance qui se rejouent à cette occasion. La première fois rend compte de ce combat entre tentative d'émancipation et fidélité aux anciens schémas de l'histoire. Il est également question d'accueillir nos pulsions sexuelles, élan de vie merveilleux, mais qui nous semble à l'occasion événement incontrôlable et possiblement dangereux. Et l'on voudrait que cette première fois soit simple et légère ?

Enfant, nous avons tous cherché, dans les figures de notre entourage, des référents auxquels nous identifier. Une mère, une grand-mère, une tante, une nounou, une maîtresse d'école. Des référents masculins aussi, papa, son meilleur ami, un oncle, le prof de gym... Autant de modèles susceptibles de multiplier les lectures, et les possibles, qu'offre l'aventure amoureuse et sexuelle.

De cette galerie de portraits et d'histoires, l'une déduira qu'être femme, c'est être pleine de possibles et de créativité, l'autre que c'est être vide et dans l'attente, plus ou moins douloureuse, de ce que l'homme est en mesure de lui apporter. L'un retiendra que sa virilité est une expression agressive et dangereuse, l'autre que c'est être puissant et légitime...

Cela ne signifie pas pour autant que nos parents nous fabriquent sexuellement, loin s'en faut. S'ils nous donnent, à leur insu, des informations à partir desquelles nous allons démarrer notre lien à l'autre et à la sexualité, ce sont nos propres organisations psychiques inconscientes, notamment celles qui nous lient à eux, qui font notre

latitude ou non de cheminer différemment. Il suffit d'observer les enfants d'une même fratrie qui, dans un contexte identique, empruntent pourtant des voies différentes.

Plus tard encore, nous avons le choix d'aller glaner ailleurs de nouvelles représentations. Ces contre-exemples, qu'ils nous ouvrent de nouveaux horizons ou nous permettent des remises en question, nous offrent la possibilité d'accueillir la vie autrement.

Une première fois, avant de déterminer celles qui suivront, donne une première information, une information qui vient se juxtaposer aux préalables que nous avons imaginés. Se faire malmené par un garçon que nous ambitionnions, alors que nous nous disions que la sexualité est merveilleuse, n'aura pas le même impact que si nous nous disions que les garçons sont dangereux. Dans le premier cas, l'évènement devient un accident de parcours. « Ce garçon n'était pas le bon ». Dans le second, l'accident de parcours devient un drame, car il confirme la dangerosité supposée de la rencontre. « Tous les garçons sont dangereux ».

Les mêmes évènements, selon notre façon de les aborder, n'ont pas les mêmes conséquences. Dans la sexualité comme dans les autres domaines, une situation traumatisante devient un obstacle à franchir, une crainte à apaiser, une équation à résoudre autrement... Pour autant, elle n'écrit pas l'histoire dans sa globalité ou sa finalité.

L'évolution de l'humanité montre à quel point nous sommes souples et adaptables. Ce n'est pas parce qu'il nous est arrivé un évènement pénible que la difficulté est à jamais gravée dans le marbre. Il nous appartient de reconsidérer notre histoire et, enrichie de nos réflexions, d'expériences et de connaissances nouvelles, de la réécrire autrement.

Si notre première cuillerée de purée est passée à côté et que la purée est tombée, cela ne signifie pas que nous ne pourrons jamais manger proprement ni y prendre du plaisir. Si en revanche celle ou celui qui nous la donnait avait fréquemment le geste impatient ou agressif, et que la purée était brûlante, l'appréhension sera inévitablement plus grande. Il est néanmoins possible de ne pas se réduire à cette expérience et d'apprendre à la dépasser.

Une première fois sexuelle est, pour la plupart d'entre nous, très

approximative. Bien plus que le désir de découvrir l'immensité des possibles, l'espoir de chacun est surtout... d'éviter le pire ! Au mieux, hommes et femmes entrent dans la sexualité avec la perspective, encourageante, « d'y arriver », et c'est déjà beaucoup. Pensez donc : Avoir osé exprimer son désir, avoir été capable de se déshabiller, de laisser le regard de l'autre se poser sur sa nudité, qui plus est sur son sexe. S'être autorisé la découverte de ses toutes premières caresses. S'être ouvert à la curiosité de ce corps étranger et s'être confronté à ses maladresses, pour enfin oser pénétrer et être pénétrée.

Cette première fois, en dépit de tous ses aléas, est portée merveilleusement par la joie d'avoir « sauvé les meubles », d'avoir fait un premier pas. Ce premier pas qui va permettre, en nous projetant vers l'avenir, d'accumuler les autres, et avec eux des bouts d'expériences, lesquels, autoriseront à se laisser porter encore et encore par le désir.

Que l'on parle de sexualité, ou de n'importe quelle autre découverte, il ne serait pourtant pas juste de nier l'impact d'une première fois sur les suivantes. Cette première fois nous permet de mesurer les intérêts et les risques de la relation sexuelle, ce que nous découvrons sera l'occasion de rectifier ou enrichir les fois suivantes. Certes, parfois, elle nous échaude, d'autant plus sûrement qu'elle met notre intimité en jeu, mais en aucun cas il ne faut en faire le signe de stigmates indélébiles.

Pour chacun d'entre nous, la première fois a été, plus ou moins, l'occasion de nous rassurer, de nous encourager, de nous effrayer ou de nous nier. Mais elle n'a en rien scellé le devenir de notre sexualité. Elle n'est qu'un premier pas dans le champ du réel. Un premier pas qui a toute son importance, mais qui ne détermine pas, à lui seul, le rythme et la couleur de la promenade.

Le but de la sexualité, c'est l'orgasme

Orgasme : « Point culminant de l'excitation sexuelle qui se traduit par des sensations de plaisir intense. » Voilà qui n'est décidément pas très clair. « Point culminant », « plaisir intense », d'accord, mais culminant, ou intense,... par rapport à quoi ? Que de promesses pourtant dans ces hauteurs déclarées ! Une ascension qui, sur le papier, séduirait même les moins aventurières ou les plus piètres sportives ! Comment résister en effet à l'appel de tels sommets du plaisir sexuel ? Comment ne pas vouloir les atteindre ? Surtout si, depuis mai 68, il en va, à « jouir sans entraves », de notre liberté. Et qu'en des temps pas si anciens, l'orgasme féminin, jugé coupable ou malsain, aurait été puni ou soigné. Pourquoi, dès lors que nous y avons droit, ne pas en faire le but ultime de la sexualité ?

Avant de parler d'orgasme, souvenons-nous de ces moments délicieux quand une situation cocasse, ou une bonne blague, non contente de nous avoir fait sourire ou rire, nous a soudainement pris au ventre. Petit à petit, comme malgré nous, ce rire a enflé, il est remonté, et voilà, envahissant tout notre être, que nous n'avons plus pu retenir ses soubresauts, qui se sont mis à tordre nos entrailles. Nous avons beau chercher notre respiration, tenter de contrôler notre sphincter urétral, notre voix, à gorge déployée, s'envolait dans les octaves. Notre vue se brouillait, nos yeux se mouillaient et pleuraient. Tout aux plaisirs de nos sensations, nous tentions pourtant, de toute la force de nos muscles et de notre volonté, de stopper cet emballement... Pourquoi ? Pourquoi vouloir le contenir, si ce n'est à cause de la nature même de ce rire, fou rire, rire fou, incoercible et insensé, dont l'excès semble vouloir, semble capable de nous ravir au-delà de nous-même ? N'est-ce pas là, précisément, la crainte de notre

inconscient : risquer, en cédant au ravissement qui nous emporte, de perdre la raison et ainsi de verser dans la folie ?

L'orgasme, dans ce qu'il demande de lâcher prise, participe du même élan. Et notre inconscient, gardien vigilant de ce qu'il suppose notre sécurité, s'émeut, dans ce lâcher prise nécessaire, de nous voir perdre le contrôle de nous-même, de notre corps et de nos émotions. Faudrait-il l'en blâmer quand ce contrôle, si chèrement et si fièrement acquis, nous a permis, jour après jour, de nous construire, et grâce auquel nous nous sommes faits justement des êtres libres. Libres d'échapper à notre mère par la maîtrise de la marche, la coordination de nos gestes, la capacité à différer ou à répondre nous-mêmes à la satisfaction de nos besoins. Libres de sortir de notre dépendance à elle et de l'illusion que nous avons alors de sa toute-puissance. Libres de penser aussi, et ainsi de nous inscrire au rang des êtres sociables et non purement pulsionnels. Et l'on voudrait que ce soit simple d'accueillir ce bouleversement intérieur qui, l'espace d'un instant – quelques secondes d'éternité durant –, nous fait perdre ce contrôle de nous-même et de nos repères corporels, qui nous fait oublier notre pudeur, éteindre notre raison ? Évidemment non !

Que dire alors de cet orgasme qui, aujourd'hui, semble ne pas (ne plus) être une audace personnelle et intime, mais une grille de lecture de la relation sexuelle et, à travers elle de notre valeur ? Qu'il est une unité de mesure de soi, du couple ? La liberté sexuelle, à cette aulne, ressemble à s'y méprendre à un devoir ; et nos tâtonnements, nos pas incertains, deviennent symptômes. Alors l'orgasme, ou plus exactement sa quête, fait vendre... et consulter ! On veut avoir des orgasmes pour son mari, pour être comme sa copine, pour être « normale », être et valoir « quelque chose », pour se sentir « contenante », et non vide, de capacités. Hier la maternité arbitrait la valeur d'une femme. Aujourd'hui, il semble que ce soit son aptitude à jouir et désirer... Désirer jouir s'entend !

Aussi fortement qu'il était nié, hier, le plaisir féminin aujourd'hui serait le gage de sa réalisation ? N'y a-t-il pas de multiples façons de se réaliser en tant que femme ? Quelle curieuse réduction d'envisager et d'évaluer l'accomplissement de la femme à sa jouissance. Certes ce qui fait la spécificité féminine, c'est un sexe de femme, mais une femme n'est-elle femme que dans et par son sexe, ou est-elle femme parce

qu'elle a un sexe de femme et se révèle ainsi de mille et une façons spécifiques à son genre ?

Le désir de ressentir un orgasme est bien entendu éminemment légitime. Au même titre que faire un enfant, notre chair, au-delà des attendus, nous y invite. Plus encore, elle le réclame. Intuitivement, nous sentons cet élan nous pousser vers sa venue. Mais souvent, au nom des enjeux de notre histoire passée ou présente, notre inconscient nous joue des tours et s'y oppose ou freine des quatre fers. Et l'on ne peut, en outre, ignorer la responsabilité de notre soumission à un discours ambiant qui exhorte à la jouissance (quand hier, c'était à l'interdit de la jouissance) et engendre la course folle et mécanique que l'on engage au nom de ladite normalité du groupe, mais aussi au nom du désir de notre partenaire et ce, au détriment de notre singularité et de notre épanouissement.

Avant de parler d'orgasme, ou de le traquer, n'est-il pas important de mesurer à quel point la sexualité est un moment de complicité et de plaisirs au pluriel ? Qu'il s'agisse d'une rencontre sexuelle d'un soir ou d'un long parcours amoureux, que les amants aient pris le temps de se connaître ou qu'ils ne comptent que sur leur désir réciproque, nous trouvons dans l'acte sexuel des sensations uniques qui n'attendent pas l'orgasme pour exister.

Le plaisir commence bien avant le toucher et connaît des étapes et des couleurs différentes. L'orgasme et la jouissance sont remarquables par leur fulgurance. Cela ne les met pourtant pas au-dessus du plaisir, ils sont d'ailleurs limités dans la durée, et c'est à ce titre, pour la sécurité, le bien-être, la tranquillité, l'espace qu'il propose, que le plaisir a tout autant de valeur que les deux autres. S'il ne se passait rien pendant que nous faisons l'amour, pas de sensation, pas de frissons, pas de picotements, pas d'humidification, pas de trouble, aucun plaisir, et que tout à coup survienne l'orgasme, quel serait l'intérêt de prendre le temps de faire l'amour ?

Et ce d'autant plus que la jouissance n'est pas qu'affaire d'électricité ou de chimie corporelle, elle est également la satisfaction merveilleuse de l'enjeu alors à l'œuvre. Au cœur de ce délice : le pouvoir. Celui d'investir, d'incarner sa position féminine, celui de s'offrir au trouble et à l'excitation proposés, mais aussi le pouvoir sur l'autre, devenu un instant notre objet.

Si nous nous laissons aveugler par le but à atteindre (alors qu'hier, nous devons veiller à ne pas laisser la jouissance émerger) n'est-ce pas pour éviter le cheminement intime qui précède l'orgasme et nous inquiète ? Un cheminement qui fait pourtant tout l'intérêt de la sexualité. Un cheminement aléatoire auprès de l'autre, et au cours duquel se révèlent nos émotions, notre attachement à l'autre, une aventure qui appelle notre abandon, l'exercice notre puissance, l'expression notre fragilité... et sans lesquels il ne peut y avoir d'orgasme.

Puisque la société dans laquelle nous évoluons a libéré la parole et que la sexualité en a été la première bénéficiaire, lisons, interrogeons, interrogeons-nous, assouplissons notre corps, non pour nourrir le projet d'un orgasme « prêt-à-porter », proposé ou arraché à n'importe quel prix, mais pour mieux nous comprendre, mieux nous approprier notre sensualité, notre sensibilité physique et émotionnelle. Pour être au plus près de nous-mêmes et ainsi disposées et disponibles, accueillir... l'orgasme, pourquoi pas !

La sexualité connaît les sourires, les rires et les éclats de rire. Si l'éclat de rire est merveilleux, est-il pour autant le seul but de la bonne blague que l'on promet de vous compter ? L'échange avec l'autre, le don de soi que cet échange suppose, et la découverte, qu'à cette occasion, on fait de soi, ne comptent-ils pas ?

Quand l'orgasme devient non un aboutissement, mais le but à atteindre, la performance à accomplir – qu'il s'agisse de se rassurer ou de plaire –, toutes les conditions sont réunies pour « rater le coche » !

Simuler, c'est mentir

L'idée reçue voudrait que celle qui simule soit « la mauvaise élève » qui n'a toujours pas compris comment jouir. À ce titre, elle ne serait pas une femme accomplie, et plus encore menteuse, elle serait celle qui abuse de la crédulité de son partenaire.

Aussi important que dans le passé le plaisir féminin se devait d'être tu, pour notre société moderne, les femmes se doivent de jouir et de témoigner de leur jouissance par des sons, des gémissements, des cris, voire des mots. Or toutes les femmes ne sont pas en mesure, disposées ou chaque fois prêtes, à partager ce qu'elles ressentent. Pour certaines d'entre elles, ou à certains moments de leur existence, cette obligation de jouir et de le faire savoir – car c'en est une – peut même devenir une sorte de dictature qui leur est imposée.

Ainsi, au nom du devoir de jouir, qu'il cache le besoin de plaire ou celui de rassurer, au nom de l'image à donner de leurs capacités et de celles de l'autre, au nom de la protection de la relation ou du devoir d'être ce qu'on attend d'elles, les femmes mettent en scène une posture. Plutôt qu'un mensonge, cette attitude est l'expression d'un compromis leur permettant de protéger leur rythme, leur pudeur, le silence de leur corps, mais aussi de valoriser l'image que l'homme a de lui-même et de sa virilité. Ce peut être aussi un moyen de guider leur partenaire. En effet, l'absence de manifestations audibles, notamment dans certaines positions sexuelles où les regards ne se croisent pas, peut désorienter leur compagnon. Tout expérimentés, adroits et bienveillants qu'ils puissent être, rappelons, à toutes fins utiles, que les hommes n'ont pas au bout du gland une tête chercheuse qui sait ce qu'il faut faire et quand il faut le faire. Les sons, l'accompagnement des mains, mais aussi les paroles, « oui », « plus vite », « plus à

droite », permettent de les guider...

Malheureusement, la théâtralisation de l'orgasme – ce que l'on pense devoir faire ou manifester – peut devenir un enfermement dans lequel une femme oublie son propre cheminement, où elle porte un costume qui n'est pas le sien, qui n'est pas encore le sien ou qui n'a pas lieu d'être le sien. Cet emprisonnement empêche d'être au plus proche de soi et de ses ressentis.

En se mettant en scène, en s'écoutant, en se regardant faire, ou en étant à l'affût de sensations justifiant telle ou telle réaction, le risque est grand qu'elle se désincarne et s'éloigne ainsi de la possibilité de sa jouissance.

C'est souvent par peur du silence de son corps, ou au contraire par peur des sons ou attitudes qui ne seraient pas contrôlés, et trahiraient ainsi une image inquiétante ou inconnue d'elle-même, que la femme anticipe une construction de la jouissance attendue. Mais chemin faisant, plus elle est dans la fabrication d'un scénario, plus elle essaie de compenser, de contenir, moins elle est dans la capacité de recevoir ce que lui offre son partenaire et moins encore d'accueillir ce qui s'invite en elle. Car plus le scénario est construit, moins elle regarde l'autre ; et plus elle se fait spectatrice d'elle-même, plus elle se dissocie de son corps et ses sensations.

À trop s'attacher à l'élaboration de l'image qu'elle veut renvoyer, que ce soit pour plaire ou pour se plaire, elle risque fort de ne plus être à l'écoute des élans de son corps, qui eux ne s'encombrent pas de photogénie, mais tendent vers le plaisir. Toute à l'analyse et au raisonnement de ce qu'elle fait, au lieu d'être dans la tranquillité de ce qu'elle ressent, elle se juge et, tous ses sens en éveil, elle fait du regard de l'autre un autre possible juge. Dans cette exubérance d'une jouissance qui n'est pas nécessairement la sienne, dans ce malentendu tissé en elle et avec l'autre, le piège est grand de perdre la liberté de ressentir.

Le temps passant, ne s'étant pas accordé le cheminement paisible de ses premières sensations, comme on apprivoise, enfant, ses premiers pas, même incertains, avant d'en savourer la victoire, il devient difficile de faire tomber le masque, de se regarder progresser sur le chemin et de se laisser être vue inquiète et balbutiante.

Par ailleurs, si un geste, une caresse, une position différente génère des émotions soudain troublantes et intimes, il lui sera difficile de partager avec son partenaire ses sensations naissantes, tant il aura été habitué aux manifestations d'antan. Comment envisager cette nouvelle manière de s'aborder et d'être appréhendée ? Comment oser « revenir en arrière » sans craindre de révéler une trahison ? Ne risque-t-elle pas, au regard du passé, d'être vue défailante, alors qu'elle est au contraire en train de grandir dans la compréhension d'elle-même ? Comment renoncer aussi à la toute-puissance qu'offrait le contrôle de la simulation de la jouissance et ne pas craindre d'être fragilisée ?

Alors faut-il simuler ? En a-t-on le droit ou pas ? Plutôt que raisonner en termes de devoir et, partant, d'obligation, les vraies questions ne seraient-elles pas : « Que dis-je et à quoi je joue quand je simule ? » Pourquoi, en effet, réduire la simulation à un coupable secret ou à l'expression d'une manipulation ?

Faire l'amour est un rendez-vous où nous voudrions l'autre tout entier offert à soi. Nous voudrions le reste du monde disparu, les craintes dépassées, l'évidence trouvée dans la fusion des corps et témoignée par le plaisir.

Si l'on comprend le sens et l'enjeu de la simulation, que l'on veuille à ne pas s'y réduire ou s'y enfermer au nom de « je suis une vraie femme » et « c'est un vrai homme », alors elle peut être aussi un moyen de faire son chemin de femme vers la découverte de ce plaisir intense qu'est l'orgasme.

L'homme jouit chaque fois qu'il éjacule

Il éjaculerait donc chaque fois qu'il jouit... ? Que raconte cette confusion entre jouissance et éjaculation ? L'évidence, la toute-puissance du plaisir masculin, quand la sexualité féminine, de son côté, serait empêtrée dans sa complexité ? Les hommes, il est vrai, ne disent pas « j'ai éjaculé », mais « j'ai joui ». Confondraient-ils eux-mêmes jouissance et éjaculation, la sensation et la fonction ?

En recherche permanente de preuves visibles de la jouissance, femmes et hommes se plaisent à croire qu'éjaculer et jouir sont synonymes, et chacun d'acter ainsi l'envergure de son pouvoir.

En effet, quand les hommes, dans l'éjaculation, affirment, à grand renfort de démonstrations jaillissantes et de transports infaillibles, l'étendue de leur puissance mécanique et de leur réactivité, les femmes y voient l'expression merveilleuse du pouvoir irrésistible de leur sexe et de leur séduction. Si d'aventure elles peinent elles-mêmes à la jouissance, faire jouir leur partenaire, en apaisant leurs inquiétudes sur leurs capacités, leur apporte une satisfaction narcissique. Si leur propre accès au plaisir leur fait craindre de s'abandonner à l'autre et à son pouvoir, que leur homme, en revanche, jouisse à coup sûr, les conforte dans leur position rassurante de contrôle. Ainsi, chacun peut tirer le meilleur parti de cette idée reçue et faire de ces petits compromis psychiques le moyen de tranquilliser les doutes qu'il nourrit sur lui-même.

Rendons-nous compte, cependant, combien cet amalgame curieux, en niant à l'homme toute sa complexité, toute possibilité de créativité, toute variation émotionnelle, et même toute liberté à s'appartenir, le réduit à une machine à jouir.

Expression d'une libération physiologique, l'éjaculation offre assez naturellement le plaisir du soulagement. Comme le ferait toute autre décharge – uriner par exemple – elle apporte le confort de la résolution des tensions. Mais parce que la sexualité occupe une place particulière dans la psyché humaine, la fabrication hormonale qui accompagne l'éjaculation en fait une source de satisfaction, d'apaisement, de doux plaisir ou de puissante jouissance.

Certains hommes éprouvent pourtant des désagréments ou des douleurs, parce qu'ils y entendent, par exemple, la sensation inconfortable d'une perte de contrôle ou le sentiment d'être à la merci de leur partenaire. D'autres encore mettent tout en œuvre pour éjaculer rapidement, afin de clore le coït devenu laborieux.

Il est à noter par ailleurs que si notre culture voit dans l'éjaculation le point final et culminant du coït, qui rend compte à lui seul de tout son intérêt, il n'en est pas de même sur tous les points du globe ni à toutes les époques. D'autres cultures préfèrent en effet la laisser en suspens, la dé-corréler de l'érotisme et de ses jouissances pour la mettre exclusivement au service de cet autre projet qu'est la procréation. Elles voient dans l'éjaculation un bien trop précieux pour être perdu ou gaspillé.

Cette différence culturelle montre la diversité des approches, des imaginaires, des valeurs et du sens à donner à nos actes. Et elle questionne, une fois de plus, la confusion que sous nos latitudes nous entretenons. Alors que nous voulons faire de l'éjaculation la preuve et le sens de la jouissance elle-même, d'autres prônent sa rétention pour s'ouvrir justement à la jouissance, et même la décupler. En dehors de leur grandeur d'âme et de leur désir de faire jouir leur partenaire, quel intérêt auraient ces hommes à étirer le temps, si l'extase les attendait ailleurs ?

La jouissance ne peut se réduire à une simple sollicitation du système nerveux. Elle repose sur la liberté que nous nous accordons – ou pas – de ressentir nos émotions, sur notre capacité à nous accepter et à nous montrer tels que nous sommes. Les orgasmes ne sont jamais équivalents les uns aux autres. Ils vont de l'agréable au désagréable, du feu d'artifice détonant à la trajectoire fulgurante de l'étoile filante, en passant par toutes les strates intermédiaires. Les femmes ne sont pas les seules à connaître cette gamme d'intensité. Arrêtons de prêter

aux hommes un fonctionnement de métronome !

Et puis, si l'éjaculation était synonyme de jouissance, pourquoi s'encombreraient-ils de partenaires quand la masturbation leur évite tous les aléas de la rencontre ?

Les hommes ne simulent jamais

Nous y revoilà ! Sous prétexte que le sexe masculin est visible, et vigoureusement expressif, les femmes imaginent souvent que son mode de fonctionnement et de jouissance est tout aussi évident. Si un homme bande, croit-on, c'est qu'il désire, s'il éjacule, c'est qu'il jouit. C'est beau, c'est simple, c'est commode, et tout le monde s'y retrouve. Enfin, presque...

Parce qu'il n'est pas si simple de s'offrir, de s'abandonner à l'autre et de se laisser déborder par les émotions. Pas simple non plus de jouir de l'autre, d'en faire le point d'ancrage de ses fantasmes, de son plaisir, de s'approprier cet être et ce sexe pour en faire un objet de délices.

Jouir, c'est se donner, c'est prendre aussi. Entre excessive pudeur, manque de confiance, culpabilité, conscient et inconscient, nous tentons tous de nous frayer un chemin à la rencontre de l'autre. Pourquoi serait-ce plus facile pour les hommes que pour les femmes ? Parce qu'ils sont tout-puissants ? Mais cette idée de toute-puissance sert-elle toujours la cause masculine ? Ne sert-elle pas aussi le désir de la femme d'entendre dans la jouissance de son partenaire l'assurance de son irrésistible pouvoir sur lui qui, ainsi dépendant et soumis à ses charmes, ne saurait simuler dans ses bras ?

Nous devons nous rendre à l'évidence, dans la recherche du plaisir, femmes et hommes connaissent les mêmes aspirations et les mêmes craintes. Plus que la seule habileté de sa partenaire, ce qui fait la jouissance de l'homme, c'est ce à quoi elle le renvoie, en lui-même ou ses fantasmes, et ce qu'il s'autorise, consciemment et inconsciemment, à son contact.

Ainsi, selon ce que lui raconte la relation, durable ou ponctuelle,

selon les risques imaginés et les possibles tout aussi supposés, l'homme, à l'instar de la femme, peut vivre un coït douloureux, inconfortable, ou tout simplement lassant. Certains d'ailleurs, répétons-le, s'organiseront pour que l'éjaculation en stoppe la monotonie et leur permette ainsi de passer à autre chose. Quand la jouissance n'est pas au rendez-vous, la simulation, autant pour l'homme que pour la femme, reste une liberté des plus légitimes. À grand renfort de rôles, de ruptures de rythme ou de mimiques, elle permet de masquer l'absence de ressenti physiologique, que celui-ci ne puisse advenir ou qu'il demeure sans écho émotionnel.

Parce que l'éjaculation est entendue comme un lâcher prise, une perte de contrôle, il plaît à la femme d'y entendre le plaisir qu'elle donne à son homme, ou, à défaut, le pouvoir qu'elle a sur ce pénis, qui ne peut lui résister et ainsi s'abandonne. Pourtant, dans ce domaine aussi, rien n'est moins sûr. Car l'homme a également tout le loisir de simuler cette éjaculation ; et la femme, trompée par ses propres sécrétions, ou un préservatif rapidement escamoté, peut ne pas s'en rendre compte.

Les hommes ont donc la possibilité, eux aussi, de taire une incapacité, momentanée parfois, à s'offrir pleinement. Ils peuvent, comme les femmes, éprouver le besoin de se protéger ou de se libérer d'une étreinte non entièrement désirée. Si la simulation leur permet de préserver leur image, elle constitue aussi le moyen de gratifier leur partenaire et de la rassurer.

Il y a, dans la simulation, autant de bienveillance que d'agressivité, autant de pudeur osée que d'impudeur affichée. Appartenant au langage de la sexualité et de la relation, elle n'est ni à bannir, ni à inviter. Car faire l'amour est un rendez-vous, un numéro d'équilibriste où chacun joue, se donne, se perd, compose avec adresse ou maladresse, ce qui lui paraît possible à ce moment-là, selon ce qu'il est, ce qu'il a, et ce qu'il ressent, ou attend, de sa relation à l'autre.

Les femmes ont besoin de longs préliminaires

Les femmes se plaignent, dit-on, que leur amoureux, compagnon, mari, n'aiment pas les préliminaires ou n'y consacrent pas suffisamment de temps. De leur côté, certains hommes se disent désemparés devant cette « nouvelle exigence » des femmes. D'autres encore semblent avoir développé un éventail de gestes pour « mettre en route » leur compagne, comme si elle était une mobylette en panne qui nécessiterait un habile... doigté, un bon coup... de manivelle.

Hommes et femmes sont pourtant aussi largement animés de désir. Mais tandis que les premiers sont généralement prêts à accepter le leur – y entendant même l'expression magistrale de leur nature –, les secondes semblent résister.

Si, bien entendu, les comportements humains ont évolué, l'accueil que nous faisons à notre sexualité, et la manière dont nous en témoignons, restent très influencés par la divergence des enjeux primitifs liés à chaque sexe. Les postures diffèrent : tandis que l'homme officialise par son entrain et sa position de chasseur sa compétition avec les autres hommes, et compense, par la mesure de sa puissance, son inquiétude quant au désir féminin imaginé débordant et vorace, la femme, soucieuse de ne pas effrayer son partenaire, préférera inconsciemment la discrétion ou le silence de son désir pour se l'attacher et s'en assurer la protection.

Ainsi, alors qu'il n'est question que d'organisation différente, nous entendons deux rythmes sexuels et un décalage « à combler » pour éveiller la belle endormie.

Toujours déclinés au pluriel, les préliminaires sont cet ensemble de

jeux amoureux conduisant à un état d'excitation sexuelle. Pour nombre d'hommes et de femmes, les préliminaires sont classiquement les baisers, les caresses, principalement masturbatoires, le cunnilingus, la fellation, tous ces gestes érotiques qui exacerbent les sens, la peau, le corps, le pénis et le vagin.

Pouvons-nous pour autant, à ce stade dit initial, considérer être en amont de la sexualité ? Croire qu'on ne fait pas déjà l'amour ? Ou affirmer, selon l'adage, au demeurant peu élégant, que « sucer n'est pas tromper » ? ! Comme si une fellation n'était pas déjà une intimité sexuelle partagée ! Quoi qu'il en soit, peut-on penser que ces gestes habilement prodigués puissent à eux seuls faire l'éveil du désir féminin ?

N'y aurait-il pas là un vrai malentendu qui, non seulement, pose et impose à l'homme la responsabilité de la conduite à tenir, mais, en outre, dessaisit la femme de son désir et de son excitation ? Si sensuelles et stimulantes que puisse être chacune de ces attentions intimes, elles n'en restent pas moins soumises à l'arbitrage de la dame à qui elles sont destinées.

Ainsi, à force de répéter sur tous les tons aux hommes et aux femmes que les préliminaires sont incontournables et garantie de plaisir, nous en oublions que toutes les femmes ne fonctionnent pas de la même façon. Pour certaines, par exemple, les préliminaires peuvent être plus gênants, voire anxiogènes, qu'excitants. Quand le coït leur permet de se sentir au plus près de leur partenaire, mêlée à lui, à l'abri du regard, elles peuvent craindre les caresses buccales ou manuelles de celui-ci, qui ne les exposent que trop, les laissent seules sur le chemin de leur jouissance ou de leur difficulté, justement, à accéder à cette exaltation, et révèlent leur sexe dans ses contours et ses sécrétions. Aussi préféreront-elles l'évitement de ce rituel estimé trop déstabilisant.

Nombre d'entre elles ne connaissent pas le plaisir d'un cunnilingus ou d'une caresse génitale, parce qu'elles ne se donnent pas le temps, ni même la liberté, de son élaboration. Parce qu'en jouir serait accepter le plaisir pour le plaisir, ou leur plaisir, ce qu'elles jugent, sinon égoïste, du moins au détriment du partage et de l'union. Elles s'en détourneront, ou simuleront l'aboutissement attendu par leur partenaire, et, par la même occasion, brilleront par leur capacité « à démarrer au quart de tour », à ne pas avoir besoin de ces

préliminaires, à ne pas être comme les autres dans le besoin d'être aidées ou réparées.

Pour d'autres, au contraire, un cunnilingus, par exemple, peut parfaitement suffire à leur plénitude, alors que le passage obligé du coït et le voyage vers l'orgasme peuvent être plus compliqués d'accès. Il peut en effet, et très légitimement, être difficile pour une femme de s'accorder cet abandon merveilleux à l'autre... qui n'est merveilleux que lorsqu'elle est dans cette envie, et psychiquement tranquille avec elle-même et avec cette idée.

Une caresse stimule le système nerveux. Si le corps y répond, par son cortège de résonances, c'est que ces sensations rencontrent un interdit, une inhibition ou un désir. C'est à leur aune que naît l'envie ou non d'être plus intimement emportée. Parce qu'une femme, loin d'être endormie, est contenante, contenante d'érotisme, de fantasmes, d'émotions, d'histoires élaborées en direction de l'autre. Ses caresses, dès lors, y font écho, et cet écho, à son tour, augure les possibles à venir.

Bien au-delà donc d'une stimulation sexuelle directe, les préliminaires englobent tout ce qui amène à l'état d'excitation et à la possibilité du coït. Ils sont un espace, dont l'exploration nous permet la création d'une bulle de connivence, d'intimité, de sensualité. Par des mots, des regards, des attentions, des frôlements, nous créons du lien, de la relation et, avec eux, de la confiance. Ils sont l'occasion pour chacun de se chercher, de chercher l'autre, de voir ce qui se passe pour lui ; ils offrent aussi le temps d'élaborer, de façon plus ou moins consciente, son projet sexuel. À ce titre, ils ont toute leur place dans l'érotisme des hommes.

Alors, posons-nous la question : les femmes auraient-elles plus besoin de préliminaires que les hommes, ou les hommes semblent-ils en avoir moins besoin, tout simplement parce qu'ils sont majoritairement ceux qui proposent la sexualité, et donc déjà en plein dans cette construction, quand les femmes, répondant à leur désir, doivent encore les y rejoindre ?

Souvenons-nous des premiers temps d'une nouvelle rencontre, où tous deux en direction de l'autre, nous avons tellement fait monter la pression, qu'avec ou sans contact physique, nul n'était besoin de ces

fameux préliminaires !

La sexualité n'est pas qu'une excitante gymnastique. Elle s'appréhende, s'apprend, d'abord au creux de soi. Elle se construit lentement, dans l'exploration, l'écoute et la reconnaissance que l'on s'accorde et que l'on nous accorde. Les préliminaires n'en sont pas que les prémices, ou alors comme les bulles de champagne, le parfum de la peau, le murmure d'une voix, le clin d'œil coquin, le trouble d'un sourire, un battement de cœur, qui chacun laissent présager du reste. Mais que l'on ne s'y trompe pas, sans désir liminaire, préliminaires ou non, il n'y a pas de sexualité possible !

Il bande le matin, il a envie de moi

Difficile, convenons-en, de passer à côté de l'érection matinale de monsieur tant il en est fier, aime à toucher son sexe, le remettre en place, y trouver un certain plaisir, voire un plaisir certain, et en témoigner. Toutefois, de là à y voir son désir sexuel triomphant et sa réponse au sex-appeal de sa partenaire, voilà un raccourci qui serait bien rapidement emprunté !

Quelques petites précisions s'imposent...

Tout d'abord, durant la nuit, tous les hommes, de l'aïeul au nourrisson, connaissent, à moins d'un trouble érectile d'origine physiologique ou iatrogène (dû à une prise de médicament), des érections involontaires de quinze à près de quarante minutes chacune, ceci de trois à cinq fois par nuit, et généralement sans lien avec la construction de rêves érotiques.

À moins de troubles particuliers, d'origine physiologique ou psychologique, l'érection matinale est par ailleurs plus ferme que les érections nocturnes. Cela en raison d'une vessie alors pleine, qui provoque une érection réflexe, et également sous l'effet d'un pic de testostérone qui se déclenche entre six heures et huit heures du matin. Cette érection matinale s'arrête pourtant au bout de quelques minutes, même lorsque la vessie reste pleine. À moins... que le plaisir de l'homme à se voir en érection n'entraîne l'association d'idées et ne mette alors en route son processus érotique, et donc son désir.

Cela posé, un phénomène similaire – le saviez-vous seulement ? – existe chez la femme. Eh oui, comme lui, au cours du sommeil paradoxal, elle connaît une tumescence de ses lèvres génitales et de son clitoris, ainsi qu'une humidification de son vagin.

Mais revenons à l'érection et sa... physiologie. Tandis que le sang circule en permanence dans tout le corps – verge comprise – et revient, telle une vague, vers le cœur pour se ré-oxygéner, au cours du sommeil, les muscles, périodiquement, se détendent. Chez l'homme, la relaxation de la musculature lisse des artères pénienues et du tissu intra-caverneux comprime les petites veines et diminue fortement le retour veineux, cette compression a pour effet de provoquer l'érection. Plus que l'expression de son activité fantasmatique inconsciente, c'est bien d'une mécanique, non moins fantastique, dont il s'agit.

À ses côtés, sa compagne est alors l'occasion de faire de cette érection l'expression de son excitation et de son plaisir. Mais ne nous y trompons pas, nous sommes toujours l'occasion, pour l'autre, de son plaisir, de sa réassurance, sa valorisation... comme l'autre l'est tout autant pour nous, sans que cela n'exprime la moindre malveillance à son égard. Car si, dans ce cas précis par exemple, la femme est une opportunité, et non l'origine de cette excitation, c'est bien parce qu'elle est par ailleurs désirable, ou aimée, que peut s'enclencher ce processus.

Si le désir se manifeste par l'érection, l'érection n'est pas la traduction du désir, et le désir n'induit pas une obligation d'assouvissement. Ainsi, une femme peut se réveiller à côté de son beau-frère par exemple, ce n'est pas parce qu'il est en érection qu'il va lui faire l'amour, ni qu'il en a le désir.

Si certaines femmes aiment entendre dans ces érections matinales leur capacité à exciter leur compagnon, d'autres ne peuvent accueillir cette manifestation de laquelle elles ne sont pas à l'origine.

Il est en effet difficile pour certaines d'accepter que ces érections ne soient pas l'expression de leur pouvoir ou de leur contrôle. Elles ont du mal à admettre que des mécanismes tant physiologiques que, le cas échéant, fantasmatiques puissent en être à l'origine et ne relèvent que de la construction – volontaire ou non – de l'homme et non de la leur. Elles traduisent ainsi leurs craintes quant à elles-mêmes et leur pouvoir de séduction, et, tout à leurs inquiétudes, elles ne s'autorisent pas à profiter à leur tour de cette occasion matinale pour chercher leur jouissance. Si cette érection n'est pas le signe du désir de leur partenaire et de son excitation pour elles, alors qui désire-t-il ? À qui rêvait-il ? À quoi pensait-il ? Pourtant, cette érection matinale,

expression d'une bonne santé physique et psychique, n'est pas moins valable que celle déclenchée par des stimuli venant d'elles, telles des attitudes ou des tenues sexy.

L'homme serait-il, une fois encore, considéré comme essentiellement régi par ses pulsions, ne trouvant grâce aux yeux de sa compagne que dans sa capacité à répondre à ses seuls désirs à elle ?

L'érection matinale n'entraîne aucune obligation de relation sexuelle, tant pour la femme que pour l'homme. Elle ne présente aucun inconfort ou danger pour ce dernier, elle est même un plaisir, générant un fort sentiment de victoire.

D'origine mécanique ou non, l'érection est la manifestation d'un élan de vie. Elle peut donner à l'homme comme à la femme l'occasion et le plaisir d'une rencontre. Elle n'est pas une exigence, juste une opportunité... pour l'un comme pour l'autre !

Pour connaître leur sexe, les femmes doivent se masturber

Si, au cours de l'histoire, la sexualité des femmes a été régulièrement niée ou malmenée, la masturbation féminine a, plus encore, subi la sévérité de l'interdit. Ce traitement particulier s'explique par ce qu'elle suppose : la quête exclusive du plaisir au détriment de la procréation, et la liberté pour la femme de faire sans l'autre, c'est-à-dire sans l'homme. Parce qu'elle exonère de la relation à l'autre et ne demande pas l'acceptation du concept psychanalytique d'« être manquant » – manquant de ce que l'autre contient de différence –, la masturbation féminine sera d'ailleurs qualifiée par Freud, puis par certains de ses disciples, de sexualité « infantile ».

Mais c'est aussi parce qu'elle révèle et sollicite en particulier un organe des plus mystérieux – le clitoris –, et que celui-ci rappelle étrangement le pénis dans sa structure physiologique et sa réactivité, que l'on peut comprendre que la masturbation féminine ait inquiété la morale judéo-chrétienne, troublant même les esprits scientifiques qui, à leur tour, n'ont pas manqué d'en perdre leur latin.

Non content d'être un petit bouton, discrètement caché sous un capuchon bien au chaud entre les jambes de la femme, le clitoris ne cesse au cours des siècles de se perdre, puis de réapparaître, déchaînant les passions. Chacun le redécouvre, puis le tait ou l'efface des encyclopédies d'anatomie médicale. Que dire pourtant de ces quelques lignes poétiques, cachées elles aussi au beau milieu de l'Ancien Testament¹ ?

« De mes mains a dégoutté la myrrhe
De mes doigts, la myrrhe répandue
Sur la poignée du verrou ;
J'ai ouvert à mon bien-aimé. »

Si le plaisir féminin a régulièrement été considéré comme une faute à punir ou une maladie à traiter, voire à opérer, le diagnostic, depuis 1968, a changé. Quand hier, derrière un visage qui se pâmait, se cachait une femme possédée puis hystérique, aujourd'hui, on conseillera à celle dont le visage reste impassible : « Masturbez-vous ! » Vous appréhendez la pénétration ? « Masturbez-vous ! » Vous vous interrogez sur votre sexe et son fonctionnement ? « Masturbez-vous ! »...

Certes, la proposition, si elle n'était impérative, aurait du sens. Comment en effet s'approprier un corps et, qui plus est, le plaisir dont ce corps est capable, en niant l'existence de ce qui le spécifie ? Comment s'offrir au sexe de l'autre sans en posséder un soi-même ? Comment laisser un regard se poser sur ce que l'on n'ose soi-même contempler ? Comment montrer le chemin de son excitation à son partenaire s'il n'est question que d'un « là, en bas » ou d'un « trou » ?

Ces réflexions imposent-elles pour autant l'auscultation minutieuse et incontournable de soi ? Faudrait-il impérativement détailler, décortiquer, ce sexe en grande partie interne ? En établir une notice d'utilisation, peut-être ?

Ce qui porte à penser que la connaissance de l'être féminin se ferait de cette façon, ne relève-t-il pas d'un autre modèle, d'un autre processus ? Celui de l'homme – qui n'est pas, ou pas toujours, celui de la femme ?

La sexualité féminine sortant de l'ombre, était-il surprenant que sa description, son fonctionnement, son ordonnancement même, se construisent à l'orée du connu, c'est-à-dire du cheminement érotique masculin ? Sous l'égide d'un sexe visible, aisément manipulable et aux réactions sans équivoque ?

Quand l'émancipation sexuelle des femmes a fait l'affirmation de l'égalité des sexes, fallait-il s'étonner que « égaux » ait été confondu (et l'est encore très souvent d'ailleurs) avec « identiques », tant la spécificité féminine avait besoin de se réparer, de se débarrasser des idées reçues de fragilité, d'invisibilité, d'incapacité ou de manque ?

Mais n'est-ce pas réducteur d'envisager la découverte des capacités sexuelles féminines par la seule exploration physique et, qui plus est, par une voie d'appropriation principalement propre à l'autre sexe ?

Peut-on imaginer, parce qu'une femme s'interdirait de voir ou de toucher son sexe – que ce soit par désintérêt, pudeur ou assimilation des interdits moraux –, qu'il n'existerait pas pour elle ? Ou bien croire qu'il suffirait d'une exploration masturbatoire pour lui permettre de découvrir toutes les capacités de son sexe ? Un sexe qui, parce qu'il est majoritairement interne et se dérobe à ses regards, sollicite depuis sa plus tendre enfance son imaginaire et son intuition. Dit-on du monde animal vivant dans l'obscurité qu'il est privé de la connaissance de ce qui l'environne, ou peut-on concevoir que sa « vision » emprunte d'autres voies ?

Limitier la compréhension que la femme a de son sexe à une exploration « masturbatoire », c'est nier la spécificité de son sexe, caché et par conséquent symbolisé.

À l'adolescence, nombre de jeunes filles privilégient la découverte des émotions et des excitations érotiques par le biais d'histoires qu'elles se racontent, de rencontres ou d'échanges qu'elles anticipent, et par la mise en scène de leur féminité : habillement, maquillage, attitudes, sourires... Certaines disent, avec une sincérité incontestable, ne jamais se masturber. Elles connaissent pourtant, à la seule pensée de scénarios minutieusement élaborés, le gonflement de leurs lèvres et de leur clitoris, la lubrification de leur vagin. Et d'ailleurs, laquelle ne s'est jamais réveillée la nuit, lubrifiée, excitée, au bord de l'orgasme ou en plein émoi, après un rêve érotique, et cela sans que ses mains n'aient seulement effleuré son sexe ?

Par ailleurs, les découvertes de la masturbation restent des découvertes propres à la masturbation. Quand bien même une femme connaît son sexe et le moyen par lequel elle sait accéder au plaisir, attendre de son partenaire qu'il réalise en tous points le même processus, c'est aller au-devant de bien des déceptions. C'est risquer de louper le plaisir qu'il a à lui offrir tant elle est tout entière tournée vers ce qu'elle connaît et revendique, mais dans l'incapacité alors d'accueillir ce qu'il propose. Car jouir de soi et jouir de l'autre, savoir faire avec soi et savoir faire avec l'autre, ne sont pas la même chose.

Le plaisir « masturbatoire » ne rend pas compte en particulier de la capacité à s'abandonner aux caresses d'un homme. La rencontre est faite d'émotions, et c'est bien également de celles-ci, plus que d'une seule excitation de terminaisons nerveuses, que se nourrissent la

jouissance et l'orgasme.

Pas question pour autant de poser une censure quelconque à la masturbation ou d'en faire un privilège masculin. Elle est l'expression d'une liberté et d'une autonomie merveilleuse. Elle permet à la femme de faire exister son sexe, de partir à sa découverte et de se rassurer quant à ses capacités de jouissance. Elle est également le plus sûr moyen de sortir de la croyance inconsciente de ne pas avoir de sexe ; un fantasme dans lequel dorment certaines, attendant l'homme qui viendra les réveiller et les révéler à elles-mêmes.

Les femmes sont parfaitement légitimes dans la masturbation, que ce soit parce que cela les aide, les renseigne, ou leur fait le plus grand bien. Pourquoi s'en priveraient-elles ? Mais puisque c'est une liberté, il serait fâcheux de la leur voler en en faisant un passage obligé. De même, il serait dommage de les laisser croire en un sexe « à mettre en route », alors que, depuis l'éveil de la zone libidinale sexuelle, elles avaient alors deux ans et demi, ce sexe ne cesse de résonner en elles et d'interagir avec le monde.

À chacune de le découvrir donc, et de le laisser s'émouvoir si bon leur semble sous leurs doigts, ou sans même le toucher, en s'imaginant des situations excitantes. À chacune sa manière de le faire sien dans le respect de son humeur, de son érotisme et de sa pudeur.

La masturbation est une histoire entre soi et soi. Les femmes n'ont de comptes à rendre à personne, et leurs découvertes, fussent-elles flamboyantes, ne les transforment pas en machine à jouir avec l'autre. Ce serait une autre histoire.

Sans plaisir vaginal une femme n'est pas accomplie

Si l'on peut distinguer les blondes des brunes, les grandes des petites, quelle chose étrange de répartir les femmes entre « clitoridiennes » et « vaginales », comme si l'affaire était elle aussi génétique et immuable ! Plus curieux encore d'adjoindre à cette répartition une échelle de valeur. Leur appartenance à l'un ou l'autre groupe déterminerait leurs facultés d'épanouissement et leur statut de femme ?

Il est vrai que le sexe féminin, à la différence de celui des hommes, est interne, contenant, dérobé au regard et difficile à circonscrire. Est-ce dans cette spécificité que se trouve le sens de cette volonté masculine – et généralement relayée par les femmes – de le scinder en deux catégories et, selon les enjeux, de valoriser l'une au détriment de l'autre ? Voilà de quoi semer encore plus le trouble sur ce « continent », décrit « noir » par Freud tant il peinait à y faire la lumière,... et la chatte de ne plus y retrouver ses petits !

Lorsqu'une femme ressent du désir, que monte son excitation et que son corps tout entier est prêt à témoigner du plaisir qu'elle éprouve, est-il vraiment important de définir à quel endroit elle jouit ? Chaque femme n'est-elle pas libre d'aimer que son partenaire s'attarde tout particulièrement sur tel endroit de sa peau, le creux de ses reins, le lobe de son oreille ? Qu'il se polarise quelque part, là, entre ses jambes ; non, un peu plus à droite ; non, un peu plus bas ; oui, un peu plus profondément... N'aurait-elle pas le droit de ne pas solliciter certaines terminaisons nerveuses de son corps, et notamment de son sexe ? Pas le droit non plus d'investir son sexe autrement qu'une autre investit le sien ?

Allons bon ! et disons-le tout net : ce n'est pas parce qu'une femme n'aurait pas de plaisir vaginal qu'elle n'aurait pas de vagin, qu'il ne lui servirait à rien, qu'elle n'ambitionnerait pas de sensations en ce lieu, et que ce lieu ne révélerait pas une part précieuse d'elle-même.

Cela posé, il existe un distinguo entre les plaisirs clitoridien et vaginal, un distinguo d'ordre toutefois physiologique. Le clitoris étant très abondamment innervé, il réagit dès l'effleurement. Ce qui ne l'empêche pas, contrairement aux idées reçues, d'être également actif et réactif lors de la pénétration. Il ne se limite pas, en effet, à ce petit bouton extérieur de quelques millimètres. Grand en moyenne d'environ huit centimètres, il est, à travers la paroi vaginale, également sollicité lors du coït. Le vagin, de son côté, contient un moins grand nombre de terminaisons nerveuses. Elles n'en sont pas moins efficaces, mais réclament plutôt des pressions. Peut-on, pour autant, se limiter à cet état des lieux ? Clitoridienne ou vaginale, sait-on seulement d'où part la jouissance ? La science elle-même ne semble pas avoir de conclusions définitives sur la question.

Du côté de la psychologie, on comprendra que chaque femme, selon son histoire, sa sensibilité, investisse différemment son sexe. Ce qu'elle perçoit de sa féminité, de son sexe, ce qu'elle s'autorise comme pouvoir, comme libertés, l'enjeu qu'elle imagine dans sa relation à l'autre, vont colorer ses aspirations, ses désirs, mais aussi ses plaisirs et ses craintes. Ainsi, il peut être difficile pour certaines d'investir le vagin, ce « non-visible » – le plus souvent non nommé –, et compliqué de profiter des capacités de jouissance de ce lieu trop souvent associé au « vide » ou au « manque ». En ce sens, le clitoris leur semblera plus rassurant, ainsi qu'à l'homme, parce qu'ils peuvent, tous deux, aisément le circonscrire. Cela ne rend le plaisir clitoridien ni plus fort ni moins intéressant que le plaisir vaginal.

Mais on a reproché beaucoup de choses à ce plaisir clitoridien, qui n'a d'autre argument que le plaisir pour lui-même et ne peut se cacher, au contraire du plaisir vaginal, derrière l'objectif, ou l'alibi, de la maternité. On l'a aussi souvent considéré comme infantile. Parce que, pour le solliciter, nul n'est besoin de coït, et donc d'homme, il permet le repli sur soi, en opposition à une sexualité qui cherche le lien à l'autre, gage de la maturité d'un individu.

Alors, bien sûr, depuis les revendications à la jouissance du sexe dit « faible », on peut s'interroger. Ce clitoris est-il tellement chéri, quand c'est le cas, pour la reconnaissance du potentiel érotique féminin, ou au nom d'un « moi aussi, j'en ai un ! » Un quoi ? « Un pénis, bien sûr ! Certes plus petit, mais j'en ai un ! » Ce pénis qui serait notre éternel objet de désir ? Désespérément notre faille ?

On peut, de la même manière, réfléchir sur ce que voudrait signifier la préférence donnée dans l'imaginaire à un vagin : l'écho des profondeurs de son désir et de son plaisir, ou l'orientation exclusive de sa sexualité en direction du projet maternel qu'il suppose ?

Il y a, bien entendu, un peu de tout cela. C'est ce qui fait à la fois l'attrait et les interdits de la sexualité. Car, bien que nous ayons un clitoris et un vagin, l'un et l'autre prometteurs de délices, nous ne sommes pas toujours disposées à en accueillir les jouissances. Comment ne pas comprendre que, parfois, le silence de la chair puisse être une protection bien légitime ? Une liberté, en somme, au regard des inquiétudes, voire des angoisses, souvent inconscientes, de bien des femmes.

Ne pas jouir peut être une façon de se protéger, se protéger de ses émotions, d'une fusion excessive, mais aussi de la peur de perdre le contrôle, de la violence et de la puissance de l'orgasme, de la peur de faire peur, et, si curieux que cela puisse paraître, de la peur de... trop aimer ça et d'en devenir dépendante.

Ce peut être aussi, symboliquement, une façon de ne pas faire entrer l'homme totalement en soi. Si son pénis est à l'intérieur de son vagin, en n'éprouvant pas de jouissance, la femme se rassure, en le limitant, sur ce qu'elle perçoit comme un envahissement. L'homme n'irradie pas en elle, ne laisse pas d'écho de plaisir, pas de trace de lui. Cette défense est notamment celle mise en place par les femmes qui se font agresser sexuellement. Se coupant de l'accès à leur plaisir, elles se protègent de l'intrusion. Celles qui souffrent le plus, après coup, sont souvent celles qui se sont senties, contre leur gré et malgré leur terreur, excitées. Car elles ont le sentiment d'avoir ouvert la porte à l'agresseur, et s'en sentent responsables, ou celui d'avoir perdu le contrôle de leur propre corps, en qui, leur semble-t-il, elles ne peuvent désormais plus avoir confiance.

Jouir, que ce soit d'ici ou de là, et peut-être particulièrement de son vagin, n'est donc pas chose facile. Mais, dans cette incapacité, en serait-on moins femme ? Se considère-t-on, parce qu'incapable de chanter devant une salle comble, handicapée des cordes vocales, empotée, complexée, petite fille effrayée ? Ne peut-on admettre qu'il puisse être plus facile de chanter seule sous sa douche, et que la facilité n'enlève rien au plaisir ? Dirait-on, comme hier d'une femme qui n'avait pas d'enfant, par exemple, qu'elle n'est pas une « vraie » femme ? Que serait-elle alors ? Un homme ? Un être « sans genre » parce que sans fonction ?

Avant d'être un lieu de rencontre, ou de fabrication – que ce soit d'enfant ou de plaisir –, le sexe de la femme lui appartient. Libre à elle d'en jouir comme elle l'entend, de le découvrir comme elle le peut. Elle n'a ni preuve à fournir sur ses aptitudes, ni justification à donner quant à ses contournements ou détournements. Rien n'est inscrit dans le marbre, et si, pour l'heure, elle ne connaît pas le plaisir vaginal, si c'est ainsi qu'elle est en paix avec elle-même, en quoi serait-elle moins femme ?

Les règles sont affaire de femme

Les premières règles, signe de la mise en route de la fonction reproductrice féminine, marquent en effet l'entrée des femmes dans l'âge adulte, et, avec elle, le renoncement, souvent douloureux, à l'enfance. Nombre de jeunes filles mettent un certain temps à les accepter. Cycle après cycle, elles tentent, non sans difficulté, comme en témoignent leurs douleurs, leurs maux et leurs humeurs, de s'approprier ce nouveau rythme de leur corps. Peu à peu, tandis qu'elles y reconnaissent l'expression du merveilleux pouvoir de donner la vie, elles se familiarisent avec le soin qu'elles se doivent ces jours-là. Puis, devenues plus âgées, elles redoutent parfois le jour où ce rouge vif ne viendra plus ponctuer leurs mois...

Quelle que soit sa sensibilité, aucune femme n'échappe aux longues années à prévoir, attendre, craindre ou espérer ses menstruations. De longues années au cours desquelles son questionnement de femme viendra régulièrement s'inscrire dans la réalité de son corps... Drôle d'aventure, on en conviendra.

Mais comment imaginer qu'elle n'ait de résonance que dans l'esprit des femmes ? Tant les garçons n'ont de cesse de chercher à percer le désir féminin. Tant ils aiment à regarder par le trou de la serrure, au-dessus de la porte des toilettes des filles, sous leurs jupes. Tant ils sont curieux de ce que contient leur sac à main, tant ils veulent voir et comprendre ce qui se joue là... entre leurs cuisses. Passeraient-ils sur ce sujet sans rien en faire dans leur imaginaire ? Alors même que les règles, signe de fécondité possible, les interroge non seulement sur leur paternité, mais aussi sur leur capacité à modifier ainsi le cycle, le corps, des femmes ?

Accueillir les transformations physiques qui accompagnent

l'adolescence n'est chose facile ni pour la jeune fille, ni pour le jeune homme. Car, non contente de nous contraindre au renoncement à l'enfance, la puberté nous oblige à reconsidérer notre spécificité sexuelle qui, plus que jamais, s'impose à nous. Nos formes évoluent, nos repères tanguent. Les seins des jeunes filles se développent, tandis que du côté des garçons le pénis fait de même, et les filles ont leurs règles ! Si personne ne leur a jamais parlé de cet écoulement, de sa signification, ou que les règles sont considérées comme honteuses, impures ou souillures, si la jeune fille est nourrie de l'idée que la position féminine est de moindre valeur que la position masculine, ou porteuse d'une fragilité intrinsèque, comment peut-elle accueillir positivement ce sang ? Et ce d'autant plus que, quand il y a entre les jambes d'un homme des testicules et un pénis, se trouve, entre les siennes, une fente, et que, pour certaines, avoir un sexe de fille, c'est, inconsciemment, « ne pas avoir un sexe de garçon », comme s'il avait été coupé, laissant une trace, une blessure, une cicatrice, que les règles viendraient raviver.

Pour d'autres, encombrées de désirs bouillonnants, les règles peuvent être associées à la crainte d'être dévorantes. Plus qu'une blessure, elles imaginent inconsciemment leur sexe telle une bouche affamée. Un fantasme magistralement illustré par les contes de loups-garous, qui chaque mois se transforment et dévorent à leur insu même les êtres chers, ou des histoires de vampires... assoiffés de sang et de désirs.

La survenue des règles soulève, chez les unes et les autres, un certain nombre de peurs. Peur pour soi, son image, ses perspectives, ses libertés. Peur pour l'autre auquel les jeunes filles voudraient plaire et, donc, peur du désir qui les anime... La compréhension qu'avec leurs règles s'inscrit en elles leur possible avenir de mère vient généralement apaiser ces peurs.

Du côté des garçons, il va sans dire que les règles soulèvent aussi des questionnements, des craintes à l'occasion. Portés par leurs désirs, nourris par leurs fantasmes, ils espèrent, tel un « gros bourdon gourmand » plonger là, dans cette « petite clochette prometteuse de nectar ». Mais les constructions imaginaires qui font le désir sont aussi celles qui le défont ou l'inquiètent. Tout gourmands qu'ils sont, qui sait, en plongeant là, ce qu'ils risquent ?

Ainsi, les hommes sont également susceptibles d'imaginer une castration possible ou, à contrario, de craindre la blessure que la pénétration de leur pénis pourrait infliger à la « fragilité » féminine.

Quand certains trouvent tranquillement la légitimité de leur désir de coït dans la confiance en leur virilité, d'autres, parce que leur histoire personnelle aura fait écho à leurs constructions fantasmatiques, restent inquiets pour eux ou pour leur partenaire. De petits maux peuvent alors être l'expression de ces appréhensions. La difficulté à trouver ou garder une érection peut ainsi se lire comme une façon de se faire « tout petit » pour ne pas faire de mal, pour protéger de ce qu'un pénis turgescent représente d'agressivité, ou une façon d'éviter la pénétration, perçue comme un risque trop grand. L'éjaculation précoce peut aussi être le prétexte de ne pas importuner trop longtemps la dame, comme... filer à l'anglaise, une fois la pénétration osée.

Que dire aussi de la poursuite de la sexualité pendant les règles ? Elle était autrefois sévèrement condamnée, parce que le sang menstruel était considéré comme impur, mais surtout parce qu'il s'agissait là, puisque infertile, d'une sexualité assurément... lubrique.

La morale aujourd'hui n'a plus de tels interdits. Dans la mesure où la rencontre est vraiment désirée par les deux partenaires, rien ne s'y oppose. Mais cette période doit-elle absolument être le théâtre de la sexualité ? À chacun sa réponse, dans le respect de son désir, de sa pudeur, de sa crainte ou de sa raideur, qu'importe. L'épanouissement sexuel ne réside pas dans l'abolition des tabous ou des limites, bien au contraire. Car, si rigides soient-ils parfois, ils constituent un cadre dans lequel se découvrir et s'exprimer en toute tranquillité.

Les femmes de pouvoir sont castratrices

Avant d'examiner le fond de cette idée reçue, amusons-nous un peu à la décortiquer. Si on la comprend bien, le pouvoir ne pourrait être associé aux femmes que dans la mesure où celles-ci seraient castratrices. Est-ce à dire qu'il leur faudrait, non pas le dérober, mais l'arracher, tant elles en sont dépourvues ? Que le pouvoir est immuablement associé au masculin, qu'il en est la définition, qu'il serait même – et plus encore – l'essence de la virilité ? Que faudrait-il alors déduire du terme « castratrice », que « pouvoir » est synonyme de « pénis » ? La ficelle, qu'on me pardonne, est un peu grosse !

Peut-on imaginer un seul instant que, par exemple, fabriquer de l'humain, le mettre au monde, assurer sa survie et son éducation, ne soit pas un signe, manifeste, de pouvoir ? Si tel n'était pas le cas – que les femmes fussent impuissantes, chétives, inaptes et désarmées –, pourquoi sont-elles régulièrement apparues, au long de l'histoire, si effrayantes ? Pourquoi leur sexualité a-t-elle alimenté, et continue parfois d'alimenter, les fantasmes masculins les plus inquiets ?

Peut-être faut-il se demander de quel pouvoir il s'agit, lorsque l'on parle de femmes de pouvoir : celui de diriger, de décider, d'influencer ? En somme, le pouvoir sur l'autre. L'enjeu ne serait-il pas de savoir... qui est sur qui ? Trêve de plaisanterie !

Bien au-delà des codes hérités de l'histoire ou des stéréotypes hiérarchisant la valeur d'un individu par rapport à un autre, il faut se rendre à l'évidence : nous plaçons tous, garçon ou fille, peu ou prou, le pouvoir du côté masculin, et, plus précisément, du côté phallique. En effet, tandis que nous posons notre regard enamouré sur notre mère – de laquelle nous dépendions et recevions en retour son émerveillement –, un personnage à la périphérie de notre relation

menaçait notre idylle. Et notre mère de regarder et désirer ailleurs ! Que désirait-elle que nous ne contenions nous-même ? Et, puisqu'elle désirait, était-elle manquante de ce que ce tiers contenait ? Ne nous y trompons pas, cette présence masculine reconnue par la mère, désirée par elle de quelconque manière, est ce qui peut nous arriver de mieux. C'est grâce à elle que nous allons oser l'aventure de la vie et de l'inconnu en dehors du giron maternel.

Cela étant, et pour revenir à notre mère, nous étions tiraillés entre, d'une part, la percevoir toute-puissante, rassurante, réponse inépuisable à nos besoins, et, d'autre part, notre agressivité à son encontre et le désir de la faire tomber de son piédestal, cela pour nous permettre de sortir de son emprise. Si, pour nous construire, il nous a fallu voir en notre mère la puissance nécessaire à notre sauvegarde, nous avons eu, pour bâtir peu à peu notre maturité, aussi fortement besoin de sa défaillance, réelle ou imaginaire.

Par ailleurs, nous avons eu besoin du contre-pouvoir que représentait notre père (ou un personnage assimilé) et sa capacité à ne pas avoir, au contraire de nous, besoin d'elle. Voilà qui nous donne une lecture, fantasmatique s'entend, d'une hiérarchie du pouvoir. Quelle mère n'a jamais trouvé injuste que l'autorité paternelle soit instantanément reconnue par l'enfant, d'un simple regard, de quelques sonorités de voix grave, quand il ne cesse de malmenier la sienne ? Eh bien nous y voilà ! Plus qu'une absence réelle de pouvoir de la mère par rapport à celui du père, c'est justement le trop grand pouvoir de celle-ci au regard des besoins de l'enfant qui le pousse à l'en déposséder. De ce point de vue, ce n'est pas l'homme, ou une société machiste, mais bien l'enfant (garçon ou fille) qui est à l'origine de cette lecture.

À cette lecture s'ajoute celle que nous aurons des sexes masculin et féminin, une lecture elle aussi toute fantasmatique, qui s'appuie sur nos plus anciennes expériences.

Aux premiers jours de notre vie, notre rapport à l'autre (figuré par la mère ou celle qui fait office de) s'élabore autour de la tétée : une relation entre une bouche et un sein (ou biberon), entre un contenant et un contenu tété, absorbé et possiblement, à partir de la pousse des dents, mordu par le contenant bouche.

Dans un second temps, la relation s'élabore autour de l'acquisition

de la propreté. L'enfant, à présent dans la maîtrise de ses sphincters, affirme une autonomie vis-à-vis de sa mère et, ainsi, la dépossède de sa toute-puissance sur lui. Son expérimentation physiologique va symboliser cette rupture : un sphincter anal contenant, qui sectionne le bâton fécal contenu.

L'humain aborde toujours l'inconnu sur la base de ce qu'il connaît. Aussi, lors de la découverte de la spécificité de son sexe, la petite fille va découvrir un organe concave, contenant, telle une bouche ; le garçon, un organe convexe, possiblement pénétrant et ainsi contenu, tel un sein. Le sort et les possibles de l'un et de l'autre vont être imaginés à l'orée des précédents stades de son développement : le tout-pouvoir du sein de nourrir ou non la bouche, le pouvoir du bâton fécal de remplir, envahir l'anus, mais, d'autre part, le pouvoir de la bouche de mordre le sein, de l'anus de sectionner le bâton fécal.

À l'image de la bouche et du sein, par exemple, le vagin va être imaginé « bouche » en attente et dépendance du pénis « sein » tout-puissant. Mais il va aussi, et d'autre part, être imaginé capable d'exercer sur lui une pression, expression sadique de rébellion, une reprise de pouvoir par laquelle il devient susceptible de mordre, de castrer. La grossesse réactive souvent cette inquiétude de castration chez l'homme. Que contient soudain la femme ? Qu'est-ce qui s'épanouit en elle et la fait se sentir si pleine ? M'aurait-elle subtilisé quelque chose ? Y voyant l'expression fantasmatique de son grand pouvoir, il redouble alors soudain d'énergie à démontrer ou vérifier sa virilité, au travail ou dans... l'infidélité.

Quand bien même ces interprétations psychiques n'ont aucune corrélation physiologique, elles n'en constituent pas moins une grille de lecture qui, bien que primitive, nous permet d'aborder le réel et d'imaginer, selon que l'on est homme ou femme, notre positionnement vis-à-vis des autres.

Selon notre histoire personnelle, ce que nous avons compris des enjeux relationnels au sein du foyer de notre enfance, puis ce que nous retiendrons de ceux glanés plus tard dans la société dans laquelle nous avons évolué, cette lecture initiale va prendre tout son sens, enfler nos inquiétudes – et, au passage, déclarer la « guerre des sexes » –, ou au contraire les pacifier. Si nous n'étions animés de cet élan de vie que sont le désir en général et le désir sexuel en particulier – ainsi que de notre instinct de reproduction –, sans doute resterions-nous englués

dans notre peur de l'autre ou de nous-même.

Quant à cette idée d'un pouvoir unique que se disputeraient l'homme et la femme – comme s'ils étaient rivaux et qu'il n'y en avait qu'un –, sans doute peut-on y entendre la conséquence du renoncement au sexe que nous ne possédons pas.

En effet, dans nos premiers mois de vie, comme on se regarde dans un miroir, nous nous envisagions à l'image de notre mère. Puis, vers l'âge de dix-huit mois, attirant soudain notre curiosité, nous nous sommes vus à l'image de notre père. Comme on se nourrit de tout ce qui nous environne, nous nous sentions identique à l'un et à l'autre, sans la moindre notion sexualisée, ni même la moindre notion de prédominance de l'un sur l'autre.

Lorsque, aux environs de trois ans, s'éveille la zone libidinale génitale, l'enfant va découvrir son appartenance exclusive à l'un ou l'autre sexe, l'associant irréversiblement au père ou à la mère. Il devra se résoudre à la perte douloureuse de l'autre image de lui-même à laquelle il associe désormais l'autre sexe. Le réel lui renvoyant l'évidence de ce qu'il n'a pas, il se comprend alors fille ou garçon. L'expérience de cette perte irrémédiable lui fait découvrir l'inéluctabilité de la mort. Tels Adam et Ève ouvrant les yeux sur leur nudité, filles et garçons, femmes et hommes en devenir découvrent la spécificité de leur appartenance sexuelle et deviennent de simples mortels.

Si notre sexe nous définit, et augure notre pouvoir, il est aussi l'expression de notre limite, et donc de notre manque. Ainsi, si le féminin manque du masculin, le masculin manque du féminin. Et voilà qui est heureux, puisque cela nous pousse à nous « ré-unir » !

Plus notre appartenance sexuelle nous semble l'expression de notre faille, de notre fragilité, de notre manque de pouvoir – cela plus ou moins fortement selon les messages emmagasinés au cours de notre petite enfance notamment –, plus grande peut être l'envie de reconquérir l'autre partie. La recherche d'une relation fusionnelle peut en être l'illustration, mais la conquête du territoire de l'autre peut également être le recours imaginé par notre inconscient.

Des siècles durant, les femmes se sont vu refuser l'accès aux scènes sociales, politiques, médiatiques, culturelles, économiques. Faut-il

s'étonner que certaines aient pris leur place souvent selon des modèles masculins, des modèles guerriers, sanguinaires parfois, au lieu d'y insuffler leur propre façon de faire ? Le but était moins de se réaliser en tant que femme que réparer cette féminité envisagée incomplète, tant le modèle dominant était masculin. Pour se donner le droit de s'exprimer, d'exister dans la société, il leur a fallu du courage, de l'énergie, et... des fantasmes de conquête ou de virilité à l'occasion. De maladresse en agressivité, elles tentent alors de témoigner d'un « je suis comme toi, je fonctionne comme toi », et les hommes de se sentir dépossédés... castrés. Mais certaines, de leur côté, ne se sont-elles pas surtout amputées d'une partie d'elles-mêmes, de leur spécificité ? Comme dans la mythologie, les Amazones qui, pour être chasseresses, se tranchaient un sein et renonçaient à une part de leur féminité pour s'affubler... d'une flèche, symbolique phallique, s'il en est.

La réalisation et la tranquillité de notre spécificité sexuelle ne peuvent faire l'économie de l'acceptation de ce que nous ne sommes pas. C'est en effet à cette seule condition que nous pouvons, d'une part, développer nos aptitudes et, d'autre part, être dans la joie de rencontrer, d'accueillir l'autre dans sa différence.

Quel que soit le territoire sur lequel nous évoluons, nous ne pouvons nous y sentir à l'aise que dans la mesure où il est l'espace de notre réalisation personnelle, une réalisation qui ne peut nous être disputée puisqu'elle nous est propre. Une réalisation qui, bien qu'elle soit l'expression pleine et entière de notre pouvoir et, le cas échéant, de notre position de femme de pouvoir, n'effraie personne.

Tous les hommes aiment les mots crus

Les mots crus, par ce qu'ils ont de pulsionnel, d'impératif, de jaillissant, mais aussi de brusque, nous font aisément les ranger au répertoire systématique de l'érotisme masculin. Quand la femme rechigne souvent à témoigner de ses pulsions sexuelles, leur préférant l'élaboration d'un scénario à l'architecture complexe, expression de ses ambivalences quant à l'accueil de son désir et de sa réalisation, l'homme, culturellement plus attendu dans un passage à l'acte sans ambages, mais aussi plus tourné vers l'assaut et la pénétration, ose plus naturellement l'audace et l'expression directe de ses fantasmes. Cette faculté n'est pas sans lien avec la physiologie propre à son sexe. L'homme en effet bande, pénètre, éjacule, autant d'actions projectives à travers lesquelles il révèle et exprime sa position masculine. Tous les hommes, pour autant, ne sont pas friands d'un répertoire licencieux, allant du libertinage égrillard à la franche obscénité, en passant par toutes les nuances de la grivoiserie.

Les mots crus, dans leur trivialité, ont pour effet de déshabiller la relation sexuelle de son aura affective et de sa bienséance. Associés, en outre, à l'usage de l'impératif, qui dépouille leur contenu de raisonnement élaboré et les rend particulièrement primaires, ils rendent compte, même dans une relation d'amour, faite de douceur et de caresses, de la part d'animalité et de pulsionnel présente dans la sexualité.

Certaines femmes, dans ces mots prononcés à leur intention, trouveront le moyen d'être dédouanées de la culpabilité qu'elles éprouvent à exprimer leur sexualité. Devenues, par leur entremise, « coquine », « chienne » ou « salope », elles se sentiront libres de débrider les élans charnels que l'épouse, tendre, pudique, respectable,

ne pourrait s'accorder. D'autres n'y verront que la mise en scène d'un instant, un jeu de rôle érotisé, qui ne les fige en rien dans une posture féminine dégradante. Elles se plairont à en explorer les possibilités, le plaisir et les reparties.

Cependant, toutes, loin s'en faut, n'y trouvent pas leur compte. En effet, elles n'y reconnaissent pas toujours l'homme civilisé, rassurant et aimable qu'elles investissent. Pas plus qu'elles ne sont prêtes à accepter l'image d'elle-même et de la situation qui leur est, à travers eux, renvoyée. Au lieu d'y entendre un espace donné à leurs fantasmes, la sexualité leur apparaît soudain agressive et caricaturale, tout droit sortie d'un scénario pornographique. Dans la crainte, si elles s'y adonnaient, du danger qu'elle pourrait endurer physiquement ou moralement, ou de la sauvagerie qui pourrait devenir la leur, elles reprennent le contrôle de la situation, dont elles deviennent, à renfort de raisonnement et d'analyse, spectatrices. Trop éloignées du sentiment rassurant d'être sous la protection et la bienveillance de leur compagnon, ou se sentant privées de leur complicité avec lui, elles ne sont alors plus en mesure d'être dans l'accueil de ce qu'elles ressentent et, donc, de leur jouissance. Ces mots crus peuvent même, à l'occasion, alimenter le regard de jugement sévère qu'elles avaient préalablement sur la sexualité, et renforcer leurs interdits.

D'autres encore, sans être particulièrement inquiétées par la vulgarité de ces expressions, n'y trouveront aucun appui à leur érotisme. Le seul fait qu'il s'agisse d'une verbalisation leur fait enclencher un raisonnement qui, s'il ne rencontre pas le scénario de leur excitation, les stoppe dans leur élan, à la manière d'une page de pub pour yaourt au beau milieu d'un intense suspense.

Les hommes, de leur côté, ont tout lieu, eux aussi, de ne pas se reconnaître dans ce registre et ce qu'il suggère. Inquiets quant à la manifestation trop visible d'une sexualité jugée potentiellement agressive, et désireux d'en protéger leur compagne, ils ne pourront s'y livrer. Plus leur sexualité leur semblera porteuse de pulsions que leur morale réprouve, plus ils peuvent craindre, d'ailleurs, la survenue de ce répertoire. En effet, selon le processus psychique du refoulement – qui nous fait craindre, et museler, ce qui, d'une manière ou d'une autre, pourrait parler de nous –, l'usage de ce répertoire pourrait trahir ce qu'ils s'évertuent à enfouir, à savoir : qu'il est précisément...

le moteur de leur excitation.

Tout le monde, toutefois, ne fonctionne pas de la même manière. Toutes les relations n'entraînant pas les mêmes fantasmes, les mêmes envies d'exprimer les mêmes choses, ces mots crus, bienvenus pour certaines, ne seront absolument pas de mise avec une autre, ou, acceptés de la part de l'un, ils peuvent être totalement impensables venant d'un autre, sans que ce refus n'exprime un investissement moindre dans la relation.

Expressions libres flirtant avec la caricature, ces mots, qu'ils restent imaginés et silencieux, ou qu'ils soient prononcés, offrent autant de possibilité d'érotisme et d'excitation. Certains, pourtant, soucieux de témoigner prioritairement de leur amour et, à ce titre, de leur respect, préféreront, bien qu'ils participent de leur excitation, les brider. D'autres, à contrario, auront besoin de ces grossièretés, afin ne pas se voir dans la relation sexuelle avec l'être cher, la mère de ses enfants actuels ou à venir. Craignant inconsciemment l'image incestueuse que ce rapport pourrait évoquer, ils s'en protègent en bousculant leur partenaire, devenue objet par cette utilisation langagière.

Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'un homme aime prononcer des mots crus qu'il est prêt à les entendre. Il peut, venant de lui, ne pas les considérer comme agressifs ou dégradants pour la femme et, pour autant, recevoir douloureusement ceux qui lui sont adressés. Certains peuvent même être inhibés par une compagne qui les réclamerait, toujours en raison de cette crainte d'être renvoyés à leur bestialité, ou reconnus comme tel par leur partenaire. Ou être encore plus bousculés, si elle les émettait, puisque susceptibles d'y entendre sa domination et, partant de là, l'expression symbolique d'une castration.

À l'inverse – comme toujours –, que ce soit parce qu'ils invitent à être dominé ou, au contraire, à une position très dominante, ces mots peuvent proposer un champ d'érotisme important.

La sexualité ne connaît pas de règle du jeu universelle. Personne n'a raison ni tort de faire ou ne pas faire ceci ou cela. Faire l'amour est une rencontre entre deux individus. À ce titre, chacun est source d'un imaginaire qui lui est propre, lié à sa construction et à son histoire relationnelle. Les mêmes mots n'ont pas toujours, ou pas pour tous, la même résonance. De même, une fessée peut être extrêmement érotisée

par les deux partenaires ou arrêter net, de part ou d'autre, la relation. Quand l'un ou l'autre ne se sent plus dans un projet en cohérence avec le sien, un geste, une parole, peut avoir l'effet inverse à celui recherché.

Toute la difficulté d'une rencontre amoureuse réside dans le fait que nous ne savons jamais tout à fait ce qui se passe dans la tête de l'autre. Nous partons à l'assaut de son corps, mais aussi de sa construction fantasmatique et émotionnelle, à laquelle lui-même n'a souvent pas accès. Par là même, nous révélons notre plus grande intimité, car plus que la nudité, ce sont bien nos fantasmes et nos émotions qui le plus finement nous dévoilent. Il y a donc du risque à faire l'amour. Le risque de nous montrer en dissonance vis-à-vis de l'autre. Le risque d'incidemment heurter cet autre, parce qu'on aura touché, sans le savoir, un point de son histoire ou un fantasme trop fragile.

Faut-il pour autant avoir peur de ses élans ? Certes non, car ce n'est qu'en osant que se discernent les limites, ou les possibles, de ce qui peut être fait, ou pas, ou pas encore, ou pas tout à fait comme ça.

En général, quand nous avons trouvé le *modus vivendi* qui nous permet de cheminer l'un avec l'autre, nous préférons rester dans ce fonctionnement, au lieu d'oser l'évolution de la relation, de s'encanailler peut-être, de poursuivre l'exploration de nos possibilités, ceci par crainte, bien légitime, de déstabiliser la relation et sa pérennité. Pourtant, à rester trop statiques, trop figés sur un mode opératoire, chacun gardant le secret sur lui-même et ses envies d'autrement, d'autre chose, la relation finit par manquer d'air.

Mais le mouvement réside aussi, et surtout, dans la capacité à ne pas se réduire, et réduire l'autre, à une caricature. En l'occurrence, ici, réduire l'homme à une bête sauvage sans la moindre élaboration ni ambivalence. Pourquoi participe-t-il souvent d'ailleurs, si volontiers, à cette définition de lui-même, et s'affuble-t-il de scénarios empruntés, plutôt que d'oser sa créativité, expression de ses émotions et sa spécificité ? Et quel intérêt trouve la femme dans cette vision très primaire du fonctionnement masculin ? En projetant sur l'homme une telle caricature, ne se protège-t-elle pas elle-même de son propre pulsionnel sexuel qui l'inquiète ?

Sans doute devons-nous comprendre, dans ces approches

stéréotypées, combien la sexualité nous inquiète les uns et les autres, quand elle n'est pas balisée. Nous la voulons définie, estampillée, normalisée, quitte à ce que les modèles soient empruntés à la pornographie, car, à travers la mise en œuvre de nos constructions émotionnelles, elle nous révèle, et, ainsi mis à nu, nous craignons plus que jamais le regard de l'autre.

Tous les hommes aiment la fellation

Tous ? Difficile, en effet, d'imaginer, tant les hommes aiment l'évoquer et les publicités y faire allusion – pour vendre un cône glacé ou promouvoir un rouge à lèvres – que ce ne soit pas le cas. Pourquoi n'aimeraient-ils pas cette attention qui leur est accordée, cette reconnaissance et ce soin tout particulier offerts à leur sexe ? Eux qui ne manquent pas une occasion de toucher, replacer, palper leur pénis et leurs testicules, comment pourraient-ils ne pas se pâmer d'une bouche chaude et humide qui redessine avec volupté, et précision, les contours de leur anatomie intime ? Bien au-delà de leur système nerveux local, c'est toute la fantasmagorie à laquelle la fellation renvoie qui est sollicitée.

Une posture en effet qui place le sexe de l'homme dans la toute-puissance du sein nourricier que la femme tête. Voilà l'homme dans la position merveilleuse qu'il imaginait être celle de sa mère, et face à laquelle ses yeux d'enfant gourmand trahissaient autant la fascination et l'abandon que la soumission et la dépendance. La pornographie, d'ailleurs, ne s'y trompe pas. En accentuant la soumission de la femme, et en n'hésitant pas à amplifier considérablement l'éjaculation – qui en deviendrait presque une éruption volcanique, tant son jet impétueux est interminable –, ne met-elle pas en scène, précisément, la victoire, particulièrement jouissive, du renversement de la position enfantine ? On comprend que certains en soient friands !

Par ailleurs, pour peu que leur assurance soit un peu fragile dans le cadre du coït, parce qu'il leur faut être plus entreprenants et acteurs de leur sexualité, ou parce qu'ils se sentent un peu perdus dans un vagin dont ils sentiraient moins les contours, la fellation peut avoir leur préférence.

Mais que dire de leurs capacités relationnelles et de leur affirmation masculine, quand cette douceur devient systématique, voire résume leur sexualité, surtout s'ils y rejouent, de façon récurrente, le besoin de soin connu dans leur enfance ? Ne peut-on alors y entendre le contournement de difficultés que leur poserait la sexualité : doute sur leurs capacités, crainte de ne pas contenter leur partenaire, difficulté de la rencontre ?

Et imaginer la femme en position soumise, n'est-ce pas un angle de vue bien réducteur, car qui a le pouvoir de prodiguer ladite « gâterie » à l'autre ? À chacun, selon son point de vue, l'idée de son pouvoir !

Cela étant, toutes les raisons qui font de la fellation un délice peuvent être sources de malaise ou d'angoisse. À ce titre, cessons d'imaginer tous les hommes faits du même bois. Car, si douce soit la caresse buccale, encore faut-il être suffisamment en paix avec soi-même, son expression sexuelle et celle de la femme, pour s'autoriser l'abandon à cette bouche, susceptible... de mordre.

Quand on pense aux angoisses de castration que ne manque pas de fantasmer l'inconscient masculin, que dire de cette situation, on ne peut plus réelle, qui met en présence le phallus et la bouche possiblement dévorante ?

« Ses grandes dents excluent mes rêves de fellation les plus impétueux », écrivait Frédéric Dard. Craignait-il, par cet aveu, l'agressivité féminine, des... représailles ? Pourtant, même si techniquement la morsure, et la blessure, sont possibles, l'amputation relève surtout... du fantasme. Même victimes d'une agression, rares sont les femmes qui se défendent de la sorte.

L'angoisse de castration est essentiellement symbolique. Se retrouvant en position de « subir » cette attention, certains hommes peuvent avoir le sentiment d'être dépossédés de ce qu'ils associent à leur expression virile, à savoir la domination sur leur partenaire et le contrôle de la situation. Cette inquiétude a tout lieu alors de s'illustrer par une perte d'érection, ce dont témoigne le pénis soudain recroquevillé dans un repli protecteur sur lui-même.

D'autres hommes auront le sentiment inconfortable de se sentir infantilisés, renvoyés aux soins prodigués par leur mère. Pour d'autres encore, la difficulté sera dans le fait d'être vus. Sévères quant au regard sur leur propre sexe, qu'ils considèrent trop petit, trop fin,

curieusement courbé, à l'esthétique douteuse ou encore peu obéissant à leur volonté d'érection, ils auront tendance à imaginer le même regard de la part de leur compagne. Quand le coït permet le mélange, la confusion des sexes, la fellation les expose et, à ce titre, les inquiète... D'autres encore de craindre ce qui pourtant les excite au premier chef, mais accélère la survenue de leur éjaculation, déjà sur le fil.

Et puis, il y a aussi ces fellations tout en revendication... d'érection ! Ces caresses devenues injonction de mise au garde-à-vous, qui font peser sur l'homme un devoir de performance trop lourd pour qu'il puisse advenir, ou un devoir d'obéissance qui, quand il n'est plus un jeu, mais l'enjeu d'une lutte de pouvoir, fait l'inconfort et ainsi la résistance masculine.

Nous avons trop souvent tendance à penser que les hommes sont des mécaniques bien huilées et la sexualité une somme de pratiques conduisant au même dénouement immuable. Pourtant, parce que nous abordons la sexualité à partir de ce que nous sommes, chacun a son angle de perception, sa sensibilité. Ce sont eux qui dessinent nos libertés et nos inhibitions, face à la sexualité elle-même et face à la relation dans la sexualité.

Pourquoi les hommes échapperaient-ils à la diversité merveilleuse des émotions et des fantasmes ? Parce qu'elle serait typiquement féminine, indiscutablement la marque de la nature des femmes ? Chacun sait désormais la part de la culture dans l'attribution de tels stéréotypes pour ne pas vouloir, forcément, s'y conformer.

Alors bien sûr, tandis que la femme moderne ose plus volontiers l'audace des « sucettes à l'anis », comme le chantaient Gainsbourg et France Gall, elle peut risquer le malentendu et effrayer quand elle voudrait combler. C'est bel et bien le risque de la rencontre. Mais à ne point le tenter, point de magie ni de surprise.

La fellation est un préliminaire

Selon la définition du Larousse, le préliminaire est « ce qui précède, qui prépare à l'action, au fait principal ». Si l'on considère la fellation comme le moyen de l'éveil des fantasmes et de l'excitation, ou une mise en marche du pénis vers le coït, la fellation est, en effet, un préliminaire à la pénétration. Mais il nous faut alors supposer que celle-ci est, de son côté, considérée comme « le fait principal ». Or la fellation n'est-elle pas déjà l'expression de la sexualité et, plus que jamais, la rencontre de l'intime ? Voyons un peu de quoi il retourne...

Si l'homme reconnaît dans cette pratique le plaisir de pénétrer une bouche activement sensuelle, la liberté de l'abandon aux bons soins qui lui sont prodigués, la jouissance de se sentir tenu par cette muqueuse fermement contenant, et ce jusqu'à la survenue possible de son éjaculation, la femme elle, à défaut d'orgasme, y rejoue, dans la mesure où cela ne génère pas, à l'inverse, d'angoisses particulières, le plaisir des jeux oraux du nourrisson lors de la tétée.

Comme pour le mamelon d'alors, elle redécouvre l'art de faire réagir et de métamorphoser. Ce pouvoir lui fait fantasmer sa toute-puissance sur ce sexe qui n'est pourtant pas sien. Un sexe que son propriétaire n'aurait pas la capacité ou l'envie de dresser et que sa bouche contrôlerait à sa guise. Ce fantasme d'un pouvoir merveilleux permet à certaines de compenser les coïts qui les laissent sans voix, les font douter de l'érotisation de leur vagin et du pouvoir de celui-ci sur le pénis.

Mais à trop fantasmer son contrôle merveilleux sur cette verge, lorsque celle-ci, ainsi que le chante avec humour Linda Lemay, « a pris la décision de succomber à la paresse », il peut être, à contrario, douloureux pour la femme de réaliser son peu de pouvoir, et de

craindre alors, plus généralement, son incompétence charnelle.

Pourtant, il faut se rendre à l'évidence, quelle que soit l'adresse des divines caresses prodiguées, c'est heureusement encore et toujours à l'homme qu'il appartient d'en faire la source et l'expression de son plaisir. Que nous le voulions ou non, l'habileté féminine reste soumise aux craintes ou aux interdits de l'inconscient masculin. Comme l'écrivait Romain Gary : « La fellation peut évidemment être utilisée dans le cours normal de l'étreinte, mais certainement pas comme méthode de réanimation ! »

Parce que, comme tous les jeux érotiques, la fellation nous renvoie à la liberté que nous nous accordons, ou à nos inquiétudes, nous l'investissons, tous et toutes, différemment. Préliminaire systématique pour les unes, elle sera occasionnelle pour d'autres, une simple étape vers du plus intime, du plus impliquant. Tandis que certaines iront jusqu'à nier la particularité relationnelle qu'évoque ce face-à-face avec le sexe masculin, d'autres la considéreront comme une pratique sexuelle pleine et entière, témoignage de leur capacité à accueillir ce sexe d'homme, et la plus belle expression de leur art. Mais toutes les femmes aiment-elles vraiment, ou particulièrement, cette caresse bucco-génitale, ou ne contournent-elles pas autre chose, de plus difficile ou compliqué pour elles ?

La pénétration vaginale peut, en effet, être perçue trop intrusive. Quand c'est le cas, parce qu'elle sollicite une zone trop précieuse d'elle-même, ou, au contraire, un lieu craint, car lieu de pertes, ou de déjections, ou encore parce qu'elle investit un espace trop méconnu, sur lequel elles ont le sentiment de manquer de contrôle – qu'il s'agisse d'un contrôle musculaire ou de la compréhension de leur fonctionnement et de l'accès à leur plaisir –, la fellation va représenter l'acte sexuel le plus rassurant, et au travers duquel – leur adresse sexuelle félicitée par les réactions du pénis, son érection ou son éjaculation – elles se sentiront libres et belles de leur possibles performances.

Ainsi, évitant la pénétration et ses embarras, qu'elle encombre ou ne contente pas, certaines peuvent être tentées de réduire la sexualité à cette pratique. Elles trouvent pleinement leur plaisir à satisfaire leur partenaire de cette manière, car celui-ci leur renvoie l'image d'une femme très sexuelle, délicieusement coquine, très régulièrement

gourmande de lui, et qui sait parfaitement s'y prendre pour lui donner du plaisir.

Mais si l'un et l'autre y trouvent leur compte, à force de systématisme, même si la femme en est à l'origine, ses doutes peuvent violemment rejaillir : Que penser de cet homme qui ne se préoccupe pas de mon sexe ? Ne suis-je pas une femme qui mérite que l'on s'attarde sur elle ? Ne suis-je pas propriétaire d'un lieu magique à conquérir ? Mon sexe est-il sans intérêt, effrayant, sale ? Que penser de cet homme qui ne fait que réclamer et recevoir ? Que signifie cet égoïsme ? Est-il celui d'un enfant qui me réclame en position maternelle ? Que penser, au fond, de cet homme qui se montre et reste dupe de mon organisation ? Car, et aussi curieux que cela puisse paraître, si nous mettons tout en œuvre pour contourner nos difficultés, et craignons régulièrement d'y être confronté(e), plus inquiétant encore est de vivre dans ce que nous interprétons comme l'indifférence de notre partenaire, avec nos peurs, nos inhibitions, tapies dans l'ombre. Nous ne manquons pas de voir dans ses sollicitations à notre égard, son accompagnement vers d'autres horizons, et la confiance qu'il a en nous et notre capacité à oser dépasser nos difficultés, l'amour qu'il a pour nous.

Si la répétition de nos mécanismes témoigne de nos préférences, de nos talents et de nos facilités, elle dit aussi notre peine à oser la créativité, le renouvellement dans la rencontre et la découverte du corps de l'autre. Elle dit aussi l'habile contournement de nos inquiétudes et l'enfermement possible dans lequel nous cantonnons notre sexualité.

Il n'est évidemment pas question de mettre en doute le bien-fondé du jeu amoureux qu'est la fellation et ce qu'elle témoigne d'attention et de plaisir, pas plus qu'il ne s'agit de la définir « préliminaire » ou acte sexuel « à part entière » qui, en outre, viendrait se substituer au coït. À chacun la liberté de son écriture érotique. Mais, une fois de plus, peut-on imaginer que la liberté sexuelle puisse s'inscrire dans la répétition, se réduire à une obligation mécanique, faisant de la fellation une mise en route incontournable, ou limitative de notre sexualité ? Sauf, bien entendu, à considérer que nos limites, si réductrices soient-elles, sont l'expression de notre liberté, celle, bien légitime, de nous protéger lorsque nous préférons éviter ce qui ne

nous convient pas ou nous inquiète.

Faire une fellation, c'est simple et normal

D'abord, et d'une façon générale, pourquoi faudrait-il considérer que les jeux, attitudes ou postures, sexuels seraient simples ? De quelle simplicité parle-t-on, simplicité technique, psychique ? Et de quelle normalité ? Par rapport à quoi ? La morale, les considérations du plus grand nombre, les attendus pulsionnels physiques, psychiques, ou ce que l'on suppose les attentes... de l'autre ?

Il en va de la fellation comme du reste. Si, techniquement, elle n'est guère compliquée à accomplir, penser qu'elle serait simple pour tout le monde serait la considérer pourvue d'une neutralité... qu'elle ne possède pas ! Si tel était le cas, pourquoi provoquerait-elle, au choix, tant d'intérêt, de curiosité, d'embarras, de répulsion, de convoitise ? C'est bien qu'elle fait écho aux représentations, fantasmes ou interdits, qu'abrite notre psychisme. Au-delà de la culture, voire de la caricature, c'est bien tout ce à quoi elle nous renvoie, affectivement et symboliquement, qui la rend accessible, source de curiosité et de plaisir ou, à l'inverse, tout à fait rebutante.

Notre regard sur la vie, nos jugements sur la valeur des situations et des pratiques nous révèlent et témoignent de notre spécificité et de notre histoire. Si encombrée soit-elle, c'est eux qui déterminent et nos aspirations et nos aversions. Ainsi, c'est bien à chacun de nous qu'il revient de décider si la fellation, par exemple, est une pratique qui nous convient ou pas.

La morale, quant à elle, change son fusil d'épaule tout au long de l'histoire. De nos jours, non contente de ne plus regarder avec sévérité les pratiques sexuelles non reproductives, elle va jusqu'à encourager, au nom de la liberté de jouir sans entrave, les plaisirs tous azimuts. Mais quand l'encouragement devient la norme, norme à laquelle les

femmes mesurent la valeur de leur épanouissement – en particulier sexuel –, où est passée cette liberté revendiquée en 68 ?

Si nos pulsions corporelles, quant à elles, nous invitent à l'accueil de l'excitation, les désirs oraux sont prioritairement alimentaires avant d'être éventuellement sensuels !

C'est donc bien du côté du psychisme que s'inscrit, dans notre catalogue érotique, l'éventualité de la fellation. Mais quand celle-ci ne s'invite pas au rendez-vous amoureux ou qu'au contraire, s'y invitant, elle l'assombrit, pourquoi faudrait-il, en ne la désirant pas, se sentir anormale ? Pour qui faudrait-il être à l'aise avec la fellation ? Pour soi ? Pour l'autre ? Pour montrer à notre partenaire combien nous l'aimons, et combien nous avons les moyens de le combler ? Ne serions-nous pas alors, ou plutôt, guidées par la peur de le décevoir, de ne pas avoir le pouvoir de nous l'attacher ? Pourtant, n'est-ce pas dans le respect de nos désirs que nous nous donnons le plus de chance d'ouvrir le champ de nos possibles, et ainsi de témoigner de notre amour, de nos capacités érotiques et de notre aptitude à combler le besoin de l'autre d'être aimé et désiré ?

La fellation, tant elle contraint à un face-à-face avec le sexe de l'homme et réveille tout l'imaginaire féminin et les défiances à son égard, n'a rien d'anecdotique. Comment ne pas comprendre la difficulté qu'elle peut représenter pour l'un ou l'autre ? Il peut y avoir une grande différence, en effet, entre la représentation imaginaire que l'on a du sexe de l'autre et ce qu'il est en réalité. Une grande différence aussi entre la capacité à l'accueillir en son sexe, et le regarder, le manipuler, le sentir et en découvrir les contours. Quand la pénétration vaginale, par la distance visuelle, permet une certaine mise à distance du sexe de l'homme et de la compréhension que l'on en a, une sorte de voile pudique posé sur la mise en acte sexuelle et la possibilité de se déresponsabiliser dans une posture plus passive, la fellation, elle, oblige au gros plan anatomique et à assumer une position active. Une femme peut s'y sentir impudique, et coupable de cette indécence. Elle peut également confondre l'image qu'elle propose d'elle-même, dans cette position, avec celle véhiculée par la pornographie, et s'en sentir blessée.

Par ailleurs, à l'instar du baiser, la fellation renvoie à l'éveil de la zone orale qu'est la bouche et au premier lien à l'autre, la mère. De

cette première histoire relationnelle, et des sensations qui lui seront associées, faites par exemple de confiance, de douceur et de simplicité ou, au contraire, de brutalité, d'insécurité ou de frustrations, nous aurons tendance à stigmatiser, en cette zone orale, l'expression de notre pouvoir ou de notre soumission, de notre aisance ou non, et ainsi de notre plaisir ou de notre violent rejet. Dans l'expérience malheureuse, par exemple, des contraintes alimentaires vécues dans l'enfance, une cuillère trop souvent enfournée au fond de la gorge, pour contraindre la petite fille rebelle qui ne voulait pas manger, par un parent obligeant à la soumission, peut avoir des conséquences notamment sur la tranquillité à la fellation à pleine bouche, surtout si elle est maladroitement proposée, voire imposée.

Parce que le pénis, en outre, n'est pas seulement l'organe sexuel, mais aussi celui de la miction, on comprendra que certaines puissent le concevoir sale et dégoûtant, et associer la possibilité de l'éjaculation à une déjection, tout aussi peu alléchante. Que l'éducation de certaines ait insisté sur le fait que tout ce qui était dans le slip, ou la culotte, était sale ne manquera pas d'accroître leur appréhension. Il va de soi, par ailleurs, que le manque de soin que l'homme accordera à son pénis, toute la journée enfermé dans son caleçon et urinant régulièrement, n'aidera nullement la femme à poser un regard gourmand sur lui. Il est très légitime aussi qu'une femme n'ait pas envie d'absorber du sperme, que ce soit parce que la texture, ou l'odeur, lui déplaît. Question de goût ou d'imaginaire, qu'importe, et ce, même si ce qui dégoûte, ici et de cette façon, est aussi ce que la femme considère, ailleurs et autrement, comme le bien le plus précieux pour faire ses bébés. Une ambivalence qui vient aussi du fait que l'absorption orale peut faire écho aux phobies alimentaires de l'enfant, à ses peurs fantasmées de contamination et de fécondation, qui lui faisaient tout trier par couleur, par forme, détester les mélanges, identifier chaque microparticules d'épice ou d'herbe aromatique.

La fellation n'inspire pas à chacune les mêmes fantasmes, et ses enjeux, selon les moments, ou ce que nous sommes, ne sont pas les mêmes. Rassurée ou inquiète, nous évoluons. L'autre, de son côté, alimente incidemment nos craintes ou nos envies d'envol. Son comportement parfois nous encourage, et dessine nos goûts, d'autres

fois nous rebute, et provoque nos dégoûts. Mais ce qui se joue au sein de la relation peut aussi faire les enjeux particuliers de la fellation, ses interdits ou bien ses libertés. Selon ce que l'on partage, ou ambitionne, elle sera alors acte d'amour, pratique répugnante, ou passage obligé.

Quoi qu'il en soit, au même titre que tous les jeux érotiques, la fellation n'échappe pas à nos histoires personnelles. À chacune de s'y reconnaître ou non et, le cas échéant, de faire respecter son choix. Comme le disait les Nuls, non sans humour, « Les femmes qui refusent de faire une fellation, on les appellera désormais les non-d'une-pipe ! » Qu'on se le dise !

Toutes les femmes aiment le cunnilingus

Imaginez ! Vous étiez deux, et voilà tout à coup qu'il a... disparu. Il n'est plus qu'un souffle chaud qui s'aventure entre vos jambes, qui, elles, résistent. Non, elles s'ouvrent. Le temps s'arrête. Son souffle aussi. Que se passe-t-il ? Que fait-il ? Que regarde-t-il ? Ouf ! Voilà que sa respiration reprend, puis une langue molle, sûre et chaude, s'aventure sur votre vulve. Elle dessine vos contours, vos lèvres, votre clitoris. Elle s'enhardit plus encore, glisse en vous, et vous fouille avec gourmandise. De votre côté, vous avez de longue date abandonné toute idée de résistance et découvrez, vos deux genoux écartés de part et d'autre sur le matelas, la soudaine souplesse de vos membres. Offerte, vous vous sentez offerte, mais à qui ? À qui, sinon votre plaisir, dont cet homme s'est fait aimablement, habilement, l'artisan ? Car oui, oh oui, vous avez aimé cela !

Non ? Pas vous ? Il est vrai que, si délicieuse, douce et sensuelle, soit l'embrassade, pourquoi serait-elle du goût de toutes ? Tandis que les yeux des unes brillent à sa seule évocation, d'autres restent imperturbables, ou se rétrécissent, se replient, dans un besoin instinctif de protection. Curieuse alarme... quand on ne leur veut que du bien.

La question ne serait-elle pas, au-delà de ce qu'on leur veut, ce qu'elles s'accordent, compte tenu de leur histoire et de leur lecture de ce qui est alors à l'œuvre ?

Toutes les femmes ne vivent pas leur sexe avec la même tranquillité. Pour recevoir cette câlinerie, il faut en effet oser s'exposer, oser laisser son sexe à la vue et à l'observation de l'autre. C'est une chose d'accepter la pénétration, d'imaginer que les sexes s'arrangent entre eux. C'en est une autre d'être regardée dans ses plis

et replis comme on ne s'est peut-être jamais vue soi-même. Le cunnilingus requiert une grande confiance en l'autre pour le laisser envisager si crûment ce que nous avons de plus intime. Ne va-t-il pas l'évaluer, l'analyser, le comparer, peut-être ?

Quand, dans la pénétration, la femme envisage son sexe à l'aune de ce qu'il procure de douceur et de plaisir, dans le cunnilingus, il la confronte au réel de sa chair. Et c'est certainement sur ce point que les femmes sont souvent plus inquiètes que les hommes. Plus habitués à la vision de leur sexe et de ses productions, ils sont, de la même manière, naturellement curieux de ce qui se trouve sous les jupes des filles. Ainsi, la confiance à leur accorder ne dépend pas, ou pas seulement, de leur bienveillance, mais bien de ce que la femme projette de son regard sur elle-même.

Comment, sans être paisible quant à ce sexe de femme, sans être fière de ce qu'il représente, ou tout du moins heureuse de cheminer avec lui, comment envisager la mansuétude du regard de l'autre ? Si nous le fantasmons laid, pendant, perlant, sale, lieu de déjection, ou encore blessure, comment laisser des yeux, des lèvres, une langue s'en approcher ? Dans un tel jugement de soi, faire du cunnilingus un acte de jouissance est compromis. D'autant qu'il invite la femme à oser seule l'expression de son plaisir, quand le coït permet d'abriter la singularité de son émoi dans l'écho de plaisirs partagés.

Lorsque ce sexe ne semble pas exulter sous la caresse, en raison d'une trop grande inquiétude ou tout simplement du non désir de cette émotion particulière, que faire de ce temps qui paraît infini et où monsieur s'affaire sans relâche, mais... sans écho ? Soucieuses de répondre à la sollicitude, au désir ou à l'effort masculins, certaines font le choix de simuler, afin de précipiter la survenue d'une pénétration qui les expose moins et leur apporte la tranquillité des tendresses partagées.

Quant aux hommes, s'ils sont nombreux à aimer goulûment cette embrassade, ils sont tout aussi nombreux à se sentir malhabiles, désorientés, encombrés, ou dérangés par les odeurs et les substances, et préfèrent ne pas s'y adonner. D'ailleurs, s'ils s'y livrent, et que cette caresse puisse faire naître le plaisir de leur partenaire, leur inquiétude, leur suspicion, leur maladresse fera assurément écho en elle, tant elle se sent à la merci d'un regard, d'un dégoût.

De même, à trop de délicatesse parfois, l'inquiétude féminine monte, s'installe et coupe court à tout abandon au plaisir. En revanche, à trop d'approximation, c'est l'exaspération ou la frustration qui occupe et envahit les esprits. Ah, qu'il peut être complexe de donner et prendre du plaisir !

Le cunnilingus, comme toutes les pratiques sexuelles qui ne sollicitent que l'un des deux partenaires, pose plus que jamais la question, pour l'une, de l'accueil de son sexe, objet d'attention, et, pour l'autre, de la découverte et du regard à poser sur ce sexe.

Il est aussi question, pour la femme ainsi sollicitée, de l'idée qu'elle se fait de sa capacité, et de sa légitimité, à jouir très officiellement, et pour l'homme, de son adresse à lui en donner l'opportunité. Parce que l'un fait et l'autre reçoit, on ne peut se cacher derrière l'agir ou le ressenti de l'autre, comme c'est le cas dans le cadre de la pénétration.

À ce titre, ce baiser génital est loin d'être anecdotique et certainement pas un passage obligé, ni pour l'un ni pour l'autre. Il ne peut être qu'une aventure, osée ou risquée, au détour de laquelle, quoi qu'il arrive – ou n'arrive pas –, chacun se révèle dans son humanité.

Le porno booste la libido des hommes

Booster, c'est doper, fournir de l'énergie. Tiens, tiens, est-ce à dire que la libido des hommes en manquerait ? Que leur excitation et leur désir ne pourraient venir que d'une source extérieure, d'une femme ou, à défaut, de morceaux de féminin mis en scène ? Les hommes imagineraient-ils eux-mêmes qu'il leur faudrait puiser en elles, ou sur elles, leur expression virile ?

« Ce n'est pas de mon mari dont je doute, mais de toutes les femmes dont je me méfie », dit l'une. « Le propre des femmes, c'est d'être des allumeuses », ajoute, sous couvert de plaisanterie, un autre. Des cheveux à l'air libre, une jupe légère, un décolleté... ces images auraient donc, à elles seules, le pouvoir d'affoler les hommes ?

Disons-le tout de suite, on a beau l'attribuer à l'autre, nous sommes bel et bien responsables de notre désir. Tant et si bien, d'ailleurs, que même Viagra et consorts ne peuvent faire l'économie du désir préalable de l'homme pour lui permettre une érection.

Mais si nous sommes, femmes et hommes, à l'origine pleine et entière de notre désir, celui-ci, en revanche, nous fait tendre vers, vers quelqu'un, une situation et des images, qui nous agréent, et éveillent notre imaginaire érotique, car le désir est l'expression de fantasmes majoritairement inconscients qui trouvent dans le réel matière à s'autoriser et à s'exprimer.

Hommes et femmes cependant appréhendent leur excitation différemment ; celle-ci, dès lors, ne s'appuie pas sur les mêmes ressorts.

Dans son enfance, le jeune garçon expérimente la pulsion sexuelle à travers la manipulation de son pénis. À l'information visuelle que lui fournit son sexe, il associe naturellement le désir et le plaisir

rencontrés. Dans ce même temps de découverte, la petite fille, de son côté, ne trouve pas les appuis visuels évidents que connaît le garçon. Ne voyant pas son sexe, elle n'en est pas moins riche pour autant, puisque son toucher et ses sensations l'invitent à comprendre son sexe et accueillir son plaisir par le biais de son intuition et de l'élaboration d'images mentales.

Les hommes ont donc une certaine propension à lier l'excitation sexuelle à la vue et à chercher ce point d'appui pour accompagner leur élan libidinal, tandis que les femmes vont préférer cultiver l'imaginaire. On peut ainsi comprendre l'intérêt plus grand des hommes pour la pornographie, quand les femmes, loin d'être plus prudes, lui préféreront souvent l'érotisme et ce qu'il suppose.

Mais que comprendre du recours systématique de certains hommes à la pornographie, au nom de la mise en route de leur excitation ? Pourquoi leur libido n'arriverait pas ou peinerait à s'exprimer autrement ?

Si l'homme et la femme abordent l'érotisme par des voies différentes, ni les uns ni les autres ne sont tranquilles dans son accueil, tant ils s'inquiètent de ce qui pourrait en jaillir et ainsi révéler d'eux-mêmes. L'envie de posséder l'autre et celle d'être possédé, ce qu'elles traduisent de notre organisation inconsciente – tantôt sadique, tantôt masochique – peuvent en effet s'avérer troublantes. Tous les moyens psychiques pour se déresponsabiliser un tant soit peu de ces pulsions seront alors mis en œuvre.

Les femmes auront tendance à se protéger en réduisant leur désir à la stricte réponse au désir masculin, ou en ne cherchant pas à se confronter au réel du sexe, mais en l'imaginant secrètement et, le cas échéant, en refoulant leurs fantasmes. Si les hommes, quant à eux, tendent plus naturellement vers une confrontation plus directe et spontanée au sexe et à l'acte sexuel lui-même, ils trouveront dans la pornographie, par exemple, le moyen de se protéger de leur imaginaire, susceptible de les déborder et de trahir notamment ce qu'ils perçoivent comme une expression agressive d'eux-mêmes et de leurs désirs.

Ainsi, l'image pornographique rend compte d'une relation sexuelle réductrice, dépourvue d'affectif, et en suffisamment gros plan pour sembler avoir tout dévoilé, tout dit de « la chose », et ainsi couper

court à toute fabrication imaginaire personnelle. Elle peut, de cette façon, être perçue comme un cadre restrictif qui orchestre la relation sexuelle et dédouane l'homme de la construction fantasmatique qui accompagne ses pulsions. Cette caricature de la rencontre et du féminin – car il ne s'agit pas d'autre chose – lui permet de s'autoriser la brusquerie à laquelle pousse la pulsion sexuelle, de fuir, ou de cadrer, un désir perçu agressif, que le film, par son aspect caricatural semble cautionner, normaliser et endosser.

Le scénario pornographique écrit les tenants et aboutissants du coït et donne l'illusion de circonscrire le mystère que contient la femme et, plus largement, la rencontre. Car toute la difficulté de la sexualité réside justement dans la rencontre de cet autre différent, objet de désir et source d'émotions potentiellement incontrôlables. La relation, qu'elle soit sexuelle ou amoureuse, contraint à mêler son excitation et son plaisir, la liberté de ses émotions et de ses sentiments à ceux de l'autre.

Plus que jamais, notre époque abonde de schémas relationnels sexuels, autant de stéréotypes facilitant la fuite de son propre désir au bénéfice de l'adhésion au modèle. Mais lorsque l'image devient « la » référence, et la pornographie dépendance, se creuse un fossé de plus en plus profond entre l'homme et sa partenaire, entre ses attentes et ses possibilités. Plus l'excitation sexuelle se construit par l'entremise de la scénarisation pornographique, moins elle rend compte de la réalité de la rencontre avec une femme, et plus l'angoisse de la performance, ou le doute sur sa virilité, se fera ressentir.

À défaut d'énergie sexuelle boostée, c'est bien l'anxiété de la performance et l'inhibition dans la relation qui s'en trouvent accentuées. Car ce qui fait la richesse et la puissance de la sexualité, c'est la capacité à faire avec soi et à faire avec l'autre. C'est la capacité d'oser la rencontre, à savoir, oser les émotions, les sentiments, les loupés, les tiraillements entre désir et culpabilité, que la pornographie voudrait littéralement effacer.

Pour enrichir sa sexualité, l'homme ne peut faire l'économie de chercher en lui et de puiser au sein de sa relation de quoi alimenter son désir.

Tous les hommes aiment les gros seins

Plus ils sont gros, plus ils semblent accueillants, généreux, source inépuisable de satisfaction, de réconfort et de sécurité. Mais tous les seins ne sont-ils pas énormes... du point de vue de l'enfant qui les attend, telle une bouée de sauvetage, qui les tète, qui s'écrase paisiblement contre eux, les malaxe de ses petites mains et s'endort repu ? Comment pourraient-ils être imaginés autrement que gros, tant leur pouvoir est grand ? Devenus adultes, les hommes, pour autant, les préfèrent-ils ainsi ?

Mamelles de chair ou biberon, qu'importe (ou presque), les seins symbolisent le soin maternel à travers lequel se noue une relation intime faite de chaleur, de plaisirs, de confiance, et par lequel s'apaisent les tiraillements douloureux de la faim. Un sein imaginé dodu, à la mesure de ce plein de lait et de possibles, un sein qui va représenter à lui seul l'exclusivité du lien et l'attention maternelle tout entière tournée vers son petit... Comme Proust avec sa madeleine, l'homme retrouve, à la vue d'une poitrine copieusement rebondie, la charge émotionnelle qui le renvoie aux douceurs et aux réparations d'antan. Quand bien même celle d'hier eût été menue, de mémoire d'homme, elle était gorgée de plaisirs à donner.

Par ailleurs, tout à son interrogation quant au sexe féminin, tout en creux et en fente, qui ne se compromet que peu dans l'expression visible de son désir et de son plaisir, comment l'homme ne verrait-il pas dans les gros seins une expression sexuelle enfin évidente, à l'image de son propre sexe, et, à ce titre, rassurante... Patrick Coutin ne chantait-il pas, dans les années 1980, « Leurs poitrines gonflées par le désir de vivre ! » Gonflées, comme le serait une verge qui témoigne de l'excitation ?

De gros seins donc, qui semblent augurer, pour l'œil qui s'y pose, l'accueil et la totale disponibilité féminine.

De leur côté, conscientes de leurs atours, les femmes, à l'occasion, ne manquent pas d'en faire l'expression de leur érotisme. « Regardez-moi dans les yeux. J'ai dit... les yeux ! », s'amusait la pulpeuse top model Eva Herzigova, dans la publicité écrite par Frédéric Beigbeder pour un soutien-gorge permettant de belles protubérances, mises en valeur – à l'instar du pistil des fleurs – pour attirer... le mâle.

Mais l'inconscient ne se limite pas à ces évidences. Il invite, témoignant de sa richesse, à la danse des contradictions. Ainsi, leur poitrine dardée en avant, que comprend l'homme du message féminin ? L'entend-il toujours comme l'expression du plaisir des femmes à manifester leur spécificité, ou comme l'expression agressive inconsciente d'une rivalité avec lui ? Gros, imposants, ne risque-t-il pas d'y voir une remise en question de son pouvoir ?

Si, dans un premier temps de notre histoire, mus par notre pulsion de vie, les seins sont objets de désir, pour cette même raison, les gros seins peuvent devenir, plus tard, objet de crainte. Le risque, pour le petit garçon devenu grand, de voir ré-émerger, dans le cadre de la sexualité, son émotion d'enfant pour sa mère, teinte de dégoût pour ces seins qui lui rappellent soudain le souvenir du plaisir partagé, et, qui sait, du désir œdipien. Et puis, toutes les histoires d'enfant et de leur maman ne se ressemblent pas.

Réalité ou interprétation de la réalité, selon qu'elle fut perçue étouffante, intrusive, possessive, démesurément toute-puissante en somme, l'enfant aura nourri une piètre image de lui-même : soumis, impuissant, et dépendant. Les gros seins vont alors, pour lui devenu adulte, représenter cette démesure dans le duo homme-femme et nourrir sa crainte de ne pas être, d'une manière ou d'une autre, à la hauteur. Il leur préférera de petits seins, aux accents imaginés de fragilité, lui permettant d'endosser le rôle puissant d'un phallus au pouvoir de combler.

Selon qu'il a souffert du manque de l'attention maternelle, l'homme aura tout lieu de nier son désir envers les poitrines qui symbolisent les douloureuses frustrations émotionnelles. La toute-puissance de ces seins-là résidait dans leur pouvoir d'être désirables, de rendre dépendant, de faire désespérément languir et atrocement

souffrir. C'est alors, dans un contre-investissement de son désir refoulé, auprès de petits seins qui n'osent pas l'arrogance que l'homme trouvera son autonomie et sa sécurité relationnelle auprès d'une femme.

Par ailleurs, dans le jeu amoureux, quand se fait l'emballlement des baisers et des caresses, l'homme, tout à son excitation et son envie de posséder chaque partie de ce corps de femme, ne manque pas de s'amuser à titiller les seins, les mordiller, les téter peut-être. Si les petits seins supposent la taquinerie, la provocation, la tentative de déstabiliser et la recherche appuyée d'exciter, lorsqu'il s'agit de gros seins, il arrive, la raison raisonnant, que sonne le glas de ce tendre plaisir archaïque, tant l'homme se trouve surpris d'être soudain dans la position d'un nourrisson enfoui dans cette poitrine généreuse.

De ce point de vue, certaines femmes, aux petits ou gros seins, ont elles-mêmes en horreur ces jeux qui les renvoient à une posture maternelle et, de fait, dévirilisent leur partenaire, ou alors les inquiètent, et les voilà qui se jugent, souvent sévèrement, de ressentir un plaisir érotisé dans cette position, réputée maternante. Nourriraient-elles, de leur côté, quelques désirs incestueux ?

Qu'il les aime gros ou les préfère petits, le regard que pose l'homme sur les seins, plus que sur n'importe quelle autre partie du corps féminin, est empreint de son histoire d'enfant. Une histoire qui ne peut être que complexe, tant elle est au cœur de ses premières ambivalences à l'égard de sa mère ; un personnage par ailleurs décrit dans les contes, tantôt fée, tantôt sorcière, source d'élixir ou de poison...

Que la mode mette les seins au balcon, ou pas, ne change en rien la spécificité du regard et du goût de chacun pour eux. Toutefois, dans la sérénité de sa vie amoureuse, l'homme se permet parfois les surprises d'un autrement, réparant les frayeurs passées à l'égard de ces lolos rebondis, ou redonnant du galon aux petites poitrines mandarines, ou autre poitrine d'ange.

Enceinte, la libido décuple

La grossesse étant un évènement majeur dans la vie d'une femme, il serait étonnant qu'il soit sans conséquence. Faire un enfant donne à la femme le sentiment merveilleux d'être, plus que jamais, en pleine possession de ses capacités, de tout son pouvoir, dont elle fait, à cette occasion, la belle démonstration. Pensez donc, créer de l'humain ! N'est-ce pas extraordinaire ? Quelle merveilleuse arrogance qui ose la rivalité... avec Dieu ! Ou, plus proche d'elle, avec sa propre mère !

« Nos désirs sont les pressentiments des possibilités qui sont en nous », écrivait Goethe. Faudrait-il s'étonner que la mise en œuvre de ses facultés puisse entraîner chez la femme, à moins d'un sentiment de culpabilité, une sensation de liberté merveilleuse, une idée que tout est possible, une autorisation à la plénitude, une place affirmée, et que sa sexualité en soit le reflet ?

Toutefois, si la nouvelle organisation hormonale valorise les atouts féminins, donne plus que jamais sa légitimité au corps, à ses rondeurs, et nourrit la fonction et le désir sexuel, ne nous y trompons pas. Alors que d'aucuns voudraient, une fois de plus, réduire le désir féminin à une affaire d'hormones, ce n'est pas parce qu'une femme enceinte jouit de généreuses productions hormonales que son désir est nécessairement au rendez-vous ! De même, sa défaillance ou son absence de désir ne prive nullement la femme de sa sensualité et de sa disponibilité en la matière.

Souvenons-nous d'abord que la libido, « métaphore utilisée par Freud pour désigner l'énergie des pulsions sexuelles¹ » – et non les pulsions elles-mêmes –, s'éveille vers l'âge de deux ans et demi, trois ans, quand les femmes ne sont ni enceintes, ni même pubères ! Elle est un élan, l'éveil d'un nouveau regard sur le monde et sur la spécificité

de chacun par rapport à celui-ci. D'ailleurs, plus tard, si l'adolescence fait l'agitation sexuelle, la femme ne trouve pas nécessairement, pas plus que l'homme, l'envie immédiate et la liberté du passage à l'acte, loin s'en faut.

En revanche, de même que, au cours de la puberté, chacune des évolutions corporelles dessine la nouvelle interprétation des relations aux autres, le repositionnement de soi, sexué, et les possibles associés, la grossesse invite inévitablement la femme à revisiter sa position, celle de fille par rapport à sa mère, de femme dans la société, et d'être sexuel auprès de son compagnon. La libido s'en trouve bien évidemment bousculée. Mais si elle peut se réveiller ou se révéler, tant la grossesse représente une réalisation merveilleuse, elle peut tout aussi bien s'endormir ou s'éteindre. C'est, une fois encore, l'interprétation de son regard sur elle-même qui fait les libertés de la femme ou le besoin de se protéger.

Certaines femmes, tout à la plénitude procurée par le fait d'être enceinte, cette démonstration de l'accomplissement de leur « grand œuvre », ou d'autres, comblées par le sens enfin trouvé à leur existence, se sentent pleines, remplies, suffisamment accomplies pour ne pas chercher un enrichissement supplémentaire au travers de la sexualité.

Bien entendu, ce désintérêt pose la question du statut qu'elles accordaient jusque-là, consciemment ou non, à la sexualité. Le regard sur la spécificité physiologique de leur sexe les faisait-il le sentir vide, et leur désir témoignait-il alors du besoin de le combler, par un pénis ou un enfant ? Celui-ci conçu, la sexualité aurait-elle perdu sa fonction ? Le pénis était-il envisagé possiblement envahisseur, et la grossesse en serait alors l'effrayante démonstration, obligeant à se protéger de toute nouvelle invasion ? La sexualité est-elle perçue comme le témoignage d'une certaine agressivité, dont il faudrait, dès lors qu'on est enceinte, protéger l'enfant ?

D'autres encore ont un désir sexuel inhibé par la grossesse, parce qu'elles trouvent difficile de concilier psychiquement maternité et sexualité. Ne parvenant pas à oublier la présence de leur bébé, elles ont le sentiment que faire l'amour serait l'y inviter, un mélange des genres qui, on le comprendra aisément, stoppe net tout élan. Ce qui ne les empêche pas, cette étape passée, de retrouver le chemin de leur

érotisme.

D'autres, en difficulté quant à ce corps qui se transforme jour après jour, se retirent momentanément de toute dimension sexuelle. De la même manière, quand la grossesse est vécue comme quelque chose d'épouvantable, la perte de sa jeunesse, une déformation possible à venir, ou le compte à rebours qui amène à la mort, comment la libido pourrait-elle se développer ?

Cela étant, la grossesse est rarement perçue de bout en bout de la même manière. Chaque mois connaît son lot d'interrogations, de réponses, et ainsi de disponibilité ou de positions défensives. Une deuxième grossesse ne sera pas forcément vécue de la même manière que la première. Elle sera, pour les unes moins triomphante, plus banalisée, pour d'autres plus sereine, libre et apaisée.

Mais comment oublier que le désir est aussi une histoire relationnelle et qu'il interagit avec l'accueil que les hommes font, de leur côté, de la grossesse. Un homme, mal à l'aise avec ce dont sa compagne, enceinte, témoigne – qu'il s'agisse de sa posture maternante (lui faisant craindre une relation incestuelle), de la puissance de son pouvoir de fabriquer la vie (posant la question de son propre pouvoir à lui), ou des modifications dont le corps féminin est l'objet (déséquilibrant ses repères dans l'étreinte ou bousculant son érotisme), ou encore de l'enfant auquel il pourrait craindre de faire mal lui-même (révélant ainsi une agressivité expression de sa rivalité) – l'homme peut voir, lui aussi, son désir diminuer ou s'éteindre.

Selon ce que raconte être enceinte et devenir parents, hommes et femmes redéfinissent, durant cette période, consciemment et inconsciemment, leur position et la couleur de leur lien. Cette réorganisation fait les fluctuations de leur désir. Si, d'aventure, celui-ci devait se faire silencieux, c'est aussi une étape dont le couple peut s'enrichir pleinement.

Nul besoin d'être de tous les rendez-vous sexuels pour former un couple cohérent et aimant.

Les enfants sont des tue-l'amour

À l'instar d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon, nous fantasmons volontiers la relation amoureuse comme la rencontre avec notre moitié perdue, et la fusion retrouvée. Le corps à corps de la sexualité en est l'expression la plus aboutie : l'un dans l'autre mêlés, et jouissant l'un de l'autre, nous nous laissons aller aux délices de ce délire psychique. Tant et si bien d'ailleurs, qu'il n'est pas rare d'avoir l'idée de sceller la réunion de ces deux chairs incomplètes par la conception d'un enfant qui, mini-soi/mini-l'autre idéal, en sera, à coup sûr, l'incarnation. Et quand l'idée, jointe au désir de parentalité, se fait poupon, cet être bien réel, qui ne cesse d'être lui-même, bouscule quelque peu la rêverie...

Bien avant d'être capable de générosité, l'enfant n'est qu'appels et sollicitations. Certes, ses parents s'émerveillent de leur création, se cherchent çà et là dans ses sourires et ses moues boudeuses, hument le plaisir de se sentir indispensables. Mais celui qui devait témoigner de la puissance de l'attachement entre deux êtres ne tarde pas... à faire diverger les regards et les attentions. Il oblige, inévitablement, à reconsidérer la relation et ses mécanismes fantasmatiques. Femme et homme, amants complices devenus père et mère, sont mis à l'épreuve puisqu'il faut partager, partager le temps, l'espace et les tendres attentions.

Comme toujours, la triangularité fait les frustrations, et particulièrement celle du père qui trouve difficilement sa place, face au tandem mère/enfant, indispensable des premiers temps. En effet, même si les femmes se sentent parfois dépassées par les événements et les exigences de leur petit, portées par le plaisir de se réaliser dans leur maternité et le besoin de sécuriser leur enfant, elles ne laissent,

souvent sans y prendre garde, que peu de place à leur compagnon, dont elles craignent l'inexpérience ou la brusquerie, expression parfois, il faut bien le dire, d'une certaine agressivité inconsciente de leur part.

À leurs yeux de mère, seuls leurs gestes, donc, semblent convenir aux besoins de leur enfant. D'ailleurs, lorsque l'homme adopte par mimétisme ces us et coutumes, elles ne manquent pas, paradoxalement, d'en être agacées, craignant d'être détrônées. Ainsi, si une posture paternelle virile fait craindre la femme pour son petit, une posture féminine de sa part ne l'encourage pas davantage à la tranquillité de la relation.

Entre les attentes de l'un et celles de l'autre, et les craintes imaginées, on comprend les hiatus qui font les rendez-vous manqués. Comment la sexualité n'en serait-elle pas affectée ?

La nature est ainsi faite que le corps des femmes, non content de concevoir et mettre au monde, s'organise, après la naissance, aussi merveilleusement pour répondre aux besoins du nourrisson. Ainsi l'hypophyse, par une diminution des sécrétions de dopamine, inhibe un temps le désir des femmes, et, en sécrétant la prolactine – l'hormone de la lactation –, installe une interdépendance entre la mère et son enfant.

Au besoin du sein maternel d'être vidé correspondant celui de son petit d'être nourri, on peut concevoir, en des temps où seul l'allaitement était envisageable, que ce mécanisme physiologique a contribué à la survie de l'espèce. La tétée soulageait la femme et, sa libido en sommeil, elle se trouvait sexuellement moins réceptive à l'homme, et, de fait, ne risquait pas une nouvelle grossesse qui aurait tari son lait et mis en péril son enfant.

Fantastique, convenons-en, même si notre société moderne voudrait nier l'intérêt des ralentissements, pauses, ruptures de rythme, et autres silences, pour n'accueillir que les victoires, les performances tous azimuts, les excitations de tout poil et les jouissances tonitruantes ! Pourtant, comment ne pas comprendre que les femmes, pour se réapproprier leur corps après la naissance, trouver une organisation pérenne pour gérer leur fatigue et leur sommeil bousculé par le nouveau venu, aient besoin de temps ? Et comment ne pas entendre la demande de sexualité de leur compagnon, bien que

parfaitement légitime, comme une attente supplémentaire, souvent ingérable, quand elles n'aspirent qu'à se retrouver ou à être protégées à leur tour ?

Bien sûr, leur amoureux ambitionne le plus souvent de leur donner du plaisir. Mais ce joli projet nécessite malgré tout une position active de la part des femmes, quand elles sont à l'affût du moindre espace pour se mettre, un tant soit peu, sur pause. D'autant que certaines décèlent parfois dans cette sollicitation une rivalité possible avec l'enfant et un besoin de leur compagnon d'être rassuré quant à ses prérogatives. Comment désirer paisiblement si cette demande renvoie les femmes à la responsabilité, culpabilisante, de la frustration masculine, ou quand celui-ci s'installe, du fait de cette attente, dans une position enfantine ?

La plupart du temps, les semaines passant, la biochimie retrouve son organisation. Désir et plaisir sont à nouveau présents, et le couple retrouve une intimité... À moins que des interdits posés par l'inconscient ne fassent de l'enfant le prétexte pour ne pas avoir de vie sexuelle.

Parce que mettre au monde témoigne d'un pouvoir important, la maternité peut représenter une jouissance. Certaines femmes, ainsi comblées, se détourneront d'autant plus de la sexualité que celle-ci était le vecteur, non pas d'une expression révélatrice d'elles-mêmes, mais de leur projet d'enfant. Elles préféreront leur rôle de mère à des relations où elles se sentent en difficulté.

Certains hommes vont aussi mettre un frein à leur libido. Peuvent-ils s'autoriser à désirer une femme devenue... une mère ? Quand bien même n'est-elle pas la leur, leur inconscient les confronte aux fantasmes œdipiens de leur petite enfance et leur fait craindre l'expression d'un passage à l'acte. Il leur faut aussi faire face à leurs élans tantôt désespérés, tantôt presque capricieux. Plus que du désir pour leur compagne, n'éprouvent-ils pas de la colère ou de l'agressivité envers celle qui s'est détournée d'eux ? Par culpabilité et besoin de reprendre le contrôle sur ces élans archaïques, ils préféreront rester... de marbre.

Même si l'enfant est un puits d'attentes et de besoins, il n'en reste pas moins qu'il prend la place que ses parents lui accordent. S'il la

prend toute, que l'un et l'autre acceptent de se soumettre à toutes ses sollicitations, il appartient au couple de se demander pourquoi. Pourquoi font-ils de leur empressement à lui répondre, de leur attention, de leur vigilance, l'expression, parfois, de leur jouissance ? Quels sont les scénarios de leur propre enfance que, de cette façon, ils jouent ? Est-ce la place qu'ils auraient aimé avoir, enfants ?

L'enfant est souvent l'arbre qui cache la forêt, mais... de quelle forêt s'agit-il ? Une question éminemment importante, tant pour l'enfant – qu'il convient de protéger des enjeux relationnels du couple et de la sexualité parentale – que pour le couple lui-même, qui a tout lieu, après cette naissance, de trouver un nouvel élan.

Plus que des tue-l'amour, les enfants sont l'occasion de revisiter, de transformer les représentations que nous avons du couple et de faire grandir la relation. Parce qu'ils viennent bousculer la fluidité du rendez-vous amoureux, ils sont une occasion d'évolution merveilleuse. Ce mouvement, indispensable à la créativité et à la pérennité de la rencontre amoureuse, est aussi indispensable à l'enfant qui doit, à son tour, sortir de la relation fusionnelle avec sa mère et se rendre à l'évidence qu'il n'est pas le centre du monde, sans quoi sa rencontre avec la réalité risque fort, demain, d'être douloureuse.

Les femmes n'aiment pas les films porno

Si les femmes disent qu'elles n'aiment pas les films pornographiques, nul besoin d'y entendre leur pudeur heurtée par de gros plans sans finesse, leur fragilité agressée par la vue de brusques assauts, et encore moins leur sensibilité choquée par l'absence de sentiments. Certes, elles sont encore imprégnées de siècles d'histoire réprimant leurs fantasmes, les poussant à considérer d'un mauvais œil, ou d'un œil méfiant, ce qu'ils pourraient révéler de la « sauvagerie » de leur pulsionnel. Mais leur manque d'intérêt pour la pornographie témoigne moins d'un déni, ou d'une honte, que de la spécificité de leur approche de la sexualité et de leur construction fantasmatique.

Le cheminement érotique féminin s'élabore en effet sur la base de la découverte d'un sexe qui se devine plus qu'il ne se montre, d'un creux, fait de plis et de replis, qui se dérobe à la vue et invite à l'imagination. Une majorité de femmes disent, par exemple, être particulièrement curieuses des fesses des hommes. Elles observent, avec intérêt et amusement, la façon dont elles remplissent le pantalon, comment elles bougent à chaque pas. À partir de ce qu'elles évoquent, une musculature qui témoigne ou non de la force de leur propriétaire, elles imaginent la qualité et le pouvoir de son pénis. Ce cheminement, quand elles pourraient se focaliser plus directement sur le renflement du pantalon, stimule assurément la montée de leur excitation. Quelles que soient les mensurations de ce phallus, le voilà déjà doté de merveilleux possibles.

À la différence du film érotique, qui symbolise, voile, suggère, le film pornographique évacue toute dimension de trouble et de mystère. Il montre tout, des morceaux de corps segmentés, en gros plan, et utilise des mots sans équivoque, des éclairages chirurgicaux. Si ces

mises en scène répondent davantage aux fantasmes des hommes, c'est parce que, à l'inverse des femmes, ils ont élaboré l'érotisation de la relation sur la base de la découverte d'un sexe, ô combien visible, accessible et mesurable.

En rester là, serait toutefois réduire les femmes à une seule construction imaginaire et intuitive de leur désir, et oublier que les petites filles cherchent elles aussi à voir ce qui se cache dans les tiroirs des tables de chevet et les placards des parents. Ce serait les penser dépourvues, ou incapables, de la curiosité du concret des choses et des situations. Ce serait aussi nier la richesse de l'imaginaire masculin et le réduire, de son côté, à l'action brute et pulsionnelle. Or les prédispositions, toutes compréhensibles soient-elles, ne sont que cela, des penchants ; nul n'est tenu de s'y enfermer ou d'y réduire les autres. Ne serait-ce d'ailleurs pas confortable de penser que les femmes seraient étrangères aux fantasmes que révèlent les films pornographiques ? Voyeurisme, sadisme, toute-puissance, soumission... Imaginer qu'elles ne pourraient être concernées ne serait-ce pas encore une façon de contenir le bouillonnement féminin et ses ambivalences ? Pense-t-on vraiment qu'une femme ne puisse pas s'identifier tantôt au personnage féminin dominé, tantôt au personnage masculin pénétrant et dominateur ? Et n'est-ce pas, justement, parce que certaines trouvent dans les films porno l'expression de la violence de leurs désirs qu'elles s'en détournent avec horreur, empressement ou inquiétude ?

Quoi qu'il en soit, pour parvenir à l'excitation, il n'y a pas de moyens qui seraient meilleurs, plus nobles ou plus rapides que d'autres. Il y a seulement des spécificités de fonctionnement féminin et masculin. Que nous cheminions différemment ne nous empêche pas, fort heureusement, de nous rencontrer.

La sodomie est une pratique perverse

Qu'entend-on par pratique « perverse » ? Selon l'étymologie (du latin *perversus*), il s'agit d'une pratique détournée de sa nature. Le baiser pourrait donc être considéré comme une pratique perverse, puisque la bouche est faite pour se nourrir et parler...

Du côté de la morale, souvent influencée par la religion, à partir du moment où une pratique sexuelle est détournée de la fonction de reproduction, elle peut être qualifiée de perverse ; la sodomie, aujourd'hui, à l'instar de la fellation, hier...

Freud, quant à lui, définit la perversion comme une « pulsion d'emprise » visant à réduire l'autre à l'état d'objet, dans le déni de la différence des sexes qui amène au déni de l'altérité.

Pourquoi, alors que la sexualité n'est plus nécessairement corrélée à la reproduction, et dès lors que la sodomie s'exerce dans le respect des partenaires, pointer du doigt la femme qui souhaite jouir de son anus et du sentiment de s'offrir ainsi à son partenaire ? Pourquoi reprocher à l'homme d'aimer cette pénétration et de sentir son sexe serré dans un rectum plus tonique que le vagin ? Notre regard suspicieux quant à l'érotisation de cette pratique viendrait-il du fait que, sollicitant le rectum, nous craindrions l'émergence des fantasmes issus de notre petite enfance ?

En effet, selon la théorie freudienne, lors de l'éveil de la pulsion anale, l'enfant découvre, entre dix-huit mois et trois ans, le plaisir en ce lieu, dont il devient peu à peu pleinement acteur. Alors qu'il est dans la conquête de cette nouvelle aptitude physique – la maîtrise de ses sphincters –, son mode relationnel va s'enrichir d'une posture d'opposition en réponse à l'exigence de la propreté exprimée par ses parents. Il découvre alors, dans ce contrôle qu'il acquiert sur lui-même

et sa capacité à échapper au pouvoir maternel, un plaisir formidable. Celle-ci devient soumise à sa volonté de déféquer ou non. Ce plaisir psychique s'accompagne de la sensation agréable du bâton fécal qui stimule le rectum. Lorsque la mère apposera sur ce vécu la notion de saleté et le sentiment de dégoût, l'enfant assimilera cette fonction et ses rejets à un plaisir défendu, la rétention faisant montre d'une opposition à sa mère, l'expulsion d'une agressivité à son encontre. De même que l'effleurement d'un cheveu sur la peau peut faire jaillir le souvenir d'un frisson et des fantasmes associés, la sodomie, par la curiosité qu'elle suscite, le plaisir imaginé ou ressenti, les enjeux relationnels qu'elle propose, peut tout autant attirer que faire redouter une vision de soi, vilaine, sadique, sale... coupable donc. Et, puisque dans l'éveil de la pulsion anale, l'enfant goûte aux joies de la toute-puissance sur la mère – à la merci de laquelle il était jusqu'alors –, comment ne pas comprendre que l'on puisse concevoir l'expression d'une perversion dans une pratique sexuelle susceptible de réveiller toute cette fantasmagorie de déni du pouvoir de l'autre ?

Cela étant, s'interroger sur la légitimité à désirer la sodomie prend tout son sens dans la mesure où elle est le seul moyen de jouissance de la femme. Peut-être cette dernière a-t-elle besoin de s'éloigner de son sexe, une zone redoutée parce que trop associée à sa féminité au regard de son histoire personnelle ? Certaines, à la suite d'un viol par exemple, évitent ainsi la pénétration vaginale et le risque, lorsqu'elles imaginent une responsabilité dans cet événement subi, d'y éprouver un plaisir. D'autres, fâchées avec leur spécificité sexuelle, qui leur laisse un sentiment de vide que l'absence de plaisir renforce péniblement, trouvent dans le coït anal le plaisir d'un ressenti aisément perceptible.

Du côté de l'homme, que dit l'investissement de cette zone non spécifique de la féminité ? La difficulté, justement, d'objectiver la différence sexuelle ? Le moyen, en pénétrant une zone qu'il contient, de se protéger de la zone inconnue et angoissante qu'est le vagin ?

Il est toujours intéressant de s'interroger sur ce qui fait récurrence dans sa relation à l'autre et ainsi enferme ou réduit la sexualité, et, avec elle – de fait –, enferme ou réduit son (ou sa) partenaire.

La sodomie évoque le goût que nous avons de jouer avec

l'ambivalence des sexes, comme c'est le cas par exemple de la femme qui fantasme une position phallique lorsqu'elle pénètre l'homme de son doigt. Cette attirance pour l'ambiguïté ne signifie pas que les hommes aimant la sodomie sont homosexuels, pas plus que les femmes qui s'y adonnent avec plaisir en perdent leur spécificité. Ne nous y trompons pas, il existe, en chacun de nous, de la perversion. Nos fantasmes à l'origine de notre sexualité en sont animés. Mais, entre le mécanisme psychique qui fait feu de tout bois, et se confronte à un réel acceptable, et l'inscription dans la perversion, subsiste une marge énorme.

Quand nous faisons l'amour nous nous plaisons chacun à être ponctuellement l'objet de l'autre ou à le soumettre. Mais dans ces va-et-vient entre ces deux postures, nous jouons notre propre partition et nous restons sujets de cette réalisation.

Quand elle est désirée et partagée de part et d'autre, la sodomie n'a rien de pervers. Ce n'est pas la pratique, mais l'état de la relation qui fait la perversion. Ainsi, comme toute autre posture sexuelle, mais aussi simplement relationnelle, il importe de ne pas s'y livrer dans un renoncement à soi, mais d'en faire, toujours, l'expression de sa liberté.

Sans point G, point de salut

Au début des années 80, deux chercheurs américains annoncent la découverte d'un point de sensibilité érotique dans le vagin de la femme et le nomment « point G ». Un « G » qui fait référence à un gynécologue, Ernest Gräfenberg, qui, en 1950, avait fait une publication sur le comportement sexuel de certaines de ses patientes, à propos desquelles il s'interrogeait sur une zone érogène qu'il situait, à cette époque, au niveau de l'urètre.

Alors que les recherches de Gräfenberg n'évoquaient qu'une zone annexe et occasionnelle participant du plaisir féminin, trente ans après, la zone s'était déplacée – sur la paroi antérieure du vagin –, son périmètre était parfaitement délimité – moins de un centimètre de diamètre –, et sa stimulation directe provoquait assurément un orgasme.

Tandis que les femmes, leur jouissance très largement mystérieuse pour elles-mêmes, se trouvaient dotées d'un bouton, un déclencheur, point « G » qui promettait le Graal, les hommes, n'ayant de leur côté de cesse de chercher à comprendre où, quand et comment elles jouissent, gagnaient eux aussi une précieuse notice. Eurêka !

Eurêka ? Pas si sûr... Car, depuis sa « découverte », le point G agite les milieux scientifiques qui, sur son existence, s'opposent sans relâche. Dans leur sillage, certaines femmes le revendiquent, tandis que d'autres soupirent et lèvent les yeux au ciel, pendant que leurs amants, au lieu de les explorer dans leur globalité, les fouillent de leurs doigts enhardis, en quête du fameux... starter.

Mais que raconte ce qui semble chez certains une obsession à le démasquer ? Obsession qui se solde d'ailleurs parfois, lorsque les femmes ne répondent pas à leur démonstration, par la conclusion, sans

appel, que certaines – au lieu de se remettre en cause – n'en possèderaient donc pas ! Et toc ! Point de jouissance pour celles-là !

Que dire de cette tyrannie d'un plaisir contrôlé, circonscrit, qu'offre l'existence d'un point G ? Est-ce une réponse à la peur masculine face à ce que la femme contient, pour eux, de mystère ? L'assurance de trouver leur chemin dans le sexe féminin et d'y faire la démonstration de leur habileté ?

Et la femme, n'y trouve-t-elle pas, elle aussi, le moyen d'apaiser sa crainte d'être un vide abyssal ? Le point G, s'il existe et que son partenaire n'arrive pas à le déclencher, ne la dédouane-t-il pas, alors, de la responsabilité de sa jouissance ?

Alors que la jouissance féminine est vécue, depuis la nuit des temps, comme une vague incontrôlable, potentiellement dévastatrice, n'est-il pas réconfortant, pour les deux sexes, de la savoir circonscrite en un seul point ? Exit la peur d'être débordante et débordée ! Finie la crainte masculine devant ce tsunami mystérieux !

La découverte de ce point G a tout lieu de susciter les passions, mais aussi... la méfiance. Car, dans sa quête fiévreuse, ne partirions-nous pas du principe, réducteur, que le plaisir ne serait qu'une histoire de zone érogène, et n'évacuerions-nous pas, un peu vite, la participation consciente et inconsciente de la femme ?

De telles considérations compliquent bien sûr considérablement l'aventure sexuelle, puisque le plaisir de la femme dépend soudain de l'autorisation qu'elle se donne d'exulter et de perdre le contrôle, de celle aussi qu'elle donne à l'autre de résonner en elle, de la bousculer dans ses sensations. Son plaisir ne vient pas seulement d'une zone habilement manipulée, l'émotion qui entoure la rencontre, ce que la situation révèle, réveille en elle ou symbolise pour elle, y participe. Certes, les terminaisons nerveuses jouent leur rôle, ô combien, mais sait-on que l'une des parties du corps les plus innervées, donc la plus susceptible de sensations, est la pulpe des doigts ? Or, il est rare d'avoir un orgasme en touchant son bureau... C'est donc bien ce que la femme projette dans la relation qui accroît aussi et déclenche sa jouissance.

Il va sans dire qu'il est légitime d'aimer l'idée d'un point qui ouvre la porte à la jouissance, légitime d'aimer, à travers la recherche de son existence possible, la découverte plus fine de son corps et de

s'émerveiller de la sensibilité du corps de l'autre. Mais veillons, hommes et femmes, à ne pas nous réduire à ce qui serait une mécanique. Fuyant ainsi les enjeux de la relation, nous nous priverions de sa complexité, de ses ambivalences, ou de ses silences qui sont, n'en déplaise à notre soif de performance, l'expression même de la sexualité.

Plus que sa réalité, c'est les fantasmes que le point G suscite qu'il est passionnant d'interroger.

Il serait donc situé contre la paroi antérieure du vagin, à une distance comprise entre un et cinq centimètres de la vulve. Une zone où se trouve, chez l'homme, la prostate, elle-même très sensible. Tiens donc ! Les hommes, en le cherchant, chercheraient-ils dans le sexe féminin ce qui leur parle d'eux ? Rien de plus anxiogène, en effet, que la différence et ce qu'elle suggère d'absence de maîtrise... Quant à la femme, ne se délecterait-elle pas, à l'occasion, de ce fantasme délicieux de se savoir contenante de « quelque chose » qui s'apparente à un processus masculin, comme c'est le cas du clitoris ?

Que cherchons-nous à satisfaire, ou apaiser, dans ces terminologies volontiers employées pour parler aujourd'hui de la sexualité féminine : prostate féminine (pour le point G), pénis atrophié (pour le clitoris), éjaculation féminine (pour les femmes fontaines) ? Qu'est-ce qui nous bouscule, nous gêne ou nous inquiète dans le fait que nous soyons différents ? Que nous soyons respectivement manquants de ce que l'autre contient ? Manquants, dans une société où le bonheur semble défini par le « plein », le « tout », justement, et dont la quête nous pousse aux consommations compulsives ?

Quoi qu'il en soit, rendons-nous compte que la jouissance ne correspond pas systématiquement à une réalité physique. Que l'érotisme, l'attraction, le désir, le plaisir, se nourrissent de fantasmes, et notamment des interrogations que pose l'ambivalence des sexes, mais aussi de la richesse de ce que l'autre contient et nous apporte d'unique, qui s'emboîte et nous complète, et qui le rend irrésistiblement désirable.

La virilité est une question de taille

Nous sommes, d'une manière générale, difficilement en paix avec notre corps. Bien entendu, les critères esthétiques d'une époque permettent à certains de se sentir plus favorisés que d'autres. Ils n'en sont, malgré tout, que rarement plus rassurés. Car, derrière nos petits complexes, plus qu'une réalité objective, se raconte notre crainte de ne pas trouver l'amour et notre place dans la société dans laquelle nous évoluons.

C'est en grande partie au moment de la puberté que se cristallisent nos doutes quant à nous-mêmes. Dans ces temps de grands bouleversements, il faut oser avancer vers l'univers des adultes et témoigner de notre légitimité à prendre notre place à leurs côtés. Les repères corporels nouveaux, où résonnent excitations et désirs, ne manquent pas de générer malaises et inquiétudes. Faudrait-il s'étonner alors que ces regards dépités sur notre corps visent particulièrement ce qui n'évoque que trop, ou pas assez, notre réalité d'individu sexué ?

À ce titre, les hommes ne manquent pas de s'attarder sur leur pénis. Au-delà de la préoccupation du double décimètre, sa taille pose la question de la mesure de soi et de son pouvoir. Question éminemment douloureuse pour certains hommes, élevés dans l'illusion de la performance, elle-même relayée et confortée par un mode social contraignant et parfaitement cruel.

Ces considérations, la compréhension que certains ont de leur histoire d'enfant et la difficulté à trouver leur place, leur font considérer leur sexe avec inquiétude.

C'est entre deux et trois ans que s'éveille, chez l'enfant, la conscience de sa spécificité sexuelle. Puisque le voilà assurément garçon, comme papa, il s'essaie symboliquement aux expressions

paternelles, dont en priorité – éveil libidinal oblige –, son lien à sa femme. L'enfant entre alors dans une période de séduction avec sa mère. Fantasmant ses capacités à la mesure de celles de son père, il se positionne en rivalité avec celui-ci.

L'histoire personnelle de chacun, c'est-à-dire la lecture inconsciente que l'enfant se fera de cette relation triangulaire, et l'originalité des interactions entre les différents protagonistes feront la spécificité de son évaluation masculine, en écho à l'idée qu'il se fait de celle de son père.

C'est sur ces représentations fantasmées que se construit sa subjectivité quant à son sexe, sa réalité et sa virilité à venir. À travers l'accueil que sa mère et son père lui accordent, l'enfant se construit narcissiquement et mesure (déjà !) la légitimité, ou non, de sa place et l'étendue de ses possibilités.

Si, par exemple, face à cette rivalité, la position paternelle est inquiète ou soumise, ou si la mère est dans un mépris du père ou encore considère l'enfant comme un homme et le place très clairement au-dessus de son conjoint dans sa préoccupation, il peut craindre le franchissement du tabou et la culpabilité d'avoir détrôné le père. Pour s'en protéger et réparer l'offense, il peut procéder à une dévalorisation de lui-même et poser un regard sévère sur son sexe et ses capacités viriles à venir.

Si, à contrario, son père est écrasant, ou sa mère insensible, froide ou moqueuse, il peut s'imaginer qu'il est impuissant (fantasmatiquement) à la faire jouir et en conclure, plus tard, que son pénis, définitivement petit et incapable, ne peut pas faire jouir une femme, au sens sexuel cette fois.

Là ne sont bien entendu que des exemples. Il va de soi que la construction humaine est autrement plus complexe. Les aléas relationnels et autres « accidents de parcours » auxquels nous sommes confrontés tout au long de notre vie, font la très grande diversité des organisations, la spécificité de notre compréhension et de notre lecture du réel... Une lecture, donc, travestie, y compris en ce qui concerne le réel de notre propre corps, et... de notre sexe !

Au-delà de la bienveillance parentale œuvrant à aider l'enfant à occuper paisiblement sa place et l'accueillant dans l'évolution de ses aptitudes, il appartient aussi à l'enfant d'admettre lui-même la posture paternelle et l'intérêt que la mère a pour lui. C'est dans cette

acceptation qu'il va envisager le père, ô combien puissant, puisque sa mère, qu'il imaginait toute-puissante et dont il avait besoin pour subvenir à ses nécessités vitales, est elle-même en quête de celui-ci. Ce qui spécifie le père va ainsi devenir le symbole de ce grand pouvoir. Ainsi, le phallus du père (expression fantasmatique de son pénis) incarnera, dans l'imaginaire de l'enfant, l'origine de cette puissance et une référence pour son avenir d'homme – un « grand » zizi, assurément ! – et, par voie de conséquence, la magnifique aptitude qui sera à son tour la sienne, en son temps, d'attiser le désir féminin et d'être en mesure de le combler. Il n'en faut guère plus pour nourrir la croyance tenace selon laquelle la taille du pénis aurait un lien avec la jouissance féminine...

Il est touchant de noter que l'homme est, de très loin, le primate aux mensurations sexuelles les plus impertinentes. Le pénis du gorille par exemple, ne dépasse pas, en érection, les sept à huit centimètres, en dépit de sa corpulence formidable de près de deux mètres !

Loin de toute objectivité, c'est donc bien la compréhension que certains hommes ont de leur histoire d'enfant, et la difficulté d'alors à trouver leur juste place ou à envisager sereinement la légitimité de leur avenir d'homme, qui leur font considérer avec inquiétude la taille de leur sexe. Une inquiétude qui ne manque pas de se nourrir des frustrations féminines, certains s'attribuant trop rapidement la responsabilité d'une absence du plaisir féminin. Mais, faut-il le rappeler, le sexe de la femme n'est pas un trou béant, une cavité immense dans laquelle un pénis pourrait se perdre. Le vagin est une cavité virtuelle, dont les parois se touchent au repos, pour se mouler parfaitement à la taille du pénis qui le pénètre.

Le fantasme est le plus puissant moteur de l'excitation pour les humains que nous sommes. C'est lui qui décerne médaille ou bonnet d'âne au pénis avant même qu'il ne se soit exprimé. Le plaisir pris et donné dans la rencontre sexuelle (hors malformation) se joue dans la relation à soi-même et à l'autre, le calibre du pénis ne reflétant en rien les qualités relationnelles.

Faire la paix avec la taille de son sexe, c'est rompre avec les enjeux relationnels tissés dans l'enfance, afin de poser un regard paisible et confiant sur soi-même. C'est s'autoriser l'incarnation de sa spécificité sexuelle et l'expression de sa virilité. Et, comme le disait Coluche :

« La bonne longueur, c'est quand les pieds touchent par terre ! ».

La routine tue le désir

« Écoute, ma bonne Suzanne, t'es une épouse modèle... T'as que des qualités, et, physiquement, t'es restée comme je pouvais l'espérer. C'est le bonheur rangé dans une armoire ! Et puis, tu vois, si c'était à refaire, je crois que je t'épouserai de nouveau, mais... tu m'emmerdes. Tu m'emmerdes gentiment, affectueusement, avec amour, mais tu m'emmerdes ! », disait Gabin, sur des dialogues d'Audiard, dans *Un singe en hiver*.

De quoi, lorsqu'elle s'installe, la routine témoigne-t-elle donc ? Du temps qui passe et ternit ce qui nous enthousiasmait hier, d'un manque d'imaginaire au quotidien, créant les habitudes propres et convenues, les arrangements tranquilles et, avec eux, souvent, l'ennui, de l'appauvrissement de l'autre, qui n'a rien de plus à nous offrir que ce qu'il nous a déjà montré et qui, à ce titre, aurait perdu de son attrait ?

Vilaine routine que voilà, qu'il nous faudrait traquer, avec laquelle il nous faudrait ruser en permanence, pour ne pas se laisser enfermer, pour ne pas – tant elle lui serait funeste – voir notre désir... s'éteindre.

Rendons-nous à l'évidence de nos débuts : transportés que nous étions par l'excitation et/ou l'amour, tout n'était que surprises, élans, frissons, bonheurs. Nous piaffions d'impatience à l'idée de nous retrouver et étions prêts à toutes les torsions de notre agenda pour y parvenir. Notre désir tout neuf nous faisait libre au beau milieu de la journée, et nos sms temporisant l'absence n'avaient rien des « short messages » qu'ils sont censés transmettre ! L'improvisation était gage de désir, l'adaptabilité de réciprocité passionnée. Notre pudeur ne faisait que peu de poids face au feu qui brûlait dans nos prunelles, embrasait notre cœur et consumait notre bas-ventre. C'était si fort, si

intense, si fou... tant l'attirait pour l'autre rendait impérieuse la nécessité de le séduire et de se l'attacher. Nous faisons tout pour être l'unique, la révélation, la réponse à ses désirs et ses besoins. Nous aurions fait n'importe quoi (ou presque) pour humer, goûter, dévorer, posséder, circonscrire cet(te) inconnu(e) et le faire sien(ne).

Mais comment ignorer, dans le même temps, la crainte de le décevoir et de le perdre ? Comment ne pas entendre que la puissance de ce désir n'était pas seulement portée par la curiosité et les attraits de l'autre, mais aussi par cette peur plus ou moins vive, plus ou moins consciente, de ne pas être désirable et d'être abandonné(e) ? Un risque immense, à la mesure de notre intérêt pour l'autre, qui nous poussait parfois à sur-jouer l'énergie et la disponibilité pour pallier l'inconfort d'un quotidien et d'un avenir alors incertains.

Ainsi, tandis que les jours et les semaines passaient, nous n'avons eu de cesse de mettre en place des rendez-vous récurrents, des lieux coutumiers, des petites habitudes pérennisant une organisation de couple. Nous rêvions et désirions la quiétude de la relation, la liberté d'être non plus seulement l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, mais l'un à côté de l'autre. Nous cherchions le temps de la tranquillité, nous aspirions à la sécurité d'être aimé et la facilité d'aimer à notre rythme.

Et puis un jour, ces habitudes tant espérées se sont installées, et, quelques mois, ou quelques années plus tard, elles nous semblent, curieusement, ennuyeuses, rébarbatives, et le désir nous semble, avec l'émoi des premiers temps, s'en être allé... Que s'est-il donc passé ?

La relation amoureuse, à l'instar de toute aventure humaine, s'inscrit à travers des repères. L'enfant ne peut s'épanouir et s'émanciper sereinement qu'à condition d'avoir grandi dans un cadre constitué d'un certain nombre de rituels. Ces récurrences, qui balisent son environnement affectif, lui permettent peu à peu d'accepter l'absence maternelle sans en souffrir, car elles marquent aussi, dans la régularité des rendez-vous programmés, la tranquillité des retrouvailles : le gratin de pâtes du mercredi, la petite histoire avant de dormir, la sortie du garage en voiture sur les genoux de papa, les promenades en famille du dimanche, la permission de télé du samedi soir, le calendrier des fêtes ou des coutumes religieuses... C'est dans la succession de ces repères, cette routine nécessaire, que l'enfant envisage la constance de l'amour, la place et l'attention qu'on lui

accorde, la possibilité et le plaisir aussi de désirer.

Rassuré sur la constance des choses et leur pérennité, il peut ainsi accueillir l'imprévu et oser à son tour l'aventure de l'inconnu, notamment celle de l'éloignement de ses parents, aventure dont il tire d'ailleurs la plus grande fierté. Il sait qu'il les retrouvera à son retour, et il est dans la confiance que leur amour restera inchangé. C'est ainsi qu'il cesse de se chercher dans l'autre (sa mère), de se mêler et s'emmêler à elle, pour s'enrichir dans un ailleurs, en revenir grandi, et nourrir la relation à son tour.

À condition toutefois, que ces rituels ne traduisent pas, par leur raideur, l'inquiétude parentale face aux menaces de la vie et ses impondérables. Dans ce cas, l'enfant devenu adulte n'aura de cesse d'instaurer une telle routine, pour fuir l'idée ancrée en lui de sa vulnérabilité face à la vie, et, dans cette crainte, d'enfermer la relation dans une rigidité protectrice. Point de désir donc, car il faudrait s'offrir à l'inconnu, une aspiration qui n'ouvre que trop la porte au lâcher prise.

Quand le modèle de l'enfance est plus souple, et les parents plus confiants, le couple recrée cette dynamique, pour sécuriser cette fois l'attachement amoureux et, dans ce cadre, s'autoriser, à l'un comme à l'autre, un espace extérieur au tandem, pour ne pas... devenir fou, justement : fou d'amour, au désespoir des attentes et des besoins insupportables, fou, car coupé du monde réel et de sa vie sociale, fou de jalousie, fou d'inquiétude...

Le désir ne peut se réduire à la seule volonté de conquête et de possession de l'autre. Sans quoi, dans cette aspiration fusionnelle ou d'absorption de l'autre, dans le besoin en tout cas de son contrôle, comment envisager le couple, constitué non pas d'une entité, mais bien de deux individus ?

Gouverné par la crainte, le désir est alors l'expression d'une dépendance et témoigne d'un besoin qui ne peut souffrir la frustration. Il tend ainsi sans cesse vers un nouvel objet d'amour, ou de nouvelles preuves d'amour, permettant de le stimuler, de le rassurer, quand il devrait être l'expression d'une autonomie, d'un élan d'abord intime, témoignant de richesses et de créativité personnelles.

La sécurité de la relation amoureuse, dans sa petite organisation routinière, fait justement la liberté du mouvement. À condition de ne

pas s'y réduire, ou d'enfermer l'autre dans la seule idée qu'on s'est faite de lui. Car nous évoluons tous, tout au long de notre vie. Notre âge, nos expériences, nos victoires, nos accidents de parcours nous font reconsidérer nos préoccupations et nos curiosités. Nous ne sommes pas les mêmes aux différents âges de notre vie !

Ainsi, moins que le temps qui passe et éteint les ardeurs, c'est la difficulté à s'accorder les nouveaux horizons qui s'ouvrent et obligent au mouvement de l'un et de l'autre qui fait le désir en berne.

Seulement voilà, l'accueil du changement de l'un ne fait pas toujours le bonheur de l'autre, et c'est bien sûr dans la qualité de la relation que peuvent s'envisager la patience chez l'un et l'ouverture chez l'autre, autant de dispositions leur offrant la possibilité d'agir de concert dans ce nouvel élan.

Il est cependant un cas où la routine tue le désir, quand homme et femme oublient qu'ils sont des êtres sexués, et que pour eux, être en couple participe du besoin de faire taire la préoccupation à laquelle être sexué, justement, nous renvoie : les bouillonnements du corps ; ils s'en mettent à l'abri pour, par exemple, arrêter le temps et se protéger de l'angoisse de la mort. Or la sexualité, pas plus que le désir, ne peut faire l'économie du mouvement.

Alors, bien sûr, on peut lire ça et là qu'il est nécessaire, pour éviter la routine, de se faire des surprises. Bien entendu, c'est agréable un amoureux qui apporte des fleurs sans prévenir, une amoureuse qui surprend à la sortie du bureau, mais cela peut aussi être vécu comme une intrusion, une irruption au mauvais moment, une obligation à répondre, sortir de sa concentration, ou bien encore un interdit à la liberté d'avoir son univers... Ces petites surprises qui nous ont séduits au début de la relation, tant notre monde se résumait à l'autre, peuvent devenir soudain inconfortables.

C'est, avant tout, soi-même qu'il faut surprendre, en réadaptant constamment son regard sur soi et sur son partenaire. Car, plus que le temps qui passe ou même les habitudes, c'est l'engourdissement du regard, puis sa rigidité qui font la lassitude.

Le désir, projection de soi vers l'extérieur, est avant tout un élan. Élan vers l'autre, ou l'inconnu, il peut aussi bien persister que s'éteindre. Mais c'est en lui que se niche l'érotisme, et non dans une

recherche de positions extravagantes censées rallumer artificiellement la flamme. Par ailleurs, la confiance offerte par la relation sécurisante du couple peut elle-même nous inciter à sortir des sentiers battus. La routine comme aphrodisiaque ? Et pourquoi pas...

La relation amoureuse est en effet, à l'instar de toute aventure humaine, portée par le désir. Ce n'est qu'à partir du moment où elle s'inscrit dans la durée que la relation amoureuse devient histoire d'amour. Dès lors elle s'écrit, et s'écrivant, c'est naturellement qu'elle s'accompagne de repères.

Si on s'ennuie au lit, c'est la faute de l'autre

La sexualité se faisant à deux, il est certain que les partenaires ont leur responsabilité dans le plaisir de la relation. Chacun a ses pudeurs, ses limites, qui ne sont pas forcément en accord avec les attentes, les fantasmes de l'autre. Mais que signifie l'ennui ? La lassitude, la monotonie, le désagrément, l'incapacité de prendre du plaisir, de se laisser aller à en prendre, en recevoir ? Ou traduit-il la douleur d'un manque intrinsèque, lui-même objet de plaintes perpétuelles, quels que soient les efforts de l'autre ?

Et la notion de « faute » ? Qui est coupable ? L'homme, qui serait, d'une manière ou d'une autre, défaillant ? La femme, qui ne serait pas assez entreprenante, pas assez sexy ? Est-ce à l'un de nourrir l'imaginaire de l'autre, le partenaire étant tel un enfant qui ne sait pas inventer des jeux et qui attend du parent qu'il lui fournisse des idées ? Mais la stimulation, et avec elle l'appétence, peut-elle toujours être attendue de l'extérieur ? A-t-elle seulement, dans ce cas, le pouvoir de satisfaire ?

Nous vivons dans un monde où nous sommes abreuvés de sollicitations et, notamment, de propositions de modèles sexuels. Il suffit de se tourner vers la publicité, et son recours récurrent à la sensualité, pour se rendre compte de notre exposition. Si ces mises en scène témoignent de l'allègement du tabou qui, autrefois, pesait sur la sexualité, ce qu'elles décrivent – et que nous avons tendance à interpréter comme des attendus plus ou moins normatifs – ne poussent pas l'homme ni la femme à chercher leurs sources d'excitation à l'intérieur d'eux-mêmes ni au sein de la relation.

L'homme est d'autant plus susceptible de ce fonctionnement que sa nature le fait plus volontiers excité par la vue. La raison ?

Contrairement à la femme, l'érotisation sexuelle masculine s'effectue sur la base d'un sexe visible qu'il peut explorer et manipuler aisément. Cette particularité le pousse naturellement à chercher à voir, plutôt qu'à puiser en lui de quoi alimenter son désir. Or être mature sexuellement – pour l'homme comme pour la femme –, c'est avoir la capacité de puiser en soi les ressources à partir desquelles aller à la conquête de l'autre. C'est faire preuve de créativité avec son émotion, ses questions et sa façon d'interroger le partenaire. On comprend, dès lors que l'on prive la relation sexuelle de la fécondité de notre imagination, que l'ennui peut survenir.

L'ennui au lit peut toutefois raconter une insatisfaction plus vaste : qu'est-ce qui ne va pas dans la relation ? Peut-être un érotisme qui ne peut s'autoriser et fait rêver d'un autrement, d'un ailleurs ? Dans ce cas, de nouvelles positions au lit n'y pourront rien changer.

La réponse à une problématique sexuelle est rarement d'ordre mécanique. Elle est plus souvent à chercher dans l'histoire personnelle de chacun : dans l'image que la femme a de sa féminité, et l'homme de sa virilité, la valeur qu'il et elle s'accordent et qu'ils et elles accordent à leur sexe, leur capacité à se faire confiance, comme à faire confiance à l'autre.

La sexualité, une fois de plus, n'est pas le seul fait de zones érogènes habilement stimulées. Le plaisir, à moins d'un dysfonctionnement neurologique, serait sinon toujours, et systématiquement, au rendez-vous. Puisque tel n'est pas le cas, c'est bien qu'il dépend du vécu émotionnel de chacun.

Que racontent l'homme ou la femme dans leur plainte ? Une reviviscence difficile de leur passé d'enfant qu'ils rejouent et dans laquelle ils s'enferment avec leur partenaire maladroit ? La revendication, pour la femme, d'une réparation de l'image de sa féminité, qui n'a pu s'épanouir quand elle était petite fille ? Les difficultés de l'homme à s'ouvrir aux émotions qu'il éprouve ? Quoi qu'il en soit, les compétences de l'amant n'y sont souvent pour rien. Tout au plus peut-il aider, par sa sollicitude, sa tendresse, et même son désir, à dépasser ses peines. Encore faut-il pouvoir, ou oser, le solliciter...

Au fond, il en est de l'ennui – au sens du sentiment que nous

inspire la répétition – comme de la routine. Il arrive en effet que, nous référant à ce que nous attendons du rapport sexuel, à notre propre fonctionnement, nous agissions avec une certaine prévision, alors que notre partenaire n’a ni les mêmes désirs ni le même corps. Ainsi, souvent par inquiétude, l’homme fera preuve, par exemple, de brusquerie, et, s’il suit un mode d’emploi puisé dans l’univers pornographique, la femme, craignant d’être utilisée ou confondue avec une autre, se fermera comme une huître. La femme, de son côté et de la même manière, pourra témoigner d’une certaine passivité.

Mais en déléguant à l’autre le devoir de nous surprendre, nous perdons le pouvoir sur notre propre sexe et nos capacités.

Le remède à l’ennui, notre ennui, réside d’abord en nous-mêmes. En nous positionnant autrement, nous invitons notre partenaire à se positionner différemment lui aussi. Tous les deux dans cet ailleurs, ce sont alors de nouveaux horizons, possiblement riches de surprises, qui s’offrent à nous.

L'infidèle est égoïste

Avant de se demander si l'infidèle est égoïste, peut-être faut-il d'abord s'interroger sur la fidélité. Qu'est-ce que la fidélité et, au fond, pourquoi le sommes-nous ?

Hier, la fidélité féminine était un moyen de rassurer le mari en lui garantissant la légitimité de sa descendance. Le non-respect de ce devoir constituait une faute par excellence et donnait lieu à une condamnation. Même si l'infidélité masculine était moins sévèrement dénoncée, elle constituait elle aussi le risque d'une nouvelle filiation et, le cas échéant, l'impossibilité de subvenir aux besoins de la famille. C'est donc au nom de la protection familiale, de la clarté des origines et de la sécurité matérielle et sociale que la fidélité était attendue de part et d'autre dans le couple.

Aujourd'hui, malgré la multiplication des moyens contraceptifs, on ne peut imaginer que cette question ait disparu du psychisme masculin. N'est-il pas touchant de voir les hommes se chercher et se reconnaître avec délice dans leurs nouveau-nés ? N'y aurait-il donc pas dans l'attente de l'engagement fidèle de leur compagne, la recherche, de la part des hommes, d'une sécurité, l'apaisement de l'angoisse constitutive de leur position masculine ?

Les unions aujourd'hui se veulent l'expression de l'amour et non de la raison. La fidélité s'entend alors comme le témoignage de ce sentiment. Que signifie, pour autant, être fidèle ? N'est-ce pas une façon d'attendre de l'autre le même comportement en retour ? Et ce faisant, que cherchons-nous, sinon à retrouver auprès de notre partenaire la sécurité dont nous rêvions autrefois. Voulant être l'unique de l'autre – tout comme, enfant, nous voulions être l'unique de notre mère –, nous promettons fidélité pour apaiser notre

inquiétude, inquiétude quant à notre valeur, ce que nous représentons pour l'autre, fidélité aussi par peur de l'abandon. Un couple peut vouloir s'engager ainsi essentiellement par peur, pour chacun des partenaires, d'être remis en cause dans sa légitimité et son identité virile ou féminine. Cette fidélité n'est-elle pas alors teintée d'égoïsme ? Et que dire de cette promesse d'appartenance exclusive, ou de don de soi absolu, qui fait de l'autre son tout, son double, aime-t-on dire ? Que dire de cette fidélité aux accents de fusion ? Ne nie-t-elle pas le reste du monde par crainte d'y voir ce qu'on ne serait pas ou ce qu'on n'aurait pas ? N'y a-t-il pas dans ce déni de l'autre – autre que soi et autre qu'à soi –, dans cet attachement qui se veut amoureux et respectueux, un attachement excessif... à soi-même ? Quand elle exige ainsi, pour nous aider à être, l'exclusivité de l'autre, la fidélité ne témoigne-t-elle pas surtout de notre sentiment de fragilité ?

D'ailleurs, où commence l'infidélité ? Pour certains, elle débute à la seule pensée, ou aux seuls regards échangés. Pour d'autres, tout est possible, tant qu'il n'y a pas de pénétration. Pour d'autres encore, qu'importe la sexualité extraconjugale tant qu'elle n'est pas mêlée de sentiment. Et certains autres encore, bien qu'adultérins, ont très sincèrement le sentiment de ne pas tromper. Avec l'amant, l'amante, ils explorent un autre aspect d'eux-mêmes, une histoire n'enlevant rien à l'autre.

Et puis, il y a... ce que l'on s'accorde et ce que l'on accorderait à l'autre ! N'est-ce pas dans cette différence, parfois subtile, que se pose la question de l'égoïsme ?

Nous n'avons pas tous ni chacun la même histoire. Nous n'avons pas, dans notre lien à l'autre, connu les mêmes sécurités ou insécurités. Notre environnement familial et social ne nous a pas tous invités au même regard sur l'autre et sur le monde, sur nos possibles et nos fragilités, mais quels que soient nos modèles et nos croyances, n'avons-nous pas, plus que la question de devoir être fidèle, ou du devoir d'être fidèle, celui de la qualité de la relation que nous nouons avec notre partenaire ?

L'infidèle est-il ainsi toujours charmant, ou devient-il agressif ? Fait-il des comparaisons désavantageuses avec celui ou celle avec lequel, laquelle, il a passé l'après-midi... ? Là réside la vraie violence.

Le désir – désir de vivre, désir de connaître, désir de partager, désir d'aimer – est avant tout un élan. Nous ne pouvons pas l'empêcher de circuler, sinon en nous amputant d'une partie de nous-même. Il faudrait pouvoir accueillir tranquillement nos envies d'infidélité (car elles sont multiformes et pas seulement sexuelles), ce qui ne signifie pas forcément passer à l'acte ! La plupart du temps, ces envies cheminent en nous et servent essentiellement à nous faire sentir beau, belle, à avoir de l'ambition pour nous et, par voie de conséquence, pour le couple, en apportant du dynamisme à chacun et à la relation. Elles offrent un autre regard sur soi-même, une autre façon de s'envisager et ainsi d'évoluer. Parfois même, elles nous font mesurer ce que nous avons et ce dont nous jouissons au sein du couple, ce qui en fait la préciosité et la cohérence.

Idéalement, nous devrions pouvoir nous dire, « Je t'aime pour ce que tu es et je m'en réjouis. Si je te suis fidèle, ce n'est pas parce que j'ai besoin de toi, mais parce que j'ai envie de toi et de la relation de qualité que j'ai créée avec toi. »

Idéalement... parce que pétris de nos inquiétudes et de notre besoin de contrôle, cet objectif reste souvent bien compliqué à atteindre.

La jalousie stimule le désir

Dans la relation amoureuse et sexuelle, il est un temps où notre désir, porté par le besoin de montrer notre valeur, exprime notre ambition de conquête. Un désir bouillonnant qui alimente toute l'activité alors mise en œuvre pour plaire, se plaire l'un l'autre, s'apprivoiser, créer un lien relationnel et charnel unique, que nous souhaitons indéfectible. Pour y parvenir, nous témoignons d'une énergie folle. Nous nous révélons disponible à l'attente érotique de l'autre et ne manquons pas, à l'occasion, de la devancer, afin de témoigner de notre ardeur et de notre pouvoir. « Les amoureux sont seuls au monde », titrait avec justesse Henri Decoin. En effet, énamourés et désirants, notre regard et nos pensées tendent à se réduire à ce seul objet d'amour et au plaisir qu'il nous apporte.

Puis vient le temps d'un nouveau délice, celui du repos du guerrier, dans la douceur acquise de la relation, qui a trouvé ses codes, son territoire, ses us et coutumes, son rythme, ses rires et ses silences. La sexualité s'accorde un nouveau tempo et un nouveau cahier des charges, sans craindre les indisponibilités et les performances modérées. Puisque le temps s'est étiré et semble éternel, que l'inquiétude de ne pas plaire s'est apaisée, puisque l'on a été choisi(e) et que le sentiment amoureux offre de précieux témoignages d'attachement, on reporte plus volontiers à demain les mises en scène plus élaborées que l'on chérissait hier. « L'autre » est joliment devenu « mon » ou « ma », et l'on jouit de ce sentiment de possession, qui élimine le reste du monde, sécurise et assure la réponse à nos besoins et notre confort.

Mais soudain, une œillade, un retard, une omission, un rire au téléphone, rappelle que l'autre... s'appartient, qu'il a beau nous aimer,

nous être attaché, il est, et demeure, libre. Rien de tel que la conscience qu'il est mû par des émotions et des désirs qui nous échappent, et ne sont pas tous tournés dans notre direction, pour nous remettre en marche, nous faire redevenir acteur dans la relation, et ainsi réveillé, repartir à sa conquête. Comme l'écrivait Corneille, « c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux ». Le désir s'en trouve, en effet dans ce cas, stimulé.

C'est dans notre toute première relation que nous avons expérimenté, enfant, les enjeux du lien à l'autre. À l'origine fusionnel et intra-utérin, nous n'avons eu de cesse de tenter de le maintenir ainsi, tant nous étions dépendant de notre mère et de ses soins. Pourtant, chemin faisant, il nous a bien fallu nous rendre à l'évidence : aussi aimante et attentive fût-elle, notre mère avait des intérêts, des plaisirs et des devoirs tournés vers un ailleurs, à commencer par notre père, dont la présence nous obligeait à la triangularité, puis notre fratrie, laquelle, le cas échéant, nous obligeait au partage. Des aînés, qui étaient les premiers à avoir bénéficié de l'amour maternel et avaient marqué, avant nous, leur territoire. Des nouveaux venus, dont la place était tout aussi enviable, puisqu'ils étaient ceux qui volaient maman et faisaient sa priorité. Elle nous échappait donc ! Pire encore parfois, elle souffrait elle-même d'être privée de nous ! Preuve que nous ne pouvions rien sans elle : nous étions, en son absence, à coup sûr perdu !

De la qualité de cette relation, de la place, trop petite ou trop grande, qui nous a été accordée, de notre capacité à faire avec nous-même et, peu à peu, à nous autonomiser, s'est faite notre aptitude ou non à refouler notre jalousie et notre agressivité envers les « envahisseurs », ravisseurs de la relation maternelle, et envers celle qui osait nous échapper. Que notre jalousie soit dévorante et débordante ou qu'elle soit, selon notre histoire personnelle, silencieuse, nous avons tous compris la nécessité de conquérir l'autre, que ce soit pour lui plaire ou pour ne pas être abandonné.

L'inévitable, et malgré tout heureuse découverte que tout ne nous était pas dû, nous a fait adopter, sur un fond de rivalité, une attitude plus volontaire dans la relation.

Mais que penser d'un désir de lien, et aujourd'hui dans nos vies d'hommes et de femmes, d'un désir sexuel qui ne serait qu'une

réponse à la peur de perdre l'autre, d'être détrôné, d'être abandonné ?

Parce que l'enfant gagne peu à peu en assurance, tant par la qualité du lien que par l'acquisition de nouvelles aptitudes physiques et psychiques, il consolide la représentation qu'il a de lui-même et va oser lâcher la main maternelle, échapper à son regard, et renoncer à être sa préoccupation principale. Le monde s'ouvre alors pour lui, non plus comme autant de risques et d'intrus, mais comme autant de curiosités et de possibles. Du besoin, il s'aventure alors vers le désir, sans craindre outre mesure pour ses nécessités vitales, tant il a trouvé dans ses liens à sa mère et aux autres membres de la famille, l'assurance de sa légitimité. Il ose aller de l'avant, sans peur de ce qui se fait sans lui, sans souffrance excessive, tant il sait sa place conservée, et jouit par ailleurs du plaisir de ses tentatives menées à l'extérieur, et à l'occasion, de ses victoires.

Mais la vie est semée d'embûches. Si les relations familiales ne sont que rarement aussi fluides et rassurantes, notre propre capacité à renoncer à ce que nous avons ne se fait pas non plus si simplement, et ce d'autant moins que notre autonomie nous oblige à sortir de notre zone de confort pour tendre vers l'inconnu. Plus la relation initiale a été perçue pauvre, incertaine ou fragilisée, moins l'enfant se sent apte à y renoncer. De même, plus la mère a été perçue elle-même dépendante de cette relation, moins son enfant, en miroir, pourra s'envisager autonome. Nourri au sein de cette première aventure, il aura tendance à confondre sa valeur personnelle avec les enjeux douloureux de cette relation.

La jalousie traduit certes le doute quant à la fiabilité de l'amour, mais aussi et surtout les doutes et la mésestime de soi. Dans ce climat d'inquiétude identitaire, la jalousie, qui voudrait se faire passer pour un témoignage amoureux, nie plus que jamais l'autre en tant qu'autre, pour ne le considérer que comme objet de son besoin viscéral de réassurance, ou morceau de soi.

Alors qu'on le croit redevenu actif et bouillonnant, le désir qui anime le jaloux a des accents de plainte et d'appel au secours, témoigne d'une volonté de retrouver le contrôle de l'autre, et trahit à l'occasion une agressivité à son encontre, une volonté de l'absorber, de le soumettre, de le dévorer.

Plus question d'être une rencontre, la sexualité devient le théâtre d'une souffrance primitive, dans laquelle les deux protagonistes perdent leur position de sujet pour devenir objet de leur peur ou de l'autre. Loin d'être stimulé, le désir n'est plus que plainte.

De même, celui (ou celle) qui provoquerait la jalousie de l'autre, pour s'assurer de son pouvoir irrésistible sur lui (sur elle), se priverait, en se réduisant à un objet de rivalité, de l'assurance d'être aimé pour lui (elle)-même.

C'est donc de ce que nous avons su faire de notre première relation à notre mère, et de ce que nous avons appris et saurons apprendre des suivantes, que dépendent notre capacité à la paix affective et une évaluation plus gratifiante de notre valeur. Un cheminement personnel qu'il nous appartient de parcourir, car ce n'est qu'à cette condition que le désir peut retrouver ses lettres de noblesse, être animé d'une envie de créativité avec l'autre tout au long de la relation, et non seulement dans sa mise en place, ou à l'occasion de la nécessité de défendre ce qu'on estime être son territoire ou sa propriété.

Se souvenir que l'autre ne nous appartient pas nous permet, comme le proposait Aristote, de nous réjouir. « Aimer, c'est se réjouir », se réjouir que l'autre soit, et ainsi de le désirer pour ce qu'il est, ou n'est pas, indépendamment de ce qu'il nous apporte... ou pas.

Rêver d'infidélité, c'est tromper

Tout d'abord, pourquoi rêvons-nous ? Chaque jour, face aux évènements de la vie, tandis que nous jouissons, souffrons, agissons, notre inconscient reçoit des informations qui soulèvent des interrogations sur notre rôle dans l'existence. Se rejouent aussi, au quotidien, à travers nos relations aux autres, les scénarios primitifs de notre relation à nos parents, à notre fratrie, à notre quête de plaisir... Autant de potentialités d'évolution, d'occasions de redistribuer les cartes d'un jeu qui a naturellement tendance à s'emmêler dans la même répétition. Le moteur de ces changements ? Le travail de notre inconscient, notamment par le biais du rêve.

Construit de toutes pièces à partir d'un mot, d'une phrase, d'un personnage, lié aux évènements que nous venons de vivre – ou ce à quoi nous renvoient ces évènements – le puzzle que nous composons traduit l'interrogation de notre inconscient et sa tentative de trouver une solution, névrotique ou pas.

Nos rêves parlent tous, plus ou moins symboliquement, d'angoisse de mort, de sexualité, de notre place auprès de l'autre, de notre agressivité, de notre passivité... de notre pouvoir, en somme, ou de notre impuissance.

Rêver de sexualité ou d'infidélité, ce n'est donc pas tromper l'autre, mais une façon d'interroger notre position, notre organisation. C'est pourquoi un rêve n'est jamais à prendre, ni à interpréter, au premier degré. Faut-il alors ne pas s'y attarder ?

Bien au contraire, car ce serait passer à côté de la richesse de son message, à savoir ce que signifie pour nous être infidèle, par exemple, non d'un point de vue moral, mais vis-à-vis de nos schémas hérités de l'enfance. Notre rêve parle de désir au sens large, de la culpabilité qui

lui est liée, des peurs, des frustrations et des inhibitions que nous lui accolons. Que soulèvent ces notions en nous ? C'est sur ce point qu'il faudra nous interroger, écouter le sentiment généré par ce scénario, parfois troublant.

Le rêve n'est pas action, mais interrogation. Ainsi, quel qu'en soit le thème, l'entendre, le questionner, permet, en explorant ce qu'il raconte de nous, d'être acteur de sa vie.

Les clients des prostituées sont tous des frustrés

Voici encore une idée reçue qui part d'un fantasme, celui que les hommes seraient bouillonnants de désirs et ne pourraient qu'être frustrés par des partenaires insuffisantes à les combler. Ne pensons-nous pas d'ailleurs que c'est la raison pour laquelle la prostitution « existe depuis la nuit des temps », suggérant du même coup que l'on ne pourrait en faire l'économie ?

Ajoutons à cette idée reçue, une autre selon laquelle les hommes auraient une multitude de fantasmes qu'ils ne pourraient pas « assouvir » – le terme ne s'invente pas – avec leur partenaire, celle-ci étant, au choix, trop respectable, trop délicate ou trop prude, quand la prostituée, avisée de son côté des choses sexuelles, serait naturellement plus leste, et affranchie, et pourrait leur en apprendre beaucoup.

Mais, dans les faits, que se passe-t-il ? D'abord, les prostituées sont des femmes comme les autres, ni plus, ni moins sexuellement débridées. La professionnelle se plie d'ailleurs rarement à toutes les fantaisies, et rien n'est plus codifié que ses prestations. Certes, toutes les postures sont possibles, mais la passe, orientée vers le coït masculin, ne dure généralement que quelques minutes.

N'est-ce pas plutôt dans le cadre d'une relation plus élaborée que nous pouvons vivre une gamme étendue de jeux sexuels, grâce au temps d'élaboration, justement, à la complicité ?

Au fond, de quelle frustration parlons-nous ? L'homme qui va voir une prostituée n'est-il pas frustré au sens d'un sentiment d'impuissance dans sa position d'homme ? Vit-il la sexualité comme

une relation potentiellement agressive, ou dangereuse, qu'il ne pourrait partager avec une femme aimée, parce qu'il craindrait de la brutaliser ? Ou comme une activité dégradante par laquelle il aurait le sentiment de la souiller ? Craint-il le regard de sa compagne sur ses fantasmes, le sien sur la liberté, qu'à travers eux, il s'accorde ? Vit-il l'amour ou le désir comme étouffants, pour chercher à soustraire toute relation de la sexualité ?

Plus l'homme est inhibé, timide, inquiet quant à ce que lui suggère son désir, plus il est dans un manque de maîtrise de lui-même et moins sa sexualité lui paraît maîtrisable. À l'inverse, plus il est en paix plus son bouillonnement pulsionnel peut trouver de formes d'expression, dans et en dehors de sa sexualité.

Alors oui, il s'agit bien d'une frustration, mais qui est liée à la difficulté d'accepter tranquillement le regard croisé des partenaires amoureux, ou les enjeux du couple. Car ces hommes soi-disant frustrés pourraient prendre une maîtresse, ou même plusieurs. Or ils choisissent de payer une femme, pensant ainsi, en monnayant la disposition de son corps, se dédouaner de tout autre devoir envers elle.

Il n'est évidemment pas question de juger cet habile contournement de la relation sexuelle, d'une sexualité mêlée de relation. Pour autant, penser que la prostitution puisse être un lieu de fantaisie et d'épanouissement serait une erreur. Car l'épanouissement ne réside pas dans la seule utilisation de nos sexes et notre capacité à en jouir. Il est aussi dans le regard que nous posons sur nous et notre sexualité, via notamment le regard de l'autre. C'est donc bien la relation qui, au-delà du coït, donne du sens à la sexualité. Ainsi, faut-il vraiment s'étonner que certains rêvent d'une prostituée au grand cœur, dont ils seraient le meilleur client et qui... ne les ferait plus payer ?

L'amour dans la sexualité, l'accomplissement de la sexualité dans l'amour... N'est-ce pas cette aspiration que, naïvement, humainement, ils expriment ?

L'amour à trois est un fantasme d'homme

Le désir de faire l'amour à trois prend sa source dans notre toute petite enfance et la relation triangulaire alors établie avec nos parents. C'est dans la période œdipienne, lors de notre première élaboration d'un scénario sexualisé – aux environs de trois ans – que, plus que la question de notre place face au duo parental, notre attachement envers chacun d'eux et le leur envers nous, se pose celle de notre pouvoir d'homme ou de femme (genré), à l'origine d'une élaboration fantasmatique importante qui questionne notre pouvoir de séduire, combler et être comblé(e) en retour.

Ces enjeux se rejouent classiquement dans notre vie sociale, où sont symbolisés ces fantasmes et les conclusions que nous en avons tirées : nos victoires ou nos impossibles, la priorité qui nous est donnée, notre place légitime ou notre mise à l'écart.

La position sexuelle de l'adulte ne manque pas d'être, elle aussi, le théâtre de ce scénario, qu'il soit uniquement fantasmé ou carrément expérimenté.

Chacun, à l'une de ces occasions, selon son histoire, rejouera le besoin d'être activement la clé de voûte de ce triangle originel « reconstitué », simple voyeur ou sujet des ébats. Selon nos scénarios primitifs, nous serons amenés à fantasmer, choisir, préférer la relation avec un couple mixte, à l'image de ce premier schéma. Nous chercherons alors à faire jouir et jouir de la personne du sexe opposé au nôtre, devant celle du même sexe que nous, tout en veillant à ne perdre ni l'intérêt ni l'amour de cette dernière. Comme lorsqu'enfant nous cherchions à faire couple avec le parent de sexe opposé (« parent objet »), mais où nous craignons de perdre l'amour, l'attention ou le

soin de l'autre (« parent inducteur ») dont nous restions dépendant. Il était ainsi capital, pour notre sécurité, de l'intégrer d'une manière ou d'une autre.

Ou peut-être préférons-nous à ce scénario celui d'un tandem de sexe opposé au nôtre, affirmant ainsi notre position d'être unique, celle-ci nous permettant de mesurer la puissance de notre spécificité sexuelle et les délices d'être doublement convoité(e) ou comblé(e).

Fantasmé ou vécu, ce désir de faire l'amour à trois appartient à chacun d'entre nous, hommes et femmes. Pourquoi alors le penser typiquement masculin ?

En effet pour un homme, satisfaire sexuellement deux femmes est classiquement considéré – stéréotype, quand tu nous tiens ! – comme la preuve de sa force et de sa puissance. Dans le fantasme masculin, le but de la sexualité est de faire jouir la femme, ou, plus exactement, de jouir de son pouvoir de la faire jouir. De son côté, la femme s'est longuement laissée bercer par l'idée que c'était l'homme qui la faisait jouir, telle la Belle au bois dormant attendant que son prince la réveille. Bien sûr, elle sait au fond qu'elle fait également jouir son partenaire, qu'elle peut l'exciter, mais ce pouvoir a longtemps été si peu recommandable que, pour se l'autoriser, elle est allée jusqu'à se convaincre que c'était son devoir, et non son désir ! Mais pouvons-nous imaginer une seule seconde que les femmes seraient soumises aux désirs des hommes ?

Faut-il considérer que l'homme ne serait jamais rassasié, jamais pleinement investi émotionnellement ou amoureux pour se satisfaire de sa sexualité de couple et ainsi lui prêter l'exclusivité de tous les fantasmes érotiques à l'œuvre dans les relations sexuelles ?

Faut-il n'entrevoir d'autre posture féminine que celle de la soumission, pour comprendre que non seulement une mais deux femmes puissent y participer, niant ainsi qu'un tel scénario témoigne aussi de leur curiosité et de leur quête de pouvoir et de puissance sexuelle ?

D'ailleurs, si dans la vie de tous les jours, la femme aime se retrouver seule au milieu d'un groupe d'hommes, n'est-ce pas une manière de jouir en toute légitimité de ce plaisir d'être l'unique, de se sentir, sans passer à l'acte, pleinement sexuée et reconnue comme

telle ?

Dès lors que l'affaire devient sexuelle, serait-elle encore et toujours une belle endormie que le prince réveille... ou bouscule ?

Quel que soit le *modus operandi*, expérimenté ou imaginé, la sexualité témoigne de notre élaboration psychique autour de la question de notre place et notre pouvoir. Si la relation triangulaire questionne plus que jamais la place de chacun et les enjeux de la rivalité, elle questionne aussi la possibilité de s'extraire du fantasme de l'exclusivité mère-enfant (exclusivité donnée et réclamée) et ouvre ainsi vers le monde et l'accueil de l'autre.

Bien entendu, si dans la sexualité ce type de relation s'inscrit tel un incontournable érotique, que dire de la difficulté à se retrouver face à l'autre dans le duo, face à son attente ou face à la nôtre, qu'un tiers nous permettrait de court-circuiter.

Mais à l'inverse, sans y entendre la moindre injonction sexuelle, puisque tout ceci se joue déjà dans le champ du symbolique égrainé dans notre quotidien, peut-être pouvons-nous oser réfléchir le sens à donner à une relation duelle qui ne peut souffrir d'autre présence, d'autre pouvoir, d'autre regard.

Les femmes fontaines ont plus de plaisir

La femme qualifiée de « fontaine » émet, lors de l'acte sexuel, une quantité importante de liquide. Certaines femmes, encouragées par une société qui y voit tantôt le témoignage d'une performance ou l'égalité féminin/masculin, tantôt l'expression d'un désordre, d'un débordement à maîtriser, vont, à l'instar des hommes et de leur éjaculation, jouir pleinement de cette manifestation, de ce débordement incontrôlable et de cette liberté de se montrer dans l'abandon, tandis que d'autres n'accueilleront pas ce lâcher prise avec autant de tranquillité, et terrorisées, s'interrogeront sur leur appétit sexuel. Inquiète pour elle ou pour leur partenaire, la fontaine devient source d'angoisse.

À l'heure actuelle, le phénomène, sur le plan physiologique, reste mystérieux. Des hypothèses sont avancées, mais aucune certitude. Le liquide émis aurait une structure chimique proche de celle de l'urine, sans en être pour autant, d'où le malaise de certaines femmes qui l'assimilent à une envie d'uriner et tentent de se retenir... Or, dans l'amour, contrôle et plaisir vont rarement de pair.

Plus que jamais, le mystère donne libre court aux projections, conscientes ou inconscientes, et c'est en effet bien dans l'imaginaire, plus que dans le phénomène lui-même, que se construisent la puissance du plaisir et celle de l'interdit. Ainsi, la jouissance de la femme fontaine peut être limitée tout autant qu'amplifiée selon la signification qu'elle donne à cette incontrôlable « montée des eaux ».

Toujours avides de preuves du plaisir féminin, nous sommes tentés, par cette manifestation, d'envisager son orgasme comme plus intense. Pourtant, dirait-on d'un homme qui émet beaucoup de sperme qu'il a plus de jouissance ? Aurait-il alors moins de plaisir en

vieillissant, puisque la quantité diminue ?

Combien a-t-il fallu de temps pour que l'éjaculation et la jouissance ne soient plus confondues chez l'homme (ne le sont-elles plus seulement, d'ailleurs) ? Au nom de quoi faisons-nous ces raccourcis, si ce n'est au nom de notre besoin de prouver, ou se prouver, notre capacité à jouir ou faire jouir ?

Curieux débat sur l'ampleur de la jouissance, qui parle, une fois de plus, de notre société obsédée par la (dé)mesure, et donc de notre anxiété. La jouissance nous échappe et nous serions rassurés qu'il y ait un mètre, ou un volume, étalon. L'image est délicieuse, pensez donc, une fontaine de plaisir...

Il n'a plus d'érection, c'est qu'il ne m'aime plus

Cette formulation, ou son pendant affirmatif – « il a une érection, c'est donc qu'il m'aime encore » – laisse entendre que la femme aurait le pouvoir sur l'érection de l'homme, grâce à l'amour et au désir qu'elle lui inspire. Elle n'a pas de pénis, mais elle fantasme l'idée, et à l'idée, de le faire se dresser ou pas. Que se passe-t-il alors quand celui-ci ne répond plus ? C'est l'image qu'elle a d'elle-même qui lui semble attaquée. « Ne suis-je plus désirable ? »

Le plus souvent, pour évacuer cette inquiétude, elle préfère renvoyer à l'homme la responsabilité de son absence d'érection, et donc la culpabilité de son manque d'amour vis-à-vis d'elle. Et l'homme ? Il a lui aussi parfois la certitude que c'est la femme qui règne sur son érection, d'où l'expression masculine, couramment usitée en parlant des femmes, « elle est bandante » ou pas. Comme si ce critère d'excitation de son pénis ne dépendait pas de lui.

Cette partie de ping-pong, dans laquelle chacun se renvoie la responsabilité d'une défaillance ou d'un pouvoir sur l'autre, raconte la fragilité de l'un et de l'autre, leur volonté de maîtrise et leur impuissance sur ce pénis qui, manifestement, n'obéit pas au doigt et à l'œil... Or, l'érection ne dépend pas seulement de l'apparence d'une femme, qu'elle soit sexy ou pas. L'homme a de nombreuses érections réflexes nocturnes qui n'ont souvent rien à voir avec la femme endormie à côté de lui.

Quand l'érection n'est plus au rendez-vous, et en dehors de tout trouble physiologique, il faut chercher du côté des enjeux psychiques. Que se passe-t-il pour que l'homme « ne veuille pas » accueillir son

érection ? Qui veut-il punir ? Lui ? Elle ? Parfois, c'est un « trop d'amour » qui laisse le pénis en panne, parce que, inconsciemment, l'homme associe la pénétration à un acte violent ou dégradant pour cette femme qu'il porte aux nues.

L'érection relève du pouvoir de l'homme, c'est à lui qu'il appartient d'en disposer ou pas, même s'il en est inconscient le plus souvent. Si l'homme gagne en liberté à réfléchir, avec l'aide d'un thérapeute, sur ce que cache sa panne, la femme peut elle aussi se demander pourquoi elle laisse un pénis déterminer sa propre valeur...

La sexualité permet de se réconcilier

La sexualité est l'occasion d'une rencontre intime par excellence. Tant au regard du sexe lui-même, d'habitude caché, et qui, là, se découvre, que du point de vue personnel et humain. Révélation de notre ambivalence entre puissance et fragilité, nous y jouons notre capacité au lâcher prise et, plus encore, l'officialisation de nos désirs et de nos plaisirs. Théâtre de nos émotions, elle nous offre aussi la possibilité de nous sentir au plus près de soi et de l'autre. À ce titre, faire l'amour peut être le moyen de réunir ce qui a été rompu lors de la dispute.

Cette capacité à se retrouver sur l'oreiller témoigne, trêve consentie, du désir d'aller vers l'autre et de l'accueillir pour créer de nouveau ensemble. Animé de la volonté de ne pas nous réduire ou réduire l'autre à la brutalité conflictuelle, nous vérifions avec soulagement qu'il peut nous aimer, malgré notre désaccord, même infondé. La différence des regards de nouveau acceptée, la légitimité de chacun reconnue, la réconciliation tourne une page sur les impossibilités et les raideurs.

De son côté, la dispute peut être l'occasion de réveiller le mode relationnel du couple. Chacun se repositionne, affirme ses valeurs et ses limites.

N'étant jamais plus acteur de notre liberté qu'en affirmant nos impossibles, nos refus ou nos objections – autrement dit nos désirs –, la parole et l'échange sont l'occasion, voire le moyen, d'oser, en nous démarquant, un point de vue différent. Une façon de risquer l'opposition à l'autre pour nous définir, sauf à tourner à la joute verbale systématique, au conflit des positions ou encore au pugilat. Dans ce cas, on ne peut faire l'économie de s'interroger. Pourquoi a-t-

on besoin de ces heurts ? Parce qu'il nous faut combattre l'interdit, ou le frein, que pose ou qu'incarne l'autre ? Pour nous défendre du sentiment de nous perdre dans l'autre, d'une trop grande fusion, de l'impression de n'être qu'objet dans la relation ? Ou est-ce notre propre difficulté à nous affirmer qui enclenche la frustration, le sentiment d'être envahi(e) par un inconfort que nous tentons d'évacuer d'une manière explosive, à la mesure de notre débordement, par le biais tout à coup de la brutalité de la querelle ?

Et que dire du duo « dispute-sexualité » quand il devient indissociable ? Les enjeux sont bien souvent tapis dans l'inconscient : dans ce que nous avons compris de nos relations aux autres pendant l'enfance, dans ce que nous avons cru qu'il nous fallait être ou devenir pour être aimé, dans la représentation imaginaire que nous avons eue de l'intimité du couple parental, se comportant dans la vie comme chien et chat, ou la lecture que nous avons faite des bruits émanant de la chambre à coucher, qui suggéraient de la souffrance, ou encore dans notre regard sur la sexualité elle-même, que de grandes mises en scène brutales tenteraient, à nos yeux, de dompter.

Que comprendre aussi des couples qui ne trouvent jamais de plaisir aussi fort qu'après s'être fâchés ? Leur faut-il frôler la peur de la rupture, mettre en danger la relation, pour pouvoir s'abandonner et jouir des retrouvailles ? Comme si la valeur de la relation se mesurait à l'aune des tempêtes traversées. Comme si la douleur, la peur, le combat, autorisaient l'accès à la sexualité, nous évitant de nous confronter à l'expression de notre désir, cette merveilleuse arrogance qui tend vers le plaisir.

Se sentant trop coupables dans l'accueil de leur jouissance, certains ne peuvent se l'autoriser qu'après l'avoir payée au prix de la souffrance. Faire du plaisir, pour qu'il soit acceptable, un soin, une réparation, une récompense, ou une rémission, plutôt que l'expression d'une liberté.

D'autres sont dans un fonctionnement plus pervers : celui qui blesse est aussi celui qui détient la possibilité, en faisant l'amour ensuite, de guérir la blessure qu'il a infligée. Il est un fait que nous ne sommes jamais autant tout-puissants que lorsque l'autre a eu très peur de nous perdre, qu'il s'est senti diminué, voire détruit, et qu'il est en notre pouvoir de le réparer. Difficile, en effet, parfois, d'accepter que

la jouissance de l'autre n'est pas de notre seul fait, mais pleinement son pouvoir et que, tout au plus, nous la partageons ou nous nous y rencontrons. D'où ce besoin alors de maîtriser le jeu, d'affirmer son pouvoir, par l'expression d'un certain sadisme, le plus souvent inconscient.

Alors, quand, de guerre lasse, nous nous tombons dans les bras l'un de l'autre, que se joue-t-il vraiment ? Est-il toujours question des possibles reconsidérés, de l'établissement de nouvelles bases pour continuer à se faire confiance ? Œuvrons-nous, poussés par la culpabilité après l'expression de notre colère, à redorer notre blason ? À moins que nous n'ayons renoncé au besoin, à la revendication, que l'éclat de voix tentait de faire entendre, ramenant ainsi la sexualité à une posture de soumission que la prochaine dispute essaiera désespérément de rectifier.

Ou bien s'agit-il, malgré les apparences pacificatrices, de la poursuite symbolique de notre agressivité ? Le désir de l'un de faire l'amour à l'autre relevant davantage de son envie « de lui rentrer dedans », celui de l'autre témoignant de son besoin de le « mordre, de le prendre, de le briser », ou chacun de chercher à contraindre l'autre ? Le risque est grand, dans ce cas, d'alimenter le fantasme que la sexualité est une pulsion agressive, dangereuse pour soi ou pour l'autre. Faut-il s'étonner alors du cortège de symptômes qui tente de nous en protéger ?

Ces réconciliations à l'allure trompeuse expliquent les réticences, ou la méfiance, de certains. Des hésitations bien légitimes quand, de la sexualité, on est en droit d'attendre la sincérité, la tendresse, ou la reconnaissance de ce que l'on est.

Toutefois, même animé des meilleures intentions, faire l'amour n'est pas toujours, non plus, la solution idéale du conflit. Quand certain(e)s verront dans le peau-à-peau la sécurité retrouvée, la perche tendue permettant d'éviter la noyade, comme lorsque, enfant, prisonnier de notre caprice, nous espérions l'issue enfin de cette rage mêlée d'orgueil qui nous brûlait, d'autres auront besoin de mots, des mots qui réparent, des mots mesurés pour effacer la démesure et dire la cohérence retrouvée.

Pas de règle, donc, mais, pour chaque enjeu, des messages ou un timing différents.

Se réconcilier sur l'oreiller est bien entendu possible, quand il s'agit de se retrouver après avoir (r)établi une saine distance, ainsi pouvons-nous jouir ensemble, tout en restant nous-mêmes. Mais ce scénario est-il toujours à l'œuvre ? Se fait-on seulement toujours du bien en faisant l'amour ? Voilà qui mérite qu'on prenne le temps... d'y réfléchir !

Le vaginisme, c'est physiologique

Le vaginisme se caractérise par l'impossibilité d'une femme à être pénétrée. Il existe deux types de vaginisme : le vaginisme primaire (le plus fréquent), où celle qui en souffre n'a jamais fait l'amour et semble ne pouvoir être pénétrée d'aucune manière (tampon hygiénique, doigt, pénis, spéculum...), et le vaginisme secondaire, où la femme a déjà fait l'amour, a même eu éventuellement des enfants, mais ne parvient plus à accueillir le coït.

Dans le premier cas, la femme exprime la perception d'un vagin trop petit, d'un hymen trop solide, ou se croit mal formée. Dans le second, malgré son expérience et ses capacités sexuelles passées, son corps témoigne d'une soudaine impossibilité.

Qu'il soit primaire ou secondaire, le vaginisme concerne près de 14 % des patientes en consultation et pose principalement la question des représentations que, dans sa construction psychique, la femme s'est forgée d'elle-même, de son corps, de la maturité de son sexe, ou encore de l'homme et de son pénis, ou du coït et de sa brutalité imaginée... En effet, si la fantastique construction physiologique du corps humain n'est pas à l'abri de désordres génétiques à l'origine, par exemple, d'aplasie utérovaginale (ou syndrome de Rokitanski) – un dysfonctionnement des cellules qui provoque l'arrêt du développement tissulaire et fait entre autres la petitesse ou l'absence de vagin –, cette erreur d'aiguillage reste rare et n'est assurément pas d'actualité lorsqu'une femme a eu ses premières règles.

Peut-être est-il nécessaire de faire ici quelques rappels anatomiques. Ainsi, le vagin est une cavité tubulaire, recouverte d'une muqueuse, dont la particularité est d'être de consistance molle et adaptable. Long au repos de huit centimètres environ, il s'étire et

s'élargit pour épouser ce qui le pénètre. Lors de la sexualité, ce qui est en revanche sollicité, plus que le vagin lui-même, c'est la musculature du plancher pelvien. Entourant, grosso modo, le premier tiers du vagin, elle offre fermeté et dynamisme. C'est elle qui permet, en somme, au sexe féminin d'être vivant.

Par ailleurs, la contraction involontaire du périnée peut rendre la pénétration inconfortable, parce qu'elle offre un environnement extérieur tendu. Mais, dans la mesure où une femme a du désir, qu'elle est lubrifiée et que le pénis s'invite au niveau de la vulve (l'entrée du vagin), il n'y a aucune raison qu'il ne puisse la pénétrer, si ce n'est... le positionnement maladroit de la femme, surtout tétanisée par son inquiétude.

Dans le cas du vaginisme primaire, c'est bien souvent la défloration, imaginée telle une perforation sanguinolente, au cours de laquelle l'homme va devoir « faire de la place », déchirer la membrane du pucelage – elle-même perçue comme le film plastique entourant les plats surgelés –, qui interdit la pénétration. Comment, dès lors, se positionner pour accueillir ce pénis et permettre qu'il s'emboîte ?

Malgré sa volonté affirmée, dans un réflexe de protection, la femme se préserve, tout en elle veut éviter ce qui est ressenti comme un assaut guerrier. Ainsi ses cuisses sont tendues et fermées, sa respiration manque de profondeur et n'offre pas une bonne oxygénation à la musculature, qui ne peut donc se décontracter. En outre, elle privilégie souvent une position sexuelle lui permettant de renforcer cet évitement. Prenons la plus usitée, celle du missionnaire. La cambrure naturelle de la femme fait que l'entrée du vagin, incliné lui-même vers l'arrière, se trouve plus près du matelas que dirigée vers son partenaire. Se gardant bien d'oser une bascule de son bassin en direction de celui-ci, ce qui n'affirmerait que trop son désir, la femme angoissée va, dans son besoin de défense, accentuer sa cambrure. Le pénis en érection de l'homme, dirigé quant à lui vers le haut, va alors se heurter au pubis : il tombe... sur un os.

Le vaginisme est un cumul de malentendus. La femme a peur, donc elle se contracte et n'est pas en mesure d'être dans une position d'accueil. Dès lors, chaque tentative a tout lieu d'être infructueuse, ou douloureuse, donnant plus de crédibilité encore aux raisons à l'origine de la peur.

Pour d'autres femmes, ce sont les conséquences possibles de la sexualité qui sont effrayantes, et, au premier chef, la grossesse. Faire un bébé, ce serait peut-être abriter un alien, un corps étranger qui risquerait de la déchirer, voire même de la tuer. À ce titre, certaines attendent l'abord de la ménopause pour consulter. Elles se sentent ainsi à l'abri du plus grand danger, celui que serait un bébé, ou, curieusement parfois, celui que serait... leur désir de bébé. Car faire l'amour et faire des enfants ne va pas forcément de soi. Cela revient notamment à bouleverser l'ordre générationnel : les enfants deviennent parents et les parents grands-parents. Ce bouleversement, dont la femme est l'actrice principale, parce qu'elle y prête activement son corps, ne l'oblige pas seulement à rompre avec sa position d'enfant, il demande de s'accorder un minimum de légitimité, en particulier face à ses parents.

Quand l'angoisse d'être désirable, ou au contraire celle de leur être infidèle dans le désir et le plaisir, est trop forte, l'inconscient féminin peut tenter de s'en protéger en mettant en place un symptôme qui empêche toute sexualité. Si l'absence de libido est le mécanisme auquel l'inconscient a le plus fréquemment recours, l'impossibilité d'être pénétrée offre une protection imparable et témoigne d'une représentation corporelle juvénile.

Mais qui est le partenaire d'une femme souffrant de vaginisme ? Elle choisira un homme particulièrement bienveillant. Et sera tout autant choisie par lui, car lui-même inquiet à l'idée de faire du mal (par une position virile affirmée et offensive), ou dans un besoin de réparer ou protéger une femme, ou encore dans l'inquiétude de faire face à la puissance féminine ou à celle de sa propre infidélité à ses parents.

Toute la difficulté est que la peur de chacun alimente et renforce celle de l'autre. Le symptôme est donc là pour protéger et l'un et l'autre. Aussi n'est-il pas rare, une fois disparu, que pannes d'érections ou éjaculations précoces prennent quelque temps le relai...

Quant à la femme souffrant de vaginisme secondaire, la question se pose de l'évènement traumatisant à l'origine de cette nouvelle organisation. S'agit-il d'un accouchement, d'une séparation, d'un

deuil, d'une humiliation..., ou de la simple goutte d'eau qui n'a fait que déborder un vase trop rempli, réveillant la colère à l'égard du masculin, ou la peur d'être désirante et pénétrée, ou encore le besoin imminent de dire non. Un « non » jugé impensable, qui trouve son expression dans un « je voudrais bien, mais je ne peux pas »...

C'est dur de reprendre après une période d'abstinence

Toute entreprise nouvelle génère en chacun de nous l'enthousiasme et l'excitation de l'aventure, l'ambition de la réussite, celle du plaisir et de la performance, mais elle nous inspire aussi, et de façon tout aussi forte, la crainte de l'inconnu, le doute quant à nos aptitudes et la peur de l'échec. Ainsi est-il toujours difficile d'enclencher une action inédite, d'oser un geste inhabituel, tant l'épreuve, les conséquences éventuellement négatives, nous inquiètent. Pourtant, une fois lancés, nous goûtons, dans le déploiement de nos capacités, au plaisir de la découverte. Nous nous sentons, au fil de l'expérience, plus libres d'oser et désireux d'entreprendre plus encore. L'enthousiasme initial, nourri de nos premiers pas, enfle et nous encourage. Ainsi cheminons-nous, à tâtons, hors des sentiers battus.

La sexualité, qu'il s'agisse d'une première fois ou d'une remise en route, n'échappe pas à ce processus. Il faut oser. Toutefois, dans le cas d'une remise en fonction, la difficulté ressentie ou supposée, nos inquiétudes interrogent moins la peur du risque que notre intimité émotionnelle sur la raison de l'abstinence : Est-elle la conséquence d'une rupture, elle-même souhaitée ou subie, de la relation ? Le fait d'un obstacle à la sexualité elle-même ? Et qu'est-ce que cette abstinence a permis, fragilisé, protégé ou conforté ? Car ce sont bien ces enjeux, plus qu'une quelconque fatalité, qui déterminent l'aisance ou non à reprendre une vie sexuelle.

Selon que l'abstinence a déstabilisé l'image de soi – qu'elle ait fait douter de ses capacités ou de la légitimité de la relation amoureuse –, ou qu'elle résulte d'un concours de circonstances ou encore du constat

d'une relation devenue inadéquate, la reprise de la sexualité ne sera pas envisagée avec la même facilité ni la même confiance.

L'abstinence fait parfois suite à une rupture. Si douloureuse soit-elle, chaque rupture s'offre à chacun comme un apprentissage possible, une ouverture vers un ailleurs, un repositionnement salvateur, ou, au contraire, peut être lue comme la démonstration de son incapacité, ressentie avec la violence de l'abandon inévitable, renforcer le sentiment de n'avoir aucune valeur...

Notre histoire personnelle n'est bien sûr pas étrangère à cette lecture des événements, éminemment subjective. C'est elle qui, de longue date, nous a permis de construire notre nature confiante ou pas, notre foi en l'autre, plus ou moins paisible, quel qu'il soit. Elle participe aussi de la représentation inconsciente que nous avons de notre sexe.

Ce qui s'exprime alors, au travers de cette idée reçue, de la difficulté à renouer avec le sexe, le sien ou celui de l'autre, c'est le doute qui nous habite quant à nos appétences de pénétrer ou d'être pénétrée, ou celui sur notre légitimité à accueillir notre désir.

Certaines femmes témoignent ainsi de la représentation inconsciente qu'elles ont de leur sexe. Elles l'imaginent incomplet, castré, telle une blessure. Cette inquiétude rend compte alors de ce qu'a pu représenter pour elles la découverte de leur spécificité sexuelle, la découverte de la sexualité elle-même, et ce qui s'est peut-être joué, en ce lieu, lors de la première fois. Un sexe peut-être perçu tel un petit orifice, dont l'ouverture devait être forcée lors du coït, le lieu donc d'une brutalité réelle ou symbolique que l'abstinence aurait cicatrisé, et qui devrait être, à nouveau, défloré.

Certains hommes, de leur côté, rendent compte, au travers de la difficulté à envisager la remise en route sexuelle, de leur crainte face à l'énergie importante qu'ils devraient déployer pour passer le pas. Une énergie qui leur semble témoigner d'une trop grande agressivité à l'encontre de la femme ou d'un désir dont ils perdraient, en y cédant, la maîtrise. L'anticipation de ce risque les conduit souvent à renoncer à la sexualité par culpabilité, à moins qu'ils ne mettent en scène une posture inoffensive, en peinant par exemple à obtenir une érection satisfaisante. D'autres encore, ayant une image dégradée de leur position d'homme et de ses compétences, anticiperont, en s'abstenant, la douleur cuisante que serait une impossible victoire.

Pour les hommes comme pour les femmes, le doute sur soi nourrit, paradoxalement, la suspicion et la colère à l'encontre de l'autre. Une inquiétude qui, de fait, renforce la fermeture ou l'agressivité, et accroît la crainte à oser la rencontre des corps.

Penser qu'il est ardu de reprendre après une période d'abstinence, c'est formuler deux difficultés : celle que représente la mise en acte sexuelle de son corps dans la rencontre et la confrontation avec l'autre et, d'autre part, celle d'accueillir le bouillonnement intérieur du désir et le droit d'en témoigner légitimement.

Si faire l'amour, comme le vélo, ne s'oublie pas, nous restons, comme à vélo, imprégné des expériences passées, de la chute peut-être, et de l'interdit, ou des incapacités supposées, qui en ont résulté. D'où l'appréhension à oser, ou à retrouver, la liberté de l'aventure. Notre sexe pourtant est plein de possibles. L'élan de vie dont il témoigne fait notre entrain naturel à la pratique de la sexualité. Les découvertes et les plaisirs que nous y trouvons ne manquent pas de renforcer notre assurance et ainsi d'amplifier notre curiosité et notre enthousiasme pour la rencontre charnelle.

Le poil est anti-érotique

Il n'est pas question de porter ici un quelconque jugement sur la mode de l'épilation. Nous vivons en société, et, pour nous intégrer au groupe, nous y reconnaitre et assurer notre place, nous tendons naturellement à adopter les codes en vigueur. Ceux du moment, de notre culture et de notre époque, consistent, en la matière, à se débarrasser de ce qui peut-être nous rapproche le plus de la bête : les poils ! Puisque s'inscrire socialement demande de s'accueillir dans la spécificité de son identité sexuelle, le soin et la mise en scène de notre sexe témoignent, aujourd'hui comme hier, des préoccupations sociales et des enjeux inconscients plus intimes. C'est à ce titre qu'il est intéressant de comprendre ce que signifie cette traque actuelle du poil, en particulier pubien.

Femmes et hommes, au cours de l'histoire, n'ont pas réservé le même accueil à la pilosité. Si, à certaines époques, celle de l'homme témoignait de sa virilité, on comprendra que la femme, afin de se distinguer dans sa féminité, ait éprouvé le besoin de se défaire de la sienne. La pilosité génitale, pour autant, n'a pas toujours été remise en question. Que penser de cette zone intime débarrassée aujourd'hui, chez les femmes, comme en partie chez les hommes, de ce qui, justement, témoigne d'un sexe pubère, mature, donc possiblement actif ?

« Tout beau, tout propre », aimons-nous dire devant une peau devenue lisse ! Voilà qui est amusant ! Le poil serait donc laid, et, pire encore, sale ? Lui, dont la fonction en cette zone, outre de protéger contre l'échauffement et l'inflammation, de participer à la thermorégulation et, semble-t-il, de diffuser des hormones, consiste à véhiculer hors du corps les substances toxiques accumulées

notamment par l'alimentation. Ces pauvres poils, utiles pour de multiples raisons, ne seraient-ils pas incriminés pour autre chose ? Ce qu'ils évoquent, par exemple. Disons l'émergence – incontournable et incontrôlable – du sexuel.

Prenons-en un, un seul, abandonné sur le rebord de la baignoire, ou mieux encore, surpris sur la lunette des toilettes... Nous frémissons, nous nous hérissons, peut-être, tant il est, à lui tout seul, la provocation, l'exhibitionniste du jardin public, qui fait irruption dans notre intimité et oblige au questionnement quant à son, ou sa, propriétaire, et possiblement dégoûte.

Même rasés ou épilés, les poils n'ont de cesse de repousser, de s'imposer à la vue et au toucher, et semblent, ainsi tenaces, témoigner des pulsions tapies dans leur ombre. Une ombre au tableau que cette expression irrépressible et pulsionnelle. Signe d'animalité, et par là même d'une certaine agressivité, elle réveille la crainte à laquelle, avec plus ou moins de conscience, la sexualité nous confronte. « L'ange, parfois, reprend du poil de la bête », écrivait Gilbert Cesbron. Craignant de céder à ce que nous percevons comme animal en nous, nous visons alors à contrer cette émergence pileuse naturelle, en tentant d'en reprendre le contrôle, d'en garder la maîtrise par la coupe ou l'élimination.

Mais comment se fait-il que notre société, qui valorise tant le sexuel et ne cesse de l'afficher, propose justement d'en supprimer les signes qui en sont le témoignage ? « Se mettre à poil » serait désormais une expression d'un autre âge ? À moins qu'elle ne dise notre paradoxe. Car plus nous aspirons à une sexualité sans limites, plus nous avons peur d'être débordés par elle. L'épilation participerait-elle ainsi de l'illusion de la dompter ?

Dans cette exhibition forcenée du sexe, dont la pornographie – règne du gros plan – fait partie, il semble que le poil soit devenu encombrant. Mais que faisons-nous en dégageant pénis, lèvres et pubis de leur toison ? Nous soulevons les voiles, nous mettons en avant nos attributs sexuels masculins et féminins, comme des preuves irréfutables de notre identité. Est-ce à dire que nous aurions un doute sur notre identité sexuelle et ressentirions le besoin d'en faire la preuve ? Ou que notre sexe n'existerait que parce qu'on le verrait ? Renvoyant ainsi les femmes à leurs intériorisations récurrentes (de

leur sexe, de leur désir, de leur force), et les hommes à leurs extériorisations tout aussi réductrices.

À moins que, à force de tout montrer sans ambages – le mystère de la sexualité restant toujours entier –, nous tentions d'y voir plus clair encore. Tout voir, tout circonscrire pour apaiser notre inquiétude ?

Selon qu'il faille le cacher, le montrer, ou le maîtriser, le poil sera décrété, d'une façon totalement subjective, tantôt érotique, et ainsi sa présence ou son absence sera une mise en scène, comme porter des dessous affriolants, tantôt anti-érotique. Il sera alors question de sa négation, et, selon l'histoire de chacun, du témoignage parfois d'une défiance à l'égard de sa spécificité sexuelle mature, et du besoin de retrouver les repères d'enfant.

Des nuances qui se jouent... à un cheveu, parfois !

Les jeunes sont plus libérés

On ne prête qu'aux riches, entend-on dire souvent. Il est vrai que la fougue de la jeunesse la pare de toutes les libertés, et on lui prête aisément tous les débordements que sa fringante agitation suggère. Les apparences pourtant sont bien souvent trompeuses. Car il y a les mots, il y a les actes, et il y a... le sens à donner à chacun d'eux.

Les enjeux de la vie sociale, mêlés à nos désirs et nos émotions, font l'image que nous voulons, ou que nous tentons, de donner de nous-même. Certes, la parole, d'une manière générale, s'est émancipée, et celle de la jeunesse en particulier. Il suffit d'écouter les émissions de radio destinées aux ados : aucun tabou n'y résiste. À commencer par celui du langage. L'emploi privilégié de mots vulgaires, des mots crus, déshabillés, « à poil », témoigne d'une absence, au moins déclarée, de pudeur, et ces mots sont d'autant plus assurés qu'ils tournent autour de la zone anale ou sexuelle. Des mots que l'on entend dans la bouche des plus petits, qui les utilisent avant même d'en connaître le sens. Il en va de même pour les images véhiculées par la publicité, qui placarde la sexualité sur tous les abribus, que ce soit pour vendre un rouge à lèvres, une glace, un chocolat, une voiture. Ou la mode, qui ne manque pas de mettre en avant, et de façon des plus provocatrices, les corps et les sous-vêtements, qui n'ont d'intime que le nom. Ou encore Internet, ou certaines séries télévisées qui proposent des schémas relationnels dépourvus de toute subtilité. La sexualité, de préférence débridée, est aujourd'hui considérée comme un marqueur fondamental du bien-être et de la liberté assumée.

On applaudit, bien sûr, la disparition des jugements moraux, la généralisation de la contraception, l'émancipation des femmes qui ne

risquent plus d'être répudiées pour cause de virginité perdue. Pour autant, les jeunes d'aujourd'hui vivent-ils une sexualité plus épanouie qu'hier ? Et si oui, de quoi seraient-ils libérés, quand leurs parents, eux, en auraient été lourdement encombrés ? Des silences ? Des inhibitions ? De l'ambivalence de leurs désirs ?

Pas sûr, car le discours, pas plus que les avancées sociales, ou les modèles affichés, n'épargnent l'individu du cheminement complexe que demande la construction de sa sexualité. Qu'on le veuille ou non, elle est mêlée, chez chacun de nous, de conflits inconscients. Quel que soit le regard extérieur, sévère ou complaisant, c'est bien en nous, au plus intime, que s'arbitre notre désir. Et ce désir, composé d'envies contradictoires, est complexe : curiosité débordante, dose d'agressivité, conflit de loyauté, autant de tiraillements, de questionnements, d'aspirations, qui ne sont pas tranquillement accueillis par l'individu.

En prêtant une plus grande liberté sexuelle aux jeunes gens, ne mélangerions-nous pas, leur capacité à adopter le propos sexué de la société, et les rituels verbaux de la tribu qu'ils forment avec leurs pairs, avec la maîtrise qu'ils en ont ? La liberté d'envisager haut et fort la sexualité avec leur capacité à se l'approprier individuellement ? N'est-ce pas confondre l'adoption du discours social pour se frayer un chemin dans le monde des adultes, avec l'aptitude de tout individu à faire sienne cette pulsion ?

Preuve en est, si les jeunes sont plus libres aujourd'hui de leurs paroles et de leurs actes, il est intéressant de noter que l'âge de la première fois n'a bougé que d'à peine six mois en trois générations, alors que la puberté, elle, semble se mettre en place plus tôt. Que raconte cette permanence ? Le temps normal de la construction d'un individu ! Car si c'est une chose d'être physiologiquement apte, c'en est une autre, bien différente, de l'être psychologiquement et affectivement !

Mais l'injonction actuelle n'en a cure. Elle fait monter les enchères, et les jeunes se sentent contraints d'être performants, d'être à la hauteur de la liberté de leurs propos. Alors que cette liberté est avant tout verbale, il faut à tout prix plaire, attacher l'autre à soi et s'attacher à l'autre. Ne se sentant pas prêts pour autant, ils doivent trouver une façon d'atermoyer, de faire patienter l'autre, d'où une

pratique beaucoup plus précoce de la fellation et du cunnilingus, par exemple, qu'ils incluent, à tort, dans le flirt. Curieuse façon de se « conter fleurette ». N'est-il pas déjà question de pénétration ? Cette pratique est-elle toujours l'expression d'un désir serein réciproque ? S'adonner à ces jeux sans en mesurer la portée, est-ce une liberté, ou une façon de mettre à distance, de désincarner ce qui se joue dans la relation amoureuse et sexuelle ?

Quant à ceux qui franchissent le pas vers la sexualité pour imiter, ou épater les copains, et s'essayent à toutes les positions, peut-on parler d'acte de liberté ? Avoir des « sex-friends » est-ce, au prétexte qu'on se débarrasse du lien amoureux, un réel affranchissement ? Sommes-nous libérés quand le partenaire n'a plus d'importance, que nous ne sommes pas obligés de l'aimer ?

Chaque individu, chaque génération aborde la sexualité avec moult tentatives de contournement, tant l'affaire est complexe. C'était vrai hier, c'est vrai aujourd'hui, c'est juste le langage qui a changé.

Que le discours social pose l'interdit, l'inhibition, ou qu'il prône le devoir de performance, il n'exonère nullement du cheminement qui permet à chacun d'oser tranquillement sa position sexuelle. Ce temps plus ou moins long est nécessaire pour accueillir l'émergence de son désir et ce qu'il révèle de soi, pour arbitrer les informations glanées depuis notre plus tendre enfance, qui ont fait loi, et trouver la juste expression de notre érotisme.

La rigidité d'hier n'est pas un obstacle plus grand que l'exhibition et la course à la jouissance d'aujourd'hui. L'une comme les autres ne font que témoigner de ce à quoi nous réduisons notre sexualité. Quel que soit le contexte, il est toujours question de libre arbitre. C'est à nous qu'il appartient, en matière de sexualité, comme dans beaucoup d'autres domaines, d'oser la responsabilité de notre rythme, de nos émotions et de nos excitations.

On n'entre pas libre dans la sexualité, mais animé d'un désir de liberté, celui qui fait notre autonomie et nourrit le plaisir que nous y prenons.

On peut rester coincé

Le propre d'une idée reçue est d'être considérée comme véritable du fait qu'elle est répandue et qu'elle est répandue parce qu'elle répond à une interrogation. Parce que la sexualité n'a de cesse de nous questionner, de nous tarauder, de nous bousculer, de nous malmenier, de nous inquiéter, de nous préoccuper, de nous exciter, et j'en passe !, elle offre un territoire des plus vastes à ces clichés, adoptés sans aucun discernement, bien que faux.

Plus que tout autre, celui-ci est délicieux tant il est extravagant.

Qui n'a pas entendu parler de ce scénario catastrophe d'une « bête à deux dos » emmenée sur un brancard aux urgences, afin de libérer monsieur de l'étreinte de madame ? Qui n'a pas dans ses connaissances l'ami d'un ami d'un ami médecin de garde, urgentiste ou pompier, qui a dû intervenir héroïquement sur le terrain ? Qui n'a pas imaginé la posture adultérine dévoilée au grand jour par une grossesse, ceci étant déjà l'expression de cela : un « bout » de monsieur coincé dans madame ? Et la rumeur, comme la verge, d'enfler, d'enfler tant et si bien qu'elle ne semble plus pouvoir ressortir !

Le phénomène a même un nom : *penis captivus*, et un traitement ! C'est plus que n'en obtiennent les maladies orphelines !

Qu'avons-nous à nous mettre sous la dent pour corroborer la chose ? Ceux qui ont eu des chiens n'auront pas manqué de noter, à l'occasion de certaines copulations, le départ précipité de la femelle, alors que le mâle restait accroché. D'un sceau d'eau froide, l'affaire était réglée, mais si les yeux chastes s'en trouvaient soulagés, les fantasmes, eux, allaient bon train. Pourtant, ce qui est vrai pour le chien, appelé l'amarrage ou le nouage, ne l'est pas pour l'homme, tant la physiologie pénienne est différente chez l'un et chez l'autre.

L'extrémité libre et visible du pénis chez l'animal est essentiellement formée par son gland. Un gland qui possède, d'une part, un os pénien, à l'origine de sa rigidité (à la différence de l'homme, rappelons-le à toutes fins utiles), mais, et surtout, un bulbe érectile sur sa partie arrière qui, une fois gonflé, fixe le gland dans le vagin de la femelle pour la saillie.

À présent, revenons au genre humain, et souvenons-nous de notre première fois, de cette inquiétude, mesdames, à l'idée d'oser contracter votre vagin, de tenter d'aspirer, de tenir, et qui sait, de coincer ce pénis si nouveau, si étrange et si... délicieux !? Comme ces perles ou ces bonbons introduits dans les narines quand vous étiez enfant et qui ont failli ne pas ressortir. Et vous, messieurs, forts de vos expériences aussi à pénétrer et ne plus pouvoir ressortir, comme lorsque vous passiez par exemple votre tête entre les barreaux de la rambarde de l'escalier, ne vous êtes-vous jamais inquiétés à l'idée d'être pris au piège lors de ce premier coït ?

D'ailleurs on en parle, on en parle, mais... le cas échéant, que faudrait-il faire ? Envoyer un seau d'eau froide à la figure de monsieur ? Non, bien sûr ! Se dire que la peur d'être découvert dans cette situation fera débâter n'importe quel homme ? Pas du tout ! Que madame terrorisée sera dans un mécanisme d'expulsion terrible ? Toujours non !

La solution, mesdames et messieurs, consiste tout d'abord à chercher un téléphone. Ouf, à notre époque l'affaire est aisée, mais tout de même, à se déhancher donc, tant bien que mal, vers la poche de la veste que vous avez laissée choir sur le tapis pour en extirper votre portable afin d'appeler les pompiers ou le Samu. Ensuite à attendre patiemment le temps nécessaire pour qu'ils arrivent, enfoncent la porte d'entrée, pénètrent dans l'appartement, calment leur irrésistible envie de rire. Qu'une fois repris leurs esprits, ils vous transvasent enfin sur leur civière, vous embarquent dans l'ambulance, puis vous re-transfèrent sur la table de consultation d'un hôpital. Le tout bien évidemment, alors que vous êtes toujours accouplés et scotchés l'un à l'autre, bien sûr dans une position qui ne laisse aucune équivoque pour les spectateurs ahuris, à supposer d'ailleurs que vous ayez choisi pour l'occasion et exceptionnellement une position simple. Dans l'hypothèse où vous étiez en train d'étudier le kamasutra dans

toute sa splendeur, encore faut-il que la civière soit adaptée à la position en cours, qu'elle passe les portes de l'appartement, de l'ascenseur, de l'ambulance, et que messieurs les ambulanciers fassent attention à ne casser ni pénis, ni cogner la tête de l'un, le corps de l'autre. Que, enfin, un médecin expérimenté, car il n'y a que les grands professionnels qui peuvent affronter les grands dangers, décide de mettre son plus petit doigt... où, s'il vous plaît ? Dans l'anus de madame, bien sûr, pour détendre, évidemment, le muscle releveur involontairement contracté, depuis un temps infiniment long, alors que toutes les crampes du corps humain, y compris d'origine épileptique, durent généralement moins d'une minute...

Toute cette mésaventure n'est pourtant, et en fait, qu'une merveilleuse construction, tout droit sortie de l'imagination.

Elle attire une fois de plus l'attention sur la crainte de l'homme et de la femme à l'égard de la possible voracité féminine. Sur ce vagin qui, telle une bouche, pourrait impulsivement enserrer et mordre. Sur ce désir imaginé insatiable qui ferait la gourmandise irréprouvable de la femme, à moins d'en calmer ses ardeurs. D'ailleurs, outre le toucher rectal, la prescription médicamenteuse proposée dans la fable n'est autre que du valium. Pour anticiper, peut-être, la récurrence ?

Elle renvoie également à notre idée de la toute-puissance maternelle. À ce ventre dont on est issu, à cette relation de soin dont nous dépendons et jouissons et nous fait rester en son sein. Il est amusant à ce titre de noter le besoin de l'intervention extérieure masculine, symbolisant la position paternelle qui sépare l'enfant de sa mère, qui rompt le désir de chacun de rester en fusion.

Si nous avons tous connaissance de cette idée reçue, elle inquiète principalement les « aspirants » à la sexualité, et majoritairement les jeunes hommes. Car, pour eux, la première fois est teintée d'une ambivalence inconsciente entre désir d'un retour aux sources, et peur de ne pouvoir s'en extraire.

Elle inquiète aussi, parce que faire l'amour nécessite de sortir du champ familial pour aimer ailleurs, ce qui génère chez certains un sentiment de trahison et de culpabilité qui renforce la crainte de cette première fois et fait fantasmer la sanction fatale.

Mais rendons-nous à l'évidence : avez-vous, messieurs, connu beaucoup d'érections en situation d'angoisse ? Et vous, mesdames, n'avez-vous jamais réussi à garder le sexe de votre conjoint en vous, sans l'enserrer de vos jambes, alors qu'il ne le voulait pas ?

Les odeurs corporelles, c'est dégoûtant

Le corps a ses raisons que la raison, aurait pu dire Pascal, ne connaît point. Obéissant aux lois de la nature, ou de la biologie, indifférent aux régulations auxquelles on voudrait le soumettre, il secrète, suinte, transpire, exhale ! Pouah ? D'où nous vient cette soudaine aversion ? Expressions en effet de nos fonctions organiques, ou de leurs désordres, de nos efforts physiques, de notre peur ou de notre désir, nos corps sont bel et bien à l'origine d'émanations diverses ! Plus ou moins pérnantes, nous n'avons cependant de cesse de les masquer, ou de les effacer, avec un soin qui frise parfois l'obsession. Aurions-nous peur à trop d'effluves, qu'on ne puisse plus... nous sentir ?

Parce qu'elles sont, plus que la nudité, le reflet de notre vie émotionnelle, les odeurs corporelles constituent l'élément le plus intime de notre personne. Elles ont la singularité d'une signature. Imagine-t-on seulement se faire renifler ici ou là, sans se sentir exposé, démasqué, sans que notre pudeur, notre intimité, n'en soient malmenées !? Malgré leur discrétion parfois, elles disent tout : notre âge, notre genre, notre santé, notre alimentation, notre mode de vie, notre émotion, ou même, le cas échéant, notre état de grossesse. En échappant à notre contrôle et trahissant à cette occasion nos contradictions psychiques et nos élans pulsionnels, elles bousculent l'image que l'on veut donner de soi. Qu'elles concernent en particulier nos organes génitaux, et voilà ces parfums de musc qui nous rappellent, plus que jamais, l'existence d'un sexe que l'on ne peut nier actif, réactif et productif. Un sexe qui parle, ô combien, de nos envies et de nos aptitudes. C'est en effet à compter de la puberté que les glandes sudoripares, qui se situent autour du mamelon, de l'anus, des

aisselles, de l'aine et de l'appareil génital, deviennent actives et produisent des sécrétions très nettement odorantes.

Que comprendre alors de ce dégoût, parfois démesuré, envers ce qui témoigne de notre posture sexuelle mature et féconde ?

En d'autres temps, nous aurions dit le sexe « sale ». Pourtant, c'est certainement la bouche qui recèle le plus grand nombre de microbes. Mais, tandis que nous associons volontiers cette dernière à la tendre virginité des premiers liens du nourrisson et de sa mère, le sexe, parce qu'il s'anime dans la brusquerie des pulsions, parce qu'il raconte la bousculade hormonale, parce qu'il cherche fiévreusement l'emboîtement et la possession du sexe de l'autre, est associé à une certaine agressivité¹, elle-même génératrice de culpabilité. Fi donc de ces odeurs qui, peut-être plus que les narines, perturbent notre psychisme !

Car si, de nos jours, nous revendiquons le sexe libéré, et même pornographique, la même inquiétude n'est-elle pas toujours à l'œuvre, et n'est-ce pas elle qui s'exprime dans cette chasse aux odeurs naturelles ? Celle que nous inspire notre nature justement, et ce qu'elle évoque, peut-être contient, d'animalité – entendue bestiale et vulgaire –, face à une posture civilisée, culturelle, esthétique, et... maîtrisée.

Bien que la présence de phéromones chez les humains, et leur implication dans la fertilité et la sexualité, fassent toujours débat dans les milieux scientifiques, certains émettent l'hypothèse d'une régulation de l'ovulation de la femme en lien avec des phéromones émis par les aisselles masculines, notamment. D'autres études évoquent quant à elles, chez l'homme, la possible intervention – à l'instar de l'animal – de marqueurs odorants, associés au système immunitaire inné, pour orienter le choix d'un partenaire sexuel.

Quoi qu'il en soit, chacun s'accorde sur le fait que l'odorat, donc nos odeurs, participe au premier chef à l'élaboration du lien à l'autre. Nourrisson, nous avons en effet développé un attachement olfactif au contact odorant, et sécurisant, du corps de notre mère. Essentielles à notre développement affectif et cognitif, les odeurs maternelles ont un tel pouvoir apaisant que l'on conseille souvent aux mères de laisser, en leur absence, un tee-shirt qu'elles ont porté auprès leur tout-petit, afin

de les aider à surmonter ce temps de séparation. L'odeur maternelle participe en outre à la régulation de notre métabolisme, celle qui se dégage du mamelon déclenchant en effet le réflexe de la tétée.

Support, notamment, de nos émotions, réveillant nos plaisirs, nos rejets ou nos angoisses, les odeurs corporelles sont donc, avant tout, accueillies émotionnellement. Dès lors, on comprend que la lecture que nous en faisons soit des plus subjectives, et que ce soit, plus que leur nature bonne ou mauvaise, la nature des réactions qu'elles nous inspirent qui méritent d'être interrogées.

Mus par nos pulsions, nous avons grand intérêt à vivre en société. Parce qu'elle nous définit, et que nous y trouvons, par la reconnaissance de notre place et de nos aptitudes, le moyen de notre pouvoir et de notre jouissance, les codes qui la régissent ont toute leur importance. Pas question donc de revenir aux odeurs de bêtes, fussent-elles naturelles. Mais convenons-en une fois pour toutes : plus nous revendiquons la liberté sexuelle, plus il nous est nécessaire de la circonscrire et de la maîtriser. Ainsi en est-il des odeurs corporelles qui, en dépit de tous nos soins, ne cessent de nous rappeler notre substantifique... essence !

La liberté sexuelle, c'est pouvoir tout faire

L'idée chérie selon laquelle la liberté réside dans l'absence de contraintes et de limites, dans le « tout possible » – et de préférence tout de suite –, est merveilleusement relayée par notre société, où les multiples propositions de consommation – de préférence immédiate – supposent que notre réalisation et notre mieux- être se trouvent dans le produit que nous n'avons pas, ou la situation qui nous est, pour l'heure, encore étrangère. Nous adhérons d'autant plus volontiers à cet idéal – chimérique – que le psychisme humain ne s'accommode que très mal du manque et n'a de cesse de vouloir y remédier.

Se remplir physiquement, ou symboliquement, créer avec l'autre un lien espéré indéfectible, ou, au contraire, nier les autres ou la différence, par la distance ou le rejet, afin de ne pas souffrir de ce qu'ils contiennent de spécifique – et qui pointe ainsi notre limite –, voilà bien ce à quoi s'évertuent l'humanité, et chacun, plus ou moins fiévreusement, selon son histoire personnelle et les enjeux qui lui sont associés.

Pourtant, malgré toute l'énergie déployée à ces fins, hommes et femmes sont sans cesse renvoyés à la perception douloureuse d'être incomplets, et ambitionnent, à travers le « tout », l'accès à une liberté salvatrice.

Dans cette quête insatiable, sous couvert d'épanouissement personnel, les contraintes de la vie en communauté et les lois morales sont elles aussi identifiées comme sources d'empêchement et de frustrations, à l'instar de celles que nous n'avons que trop bien connues, dans notre petite enfance, lorsqu'il nous a fallu apprendre à attendre le soin de notre mère, puis partager celle-ci avec notre père, notre fratrie... Ces apprentissages, qui nous humanisent et nous

sociabilisent, n'ont pas manqué de générer en nous de nombreux conflits internes, à l'origine de notre agressivité et, par culpabilité, de nos inhibitions.

La sexualité, parce qu'elle nous inscrit dans le rapport à l'autre, ne manque pas d'être le théâtre où se rejouent ces équations d'alors.

Dans une société où, par ailleurs, elle devient le mètre-étalon de la valeur de l'individu, nous nourrissons l'idée que c'est dans son expression détonante, riche de pratiques exotiques et totalement décomplexées, que nous témoignerions de notre bien-être, de notre pouvoir sexuel, expression de notre liberté.

Ainsi rêvons-nous la sexualité libérée de morale qui accuse et norme les pratiques, libérée du rythme de l'autre qui fait la frustration et la soumission à son désir ou son absence de désir, libérée de sentiments et de la dépendance qu'ils supposent, libérée des émotions qui font notre perte de contrôle, libérée de pudeur ; autant de considérations vécues comme autant de freins.

Mais, ainsi débarrassée de sa complexité, de ce que l'autre induit et de ce qui fait notre humanité, est-il toujours question de sexualité ?

Si la liberté est le droit d'exprimer un désir personnel, et celui d'être entendu, peut-on faire l'économie de notre capacité à dire « non » ? Un « non » qui affirme une limite, justement, et qui, lorsqu'il est impossible, fait davantage du « oui » une soumission, que l'expression de notre assentiment.

Il est intéressant de noter combien ce tout petit mot est difficile à prononcer, tant il contient d'enjeux, tant il nous engage, nous distingue et, ce faisant, nous place face à notre plus grande ambivalence : notre désir d'indépendance et la crainte que celle-ci, néanmoins, nous inspire.

Enfant, nous avons goûté aux joies du refus, à cette opposition délicieuse qui disait la découverte de notre volonté et, avec elle, nous laissait entrevoir la possibilité de sortir de la dépendance à notre mère et à tous ceux qui veillaient sur nous. Au passage, et avec une évidente jouissance, nous avons évalué notre pouvoir de mettre en échec ces figures emblématiques de notre construction. Pourtant, dans le même temps, notre besoin d'occuper une place auprès d'eux et notre encore grande dépendance aux soins parentaux nous ont fait mesurer les risques liés à la manifestation de cette opposition. Nous avons craint,

plus ou moins fortement, de perdre les liens indispensables à notre survie, à notre confort, et à notre sécurité.

Dans le souci de ne pas mettre en danger ces liens relationnels, il était alors nécessaire de minimiser nos prises de position, de les réduire ou, pour certains d'entre nous, de les taire tout à fait.

Si, à l'adolescence, le « non » s'est à nouveau osé, assez brusquement pour la plupart, c'est parce que, malgré le besoin d'assurer la permanence des liens familiaux, la sexualité devenant une préoccupation majeure – et pour l'heure, non maîtrisée –, le besoin de séparer son territoire de celui des parents est devenu absolument indispensable pour ne pas craindre une situation incestuelle.

Mais très vite, entrer dans la société de ses pairs, puis celle des adultes, l'impératif d'y être accueilli, faisaient à nouveau l'adhésion au désir de l'autre. C'est ce que l'on voit d'ailleurs très bien chez les adolescents qui, pour assurer leur place, et à défaut d'obéir ou se soumettre aux adultes, adoptent sans rechigner les codes et les impératifs, parfois tyranniques, de leur tribu.

Parce que la sexualité nous porte vers l'autre et nous fait, plus que jamais, rechercher son enthousiasme réciproque, le risque est grand, pour lui plaire, de perdre l'élan qui faisait notre révélation, de s'attacher à son regard, de répondre à (tous) ses besoins, au détriment des nôtres.

Pour cheminer librement, parce que nous n'avons pas toujours les mêmes désirs au même moment, ni les mêmes désirs tout court, il nous faudrait en effet pouvoir dire « non ». Non, par exemple, au groupe social, à sa pression, à ce que la société, en fonction de ce que l'on accepte ou non, nous renvoie de notre valeur. Cette société dont nous voulons néanmoins faire partie, de laquelle nous attendons la reconnaissance. Mais comment oser nous démarquer, que ce soit par nos rythmes différents, par nos goûts et nos dégoûts, nos possibles ou nos impossibles, sans risquer de nous sentir exclu, voire « anormal » ? La normalité étant principalement entendue au sens du plus grand nombre, ou, plus exactement, identifiée à ce que nous croyons que vit le plus grand nombre, et nous voulons être de ceux-là !

Il nous faudrait peut-être aussi dire « non » à l'autre, cet autre que nous aimons et que nous désirons, et duquel nous voulons être aimé et désiré en retour. Mais comment oser ne pas être la réponse immédiate,

ou quasi immédiate, à son attente, et ainsi mettre en péril la qualité de la relation attendue ? Comment oser dire ou faire quelque chose qui puisse le ou la frustrer, alors que tout en nous tend vers la satisfaction de ses besoins pour lui prouver notre amour, ou notre désir, et ainsi notre valeur ?

Il nous faudrait sans doute également dire « non » aux nôtres, notre famille, nos parents, par exemple. Non à ce qu'ils ont dit de nous, et que nous avons emmagasiné, sur ce que nous étions, ce que nous devons être, ce que voulait dire, pour eux, être homme ou femme. En somme, toutes ces petites injonctions qui ont participé de notre éducation et auxquelles, consciemment et inconsciemment, nous nous sommes identifiés, et auxquelles nous voulons être fidèles, tant cette appartenance nous définit.

Dire « non », en somme, à ce que nous imaginons que l'on attend de nous et à notre besoin viscéral de plaire à l'autre et, plus généralement, aux autres. Et l'on voudrait que ce soit facile ? Est-ce seulement possible ? Et si oui, toujours possible ?

Les enjeux sont tels que l'on comprend la difficulté à nous inscrire dans la liberté d'expression, en particulier sexuelle, tant elle engage l'intime.

Il s'agit donc sans cesse, pour oser l'affirmation de soi, d'un compromis. Pour l'établir, nous avons besoin de temps, car l'expérience nous permet de nous sentir plus solide. Mais la solidité s'acquière aussi à travers ces « non ». Osés çà et là, ils nous permettent d'ouvrir le champ des possibles, pour nous, et avec l'autre.

Quand ce non n'existe pas, quand il est difficile à installer, faut-il s'étonner que notre psychisme mette en place, à défaut de ce mot, d'autres maux ?

Ces petits symptômes sexuels ou, plus largement, les symptômes handicapant notre relation à l'autre, nous permettent alors, sans y paraître ou nous sentir responsable, de poser enfin une limite à l'autre ou au devoir social auquel on se sent assujetti.

La sexualité est l'occasion d'une rencontre. Chacun l'aborde avec son projet de l'instant, son histoire, ses inquiétudes et ses possibilités. Plus que la réponse à un élan pulsionnel, elle est une réalisation de soi, qui s'exprime déjà en amont de la rencontre charnelle, à travers, notamment, la place que l'on s'accorde dans la société et auprès de

l'autre. Elle est donc le théâtre d'enjeux bien différents pour tous. Des enjeux qui traduisent la lecture que nous avons faite de notre appartenance sexuelle et de nos aptitudes ; des enjeux qui résultent aussi de la singularité de notre histoire personnelle, qui elle-même détermine notre lecture du monde, le cadre que l'on accorde à nos possibilités, mais aussi les priorités inhérentes à chaque période de notre vie.

Imaginer que la liberté sexuelle c'est pouvoir se libérer des enjeux de la relation à l'autre, de ceux de notre psychisme, c'est vouloir la libérer de tout ce qui fait notre singularité, notre histoire, notre humanité, de ce qui fait que, contrairement à une machine, nous sommes des êtres complexes, ambivalents, sans cesse bousculés par nos émotions contradictoires.

La liberté sexuelle ne peut faire l'économie de nos limites. Au contraire, c'est dans le respect de celles-ci que nous cheminons et grandissons. Il nous appartient néanmoins de les repérer et de les comprendre, afin de mieux nous connaître, et, nous connaissant mieux, de mieux nous abandonner à l'orée de l'autre.

Comme le dit si joliment Léonard Cohen, « Il y a une fêlure en chaque chose, c'est par là que passe la lumière. »

Et c'est tant mieux, tant nous ne saurions vivre sans clarté.

CONCLUSION

Voici théoriquement venu le moment de poser une conclusion. Théoriquement, car conclure serait fermer un sujet qui demande en permanence d'être ouvert et ce d'autant plus que le nombre d'idées reçues est inépuisable tant notre imaginaire est fécond et nos fantasmes bouillonnants.

Aucune époque, aucune société, aucun savoir ne saurait mettre un terme à ces écritures souvent à l'emporte-pièce, qui témoignent aussi bien de nos élans que de nos inquiétudes, de notre humanité en somme.

Ainsi, pour détourner les mots du poète Djalâl ad-Dîn Rûmi, « Ta tâche n'est pas de chercher l'amour mais simplement de chercher et trouver tous les obstacles que tu as construits contre l'amour »¹, la nôtre n'est pas de *chercher* la sexualité, mais simplement de chercher et de trouver tous les obstacles que nous construisons contre la tranquillité de son expression...

TABLE

Introduction

La sexualité, c'est naturel

On ne peut pas se passer de faire l'amour

Les hommes ont plus besoin de faire l'amour que les femmes

Les femmes font l'amour... par amour ?

On fait davantage l'amour en été

C'est la faute de l'homme si la femme n'a pas de plaisir

Un homme qui n'a plus envie d'une femme, c'est qu'il ne l'aime plus

La première fois influence toutes les autres

Le but de la sexualité, c'est l'orgasme

Simuler, c'est mentir

L'homme jouit chaque fois qu'il éjacule

Les hommes ne simulent jamais

Les femmes ont besoin de longs préliminaires

Il bande le matin, il a envie de moi

Pour connaître leur sexe, les femmes doivent se masturber

Sans plaisir vaginal une femme n'est pas accomplie

Les règles sont affaire de femme

Les femmes de pouvoir sont castratrices

Tous les hommes aiment les mots crus

Tous les hommes aiment la fellation

La fellation est un préliminaire

Faire une fellation, c'est simple et normal

Toutes les femmes aiment le cunnilingus

Le porno booste la libido des hommes

Tous les hommes aiment les gros seins

Enceinte, la libido décuple
Les enfants sont des tue-l'amour
Les femmes n'aiment pas les films porno
La sodomie est une pratique perverse
Sans point G, point de salut
La virilité est une question de taille
La routine tue le désir
Si on s'ennuie au lit, c'est la faute de l'autre
L'infidèle est égoïste
La jalousie stimule le désir
Rêver d'infidélité, c'est tromper
Les clients des prostituées sont tous des frustrés
L'amour à trois est un fantasme d'homme
Les femmes fontaines ont plus de plaisir
Il n'a plus d'érection, c'est qu'il ne m'aime plus
La sexualité permet de se réconcilier
Le vaginisme, c'est physiologique
C'est dur de reprendre après une période d'abstinence
Le poil est anti-érotique
Les jeunes sont plus libérés
On peut rester coincé
Les odeurs corporelles, c'est dégoûtant
La liberté sexuelle, c'est pouvoir tout faire

Conclusion



Flammari on

Notes

1. Cantique des Cantiques, chap. 5, vers. 5.

Notes

1. Définition du Larousse que l'on peut compléter par celle du *Dictionnaire psychanalytique* du même éditeur : « Énergie psychique des pulsions sexuelles qui trouvent leur régime en termes de désir, d'aspirations amoureuses, et qui, pour Freud, rend compte de la présence et de la manifestation du sexuel dans la vie psychique. »

Notes

1. Certain, parce qu'il en est une autre constituée par le désir de tourner le dos à notre mère, et plus largement à nos parents.

Notes

1. Mystique persan du XIII^e siècle.